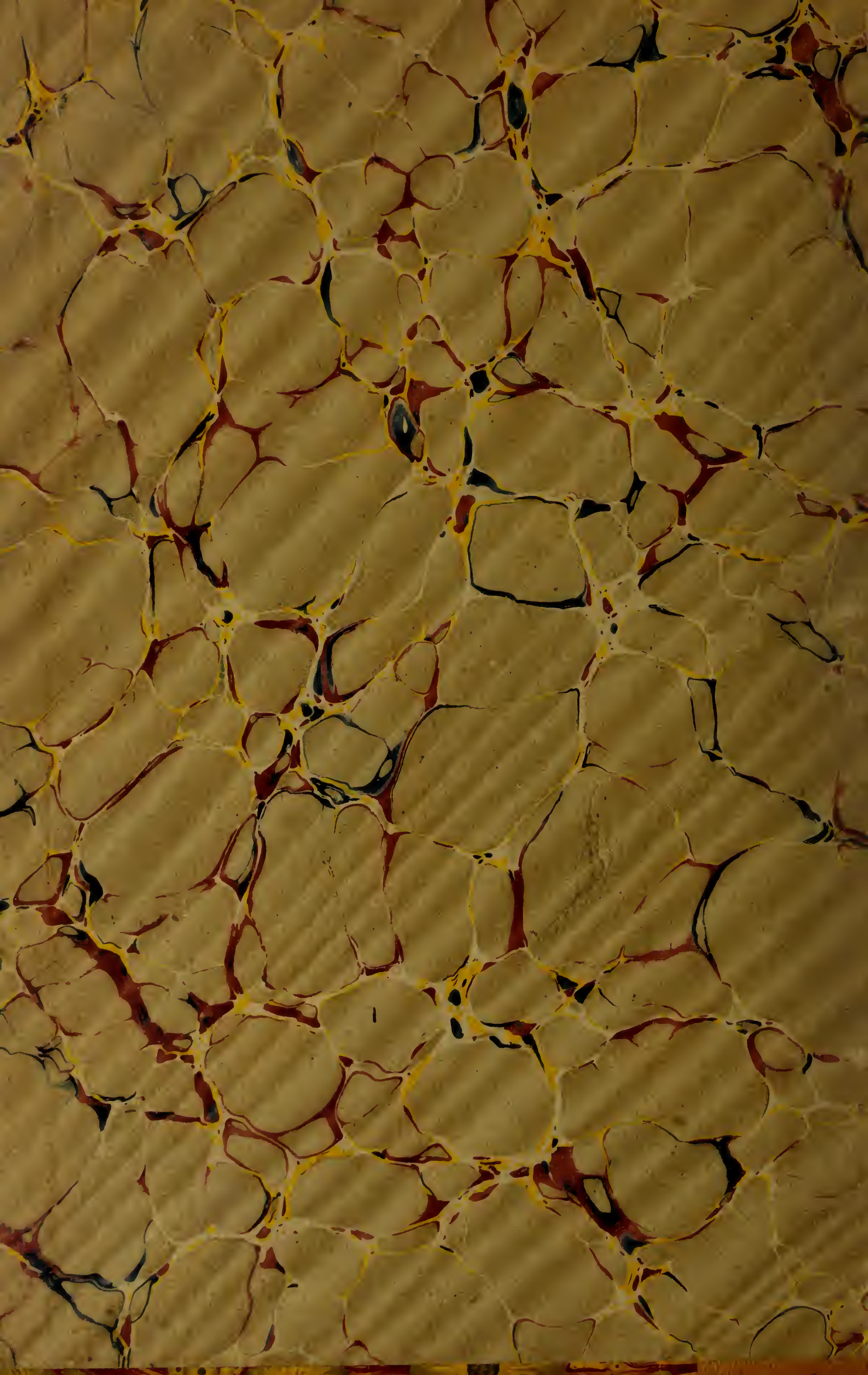
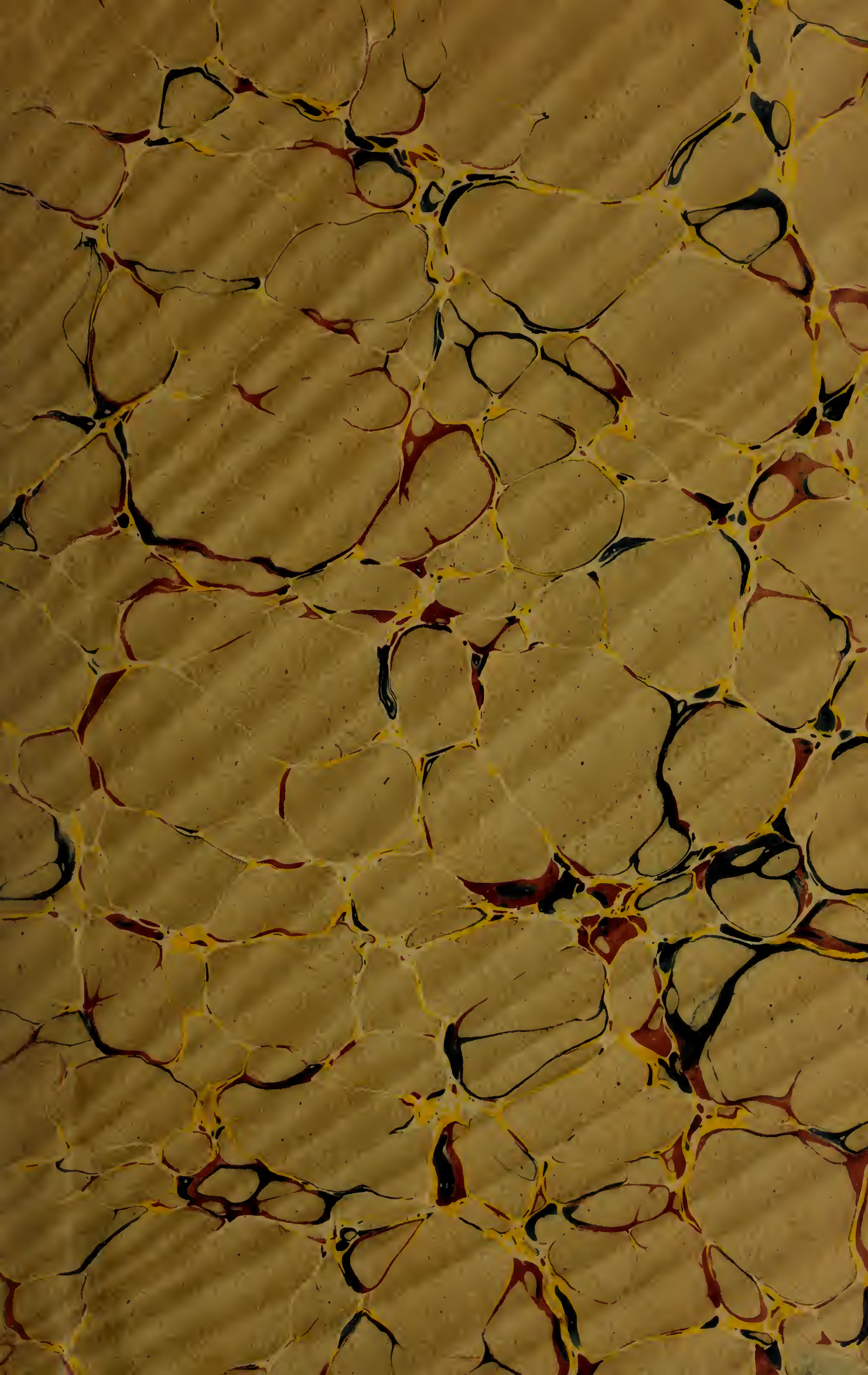






PUBLICATIONS

DE

L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

IIIe SÉRIE. — VOL. IV

HISTOIRE DU KHANAT DE KHOKAND

ANGERS, IMPRIMERIE ORIENTALE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

HISTOIRE

DU

KHANAT DE KHOKAND

PAR

V. P. NALIVKINE

TRADUIT DU RUSSE

PAR

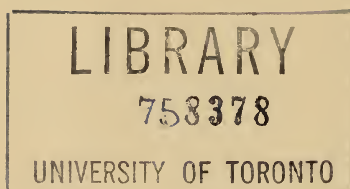
AUG. DOZON

CHARGÉ DU COURS DE RUSSE A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
28, RUE BONAPARTE, 28

1889


LIBRARY
753378
UNIVERSITY OF TORONTO

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR

L'auteur de l'*Esquisse de l'histoire du Khokand,* M. Nalivkine (Vladimir Petrovitch), né en 1852 à Saratov, a commencé par être, comme le célèbre romancier Léon Tolstoï, officier d'artillerie. Il prit part, en cette qualité, à la campagne contre Khiva, et plus tard, en 1875, à celle qui aboutit, l'année suivante, à l'annexion du khanat. Nommé, en 1876, adjoint au chef du cercle de Namengan, dans la province, nouvellement créée, du Ferghanah[1], il commença alors l'étude de la langue sarte, étude qu'il n'a plus cessé de poursuivre, et qui a eu, entre autres, pour résultat, la composition, en collaboration avec Mme Nalivkine, d'un dictionnaire sarto-russe et russo-sarte, imprimé en 1884, et une chrestomathie sarte (1887).

M. Nalivkine avait quitté le service en 1877, pour devenir propriétaire rural aux environs de Namengan. Il y est rentré, en 1884, aux ordres immédiats du gouverneur militaire du Ferghanah. A la fin de la même année, le gouverneur

1. Ce nom, très ancien, puisqu'il se trouve dans les chroniques arabes du VIIIe siècle, a été emprunté aux idiomes iraniens, et il paraît signifier *pays du passage* qui mène de la Transoxiane dans le Turkestan oriental (*fra-gana*). Le capitaine Weil, *La campagne des Russes dans le khanat de Khokand* (août 1875-janvier 1876). Paris, chez Dumaine, p. 94.

général du Turkestan le mandait à Tachkend, pour y organiser une école destinée à l'enseignement de la langue russe et du calcul, et occuper lui-même une chaire de sarte et de persan, au séminaire ou lycée de la capitale. Depuis cette époque une vingtaine d'autres écoles élémentaires du même genre ayant été fondées dans diverses localités, c'est M. Nalivkine qui a rédigé le premier livre à leur usage. On lui doit aussi un dictionnaire russe-persan en cours de publication.

Son activité scientifique et littéraire ne s'est pas bornée à ces travaux de linguistique et à la composition de l'histoire du Khokand. Il a fourni à la *Gazette du Turkestan*, qui paraît à Tachkend, un assez grand nombre d'articles sur l'économie rurale et forestière du Ferghanah et les conditions hygiéniques du pays, ainsi que sur la vie et les mœurs des Kirghizes, dont il a quelque temps habité les aouls. D'après les notes manuscrites en notre possession, il paraît avoir eu en Mme Nalivkine un collaborateur aussi actif que dévoué dans tous ses travaux.

Le khanat de Khokand n'a eu, sous ce nom, qu'une existence éphémère. En 1808, Alim, celui que le peuple a surnommé *Zalim*, le Tyran, prenait le premier le titre de khan, et dès 1876, le khanat disparaissait sous les coups des Russes et était incorporé au gouvernement général du Turkestan, sous son ancienne dénomination de Ferghanah, devenue désormais celle d'une simple province. Les scènes de désordre, de confusion et de cruautés, qui vont passer sous les yeux du lecteur, le prépareront, je crois, à n'éprouver ni étonnement ni regret de ce dénouement.

Deux faits principaux remplissent l'histoire de l'État

qui, détaché au xve siècle de l'immense empire de Timour, finit par se consolider dans la vallée supérieure du Syr-Deria, le Seïhoun des Persans et le Iaxartes des Grecs : la lutte entre l'élément sédentaire ou iranien (les Tadjiks, puis la race mélangée des Sartes) et l'élément nomade, (les Kirghizes, Kiptchaks, etc.), lutte qui est en raccourci l'image de celle que représente en traits poétiques et gigantesques le *Chah-namèh* de Firdouçi; puis les efforts des souverains, *bys* et khans, pour s'agrandir afin de sortir des limites naturelles du Ferghanah, occuper Oura-Toubé à l'ouest, Khodjend, Tachkend et même Turkestan, au nord-ouest. A Alim-khan seul, de 1808 à 1816, on attribue une quinzaine d'expéditions, ayant pour objet la conquête, souvent effectuée, mais toujours échappant aux vainqueurs, de cette bicoque d'Oura-Toubé, qui aujourd'hui n'a pas plus de dix mille habitants[1].

1. Il ne me paraît pas inutile d'ajouter ici quelques renseignements statistiques sur le Ferghanah. Je les emprunte à une brochure (en russe) publiée à Saint-Pétersbourg en 1886, sous le titre de : *Géographie de la région du Turkestan*, par l'instituteur d'Aoulié-Ata, M. Ostrooumov.

La province du Ferghanah (une des quatre qui composent le gouvernement général du Turkestan) a pour limites, au nord et à l'ouest, la province (russe) du Syr-Deria ; à l'ouest, celle de Semirétché (en russe, les Sept Rivières) ; au sud-est, le territoire de Kachgar et au sud, les hauts plateaux du Pamir, de Kara-Téghine et le district de Zarafchan. Elle comprend six cercles ou districts, à savoir ceux de :

	Population.	Superficie en verstes carrées.
Marghélan.	163.090 hab.	14.040
Andidjan	141.825	13.314
Khokand	152.080	13.208
Tchoust	85.510	9.590
Namengan.	84.655	5.652
Och	47.325	25.228
	674.485 *	

* 139.870 habitants pour les villes.

La capitale de la province n'est plus Khokand, dont le séjour passait pour mal-

L'auteur, par un motif assez singulier, c'est-à-dire sous le prétexte que les incidents de la conquête russe appartenaient à l'histoire de la Russie, et non plus à celle du Khokand, s'est abstenu de raconter cette conquête. Il m'a paru qu'il convenait de combler cette lacune volontaire, et je l'ai fait très sommairement du reste, en me servant principalement de la brochure publiée en 1876 par M. le capitaine Weil et déjà citée.

La carte, ajoutée au volume, est empruntée (sauf la transcription des noms) à celle qui accompagne le *Voyage dans le Khokand* (en russe) de Fedtchenko, Moscou, 1874. Enfin l'auteur n'ayant donné ni titres de chapitres, ni table des matières, ni index, j'ai dû suppléer brièvement à cette omission.

A. D.

sain, où l'eau notamment développait des goîtres chez les habitants, mais Marghélan. Une nouvelle ville russe, qui compte 2.300 habitants, sans compter les troupes, a été fondée à 14 verstes de l'ancienne ville, qui renferme 29.000 âmes.

Les autres villes ont :

Khokand	50.300 habitants
Tchoust	6.800
Namengan	23.856
Andidjan . . . . , ...	22.576
Och.	4.700

Et, dans la province du Syr-Deria :

Khodjend.	18.000 habitants
Oura-Toubé.	9.820
Djizak.	3.845
Aoulié-Ata	3.235
Turkestan	6.840

Tachkend, capitale du gouvernement général, renferme 72.485 habitants, 300 mosquées, 17 médressés, 60 écoles musulmanes, 1 école russo-sarte, 30 karavansérai, 6 grands bains, 1.600 boutiques.

PRÉFACE

Le manque presque absolu dans la langue russe, aussi bien que dans celles de l'Europe occidentale, d'ouvrages concernant l'histoire moderne du Ferghanah, d'une part, et de l'autre, la possibilité de faire usage de quelques productions indigènes d'un caractère historique, et méritant assez de confiance, telles sont les raisons qui m'ont encouragé à écrire l' « Esquisse de l'histoire du khanat de Khokand ». J'espère que mon modeste travail ne paraîtra pas absolument dépourvu d'intérêt aux personnes vouées à l'étude de l'Orient.

Aux sources que j'ai consultées pour la composition de cet ouvrage, en outre des traditions locales et des récits de témoins oculaires, appartiennent les livres et manuscrits suivants :

1° *Djihan-namèh,* histoire du khanat de Khokand, par Attar-Molla-Avaz-Mat ; 1283 (1866). Le récit s'arrête à

l'année 1283. L'auteur, habitant de Khokand, avait été témoin oculaire de bien des faits sous les règnes de Madali, Chir-Ali et Khoudaïar-khan. L'exemplaire unique de son ouvrage, appartient aujourd'hui à son fils.

2° *Mountakhab-out-Tevarikh* (quelques copies de cet ouvrage ont reçu des copistes, le titre de *Intikhab-i-Tevarikh*). Histoire de Boukhara et du khanat de Khokand, par Hadji-Mohammed-Hakim-Khan-Tourèh, fils d'un personnage célèbre dans le pays, Seid-Maassoum-Khan (descendant de Hazret-i-Makhdoum-Azam), élevé par Omar-khan aux fonctions de cheikh-ul-islam.

Le récit des événements est conduit jusqu'au règne de Chir-Ali inclusivement. Sous Madali-khan, l'auteur avait été banni en Russie. Revenu après de longues pérégrinations en Arabie et en Égypte, à Boukhara, il y vécut près de l'émir, jusqu'à l'avènement de Khoudaïar-khan.

3° *Chah-namèh* (en vers). Histoire du khanat de Khokand jusqu'à l'avènement au trône de Khoudaïar-khan inclusivement. Œuvre du poète Molla-Chemsi, qui écrit encore sous le pseudonyme de Molla-Chaouki, et habite à Kalvak, village du district de Tchoust, province du Ferghanah, ce poème, qui est en langue turque, a été composé par l'ordre de Khoudaïar-khan et d'après des sources directes, dont je n'ai pu avoir connaissance.

4° *Djeng-namèh* (en vers). Histoire des soulèvements des Kiptchaks, sous Chir-Ali et Khoudaïar-khan, 1269 1852). Œuvre du même Molla-Chemsi.

5° *Tarikh-i-Gouzideh*. Histoire, à l'époque ancienne et moyenne, du Touran, par Abdoullah-Chachtari, écrite à Mechhed en 992 (1584).

6° *Chah-i-Djarir*. Poème en langue turque, qui a pour base une tradition sur la conquête par les Arabes de la partie nord-ouest du Ferghanah. L'époque de la composition et le nom de l'auteur sont également inconnus.

7° *Babour-Namèh*. Mémoires du sultan Baber ; édition de M. Ilminski, Kazan, 1857.

Ici je me permettrai d'avertir le lecteur, que le *Babour-Namèh*, qui jouit d'une si grande célébrité parmi les orientalistes européens, est à peu près inconnu aux Sartes. Il m'est arrivé plus d'une fois de montrer ce livre aux plus instruits parmi les indigènes de ma connaissance, et chaque fois j'ai pu me convaincre qu'ils en ignorent non seulement le contenu, mais jusqu'à l'existence même.

Quant à l'auteur de cette production, assurément classique, son nom est ici en très mauvaise réputation.

Dans le Ferghanah, je n'ai entendu qu'une seule tradition, ou pour parler plus exactement, une seule légende, partout la même, sur la mort de Baber.

« Un jour on entendit une voix qui venait du ciel et qui disait : *Khan Babour, any our, our !* (Le khan Babour, tue-le, tue-le) sur quoi le peuple se jeta sur Babour et l'assomma sur la place. »

Il est difficile de dire ce qui a pu servir de base à cette singulière légende ; mais le fait seul de son existence montre jusqu'à quel point le nom de Baber est impopulaire parmi les Sartes du Ferghanah.

8° *Histoire de Boukhara*, par Vambéry, édition de 1873.

9° *La Kachgarie*, par A. N. Kouropatkine ; édition de 1879. La partie historique s'étend de la page 74 à la page 151.

10° *Actes officiels* (ierlyqs, inaàïat-naméh et ordonnances), émanés à diverses époques tant des souverains du Ferghanah, que des émirs de Boukhara. Ces documents, au nombre de cent quarante-quatre, sont conservés chez le cheïkh actuel du mezar dit de Djelal-Hadji-Ichan.

Loin de me tracer un plan trop vaste et trop au-dessus de mes forces, je me suis uniquement proposé de relier entre elles, autant que possible, les informations, malheureusement peu abondantes, qu'il m'a été donné de recueillir durant un séjour de neuf ans dans le Ferghanah.

C'est tout à fait incidemment que je les ai obtenues, au cours de mes études sur les mœurs et les coutumes de populations nouvellement conquises par la Russie, car jusqu'ici l'histoire ne constituait nullement ma spécialité. Je prie donc le lecteur de prendre ceci en considération, et de m'accorder son indulgence pour les défauts qu'il rencontrera assurément dans le présent ouvrage.

Je serais pleinement satisfait, si cette « Esquisse de l'histoire du khanat de Khokand » était jugée digne par des hommes plus compétents que moi dans le domaine de l'histoire, de servir de base à un travail plus étendu et plus complet.

L'Auteur.

ESQUISSE DE L'HISTOIRE
DU
KHANAT DE KHOKAND

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

Avant que de passer à l'exposé des événements qui se rapportent à l'histoire du khanat de Khokand, il me paraît indispensable d'entrer préalablement dans quelques développements, qui serviront d'introduction à cette histoire. Je me propose donc ici : 1° d'indiquer les points du Ferghanah anciennement occupés par une population sédentaire ; 2° de dire quelques mots de l'ethnographie de ce pays ; et 3° d'expliquer, autant que possible, la marche qu'y a suivie le développement, tant de la population sédentaire, que des particularités qui, dans les derniers temps de l'existence du khanat, distinguaient les diverses nationalités qu'on y rencontrait ; en d'autres termes, d'expliquer par suite de quelles causes, telle ou telle nationalité occupait telle situation relativement aux autres.

Tout en supposant le lecteur familier avec la géographie actuelle du Ferghanah, je me permettrai de lui rappeler, dans ses traits généraux, l'aspect physique qu'offre de nos jours cette vallée, entourée de tous côtés de montagnes, interrompues seulement au voisinage de Khodjend, où elles forment ce qu'on appelle les portes de Khodjend. La zone inférieure, ou le bas de la vallée, présente une surface presque absolument plane, très faiblement inclinée du nord-est au sud-ouest, avec une hauteur moyenne de douze cents à treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer; la zone moyenne, celle qui touche aux montagnes, offre une série d'ondulations qui s'entrecroisent ; elle est inclinée vers le centre de la vallée et atteint dans sa partie supérieure, une altitude de quatre mille à quatre mille cinq cents pieds, aussi au-dessus de la mer ; la zone supérieure est formée de crêtes montagneuses, qui fournissent de l'eau à la vallée. A l'exception du Syr-Deria (et pour partie du Kara-Deria), qui s'écoule à travers la partie septentrionale de la zone inférieure, tous les autres cours d'eau, quelle que soit leur importance, en descendant des hauts sommets, se précipitent, comme autant de rayons dirigés sur un centre, vers le bas de la vallée, au point central duquel les extrémités de leurs lits naturels aboutissent au Deria.

Quant à l'eau de ces ruisseaux ou torrents, qui n'ont pas tous la même importance, elle est, dans la majorité des cas, interceptée au sortir des montagnes et conduite au moyen de digues dans des canaux, creusés de mains d'homme, s'y partage en une infinité de dérivations de grandeurs différentes, et sert à l'irrigation des plantes et végétaux cultivés. Sans cette irrigation en effet, la production des céréales, aussi bien que la culture des arbres utiles, seraient à peu près impossibles dans la plus grande partie des deux zones inférieures.

Celles-ci, vues à vol d'oiseau pendant l'été, offrent à l'œil une surface d'un fond gris jaunâtre, bigarrée de taches vertes de dimensions très diverses. Ces taches ne sont autres que des oasis cultivées, qui doivent leur existence à des systèmes plus ou moins développés d'irrigation artificielle. Quant à la végétation naturelle, non soumise à la culture, on n'en rencontre des débris tant soit peu importants, que le long du Deria, principalement sur la rive gauche, où se trouvent des restes de lacs et de marais, autrefois considérables, des fourrés, réduits chaque année, de roseaux et d'arbustes, tels que le tamaris, l'iantak, l'épine, et autres de ce genre, et enfin par endroits des petits bois de touranga, arbre qui, il y a cent ou cent vingt ans, couvrait encore de sa verdure les bords du Deria et ses îles. A l'époque actuelle, les bois d'arbres forestiers et les pâturages fournissant de l'herbe un peu passable, se rencontrent dans les montagnes habitées exclusivement par les Kirghizes, ou pour parler plus exactement, par des rameaux nomades et demi-nomades de la famille des Ouzbeks; tels que les Kirghizes, les Naïman, les Baguiches, les Mogols ou Mongols, les Turks, les Kyrk, etc.

Même dans les montagnes pourtant, il s'en faut de beaucoup que les forêts demeurent intactes. A la place des bois de bouleaux, d'*artcha* [1] ou de sapins, qui subsistaient récemment encore, il n'y a pas plus de trente à quarante ans, on ne voit plus que des souches desséchées, ou plus souvent encore un sol qui s'est dénudé à mesure que les troncs avec les racines étaient arrachés pour fournir du combustible aux villages voisins [2].

En même temps que la plus grande partie de la population

1. *Juniperus pseudosabina.*

2. Consulter, sur la question de l'économie forestière dans le Ferghanah, la *Gazette du Turkestan*, 1883.

nomade et demi-nomade, possédant une quantité comparativement considérable de bétail, se concentre dans les montagnes dont elle recherche les pâturages, les villes et les villages situés exclusivement dans les parties moyenne et inférieure de la vallée, sont habités par une population absolument sédentaire, les *Sartes*, qui se partagent en Sartes-*Ouzbeks*, d'origine turque et en Sartes-*Tadjiks*, d'origine iranienne. A ces deux éléments sont venus s'ajouter dans une proportion insignifiante, des Hindous, des Tziganes et des Juifs, qui jusqu'à aujourd'hui, demeurent tout à fait à part, par suite de la différence de race et plus encore, de religion.

Tel est, dans ses traits principaux, le caractère du Ferghanah contemporain. Tout autre était le tableau qu'il présentait il y a quelques siècles.

A la fin du Ier siècle (en 93) de l'ère musulmane, ou vers le commencement du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, les Arabes firent irruption dans le Ferghanah. A la suite de guerres prolongées, au cours desquelles ils furent tantôt vainqueurs, tantôt battus par les indigènes, les deux zones inférieures finirent par passer aux mains des conquérants étrangers.

Les bandes arabes apportaient avec elles une nouvelle religion, l'islam, et le refus de l'adopter entraînait pour les vaincus l'anéantissement par le fer et le feu. A l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire il y a douze cents ans environ, des forêts, composées de sapins, de génevriers, de noyers, d'érables, de bouleaux, de pommiers et d'abricotiers sauvages, couvraient d'un manteau presque ininterrompu les montagnes qui entourent le Ferghanah ; elles descendaient même jusque dans la zone centrale, sur les bords des rivières, telles que le Gava, le Kaçan, le Tchanatch, le Padcha-ata, l'Isfara, le Sokh, et d'autres encore. La plus grande partie de cette

zone centrale disparaissait sous des massifs d'arbustes, tels que le pistachier, le tamaris, le néflier, le chèvrefeuille, etc. Il n'y a même pas plus de quatre-vingts ans, les vieillards s'en souviennent, que les buissons de pistachiers croissaient encore sur les hauteurs au nord de la ville de Namengan, hauteurs aujourd'hui absolument dénudées et devenues stériles. Au milieu de l'épaisse végétation, qui couvrait la partie moyenne de la vallée, on trouvait en beaucoup d'endroits, des puits et des sources abondantes, entretenus par la fonte des neiges. En même temps, presque partout, verdoyaient de vastes pâturages, si abondants, que plusieurs siècles après, alors que les Ouzbeks, venant du nord-est de l'Asie, firent irruption dans le pays, une portion considérable d'entr'eux, qui s'était établie dans le Ferghanah, ne fut pas, de longtemps encore, dans la nécessité de recourir aux pâturages des montagnes, où tout les épouvantait : des forêts impénétrables, remplies de bêtes féroces, tigres, panthères, ours, loups, lynx, et l'âpreté du climat.

Ils purent continuer durant des siècles, à mener la vie nomade des pasteurs dans cette région moyenne de la vallée, jusqu'à ce qu'enfin la végétation arborescente ayant été détruite par la main brutale et imprévoyante de l'homme, le sol commença, sur les pentes, à être emporté, avec les racines des plantes herbeuses, par les pluies du printemps et de l'été. Ce qui eut pour conséquence directe, de diminuer d'abord, et finalement de faire disparaître (il y a un siècle) tant les pâturages que les sources.

A la même époque, c'est-à-dire à celle de l'invasion arabe, le bas de la vallée du Ferghanah offrait un réseau presque ininterrompu de marais, de lacs, d'épais massifs de roseaux et de broussailles et de vastes fourrés de touranga. Cette végétation était entretenue par les eaux des rivières, décou-

lant de la chaîne méridionale, et qui après avoir traversé dans leurs lits larges et d'une pente extrêmement faible, ce labyrinthe d'eau et de végétaux, finissaient par se déverser dans le Seïhoun, nom que portait alors le Syr.

Les principaux points occupés par une population sédentaire étaient à cette époque, *Akhsy-Kend*, aujourd'hui Akhsy, village sans importance du district de Tchoust ; *Kaçan* ou *Kachan*, village du même district ; *Andigan*, l'Andidjan actuel, *Ouzguènd*, *Och*, *Mirgnan* (Marghélan), *Isfara*, *Varoukh*, *Kanibadam*, et *Khodjend*. Trois routes principales reliaient alors le Ferghanah aux contrées environnantes : l'une allant d'Och, par le col qui porte aujourd'hui le nom de Terek-Devan, à Kachgar ; la seconde menant par Khodjend et Istravchan (Oura-Toubé) à Samarkande et Boukhara ; la troisième partant d'Akhsy-Kend et aboutissant à Tachkend.

De ces routes, les deux premières sont encore en usage, quant à la troisième, les difficultés qu'elle opposait aux voyages d'hiver, l'ont fait abandonner. Au commencement du règne de Khoudaïar-khan, il avait été ordonné à un certain Maarouf-Khodja d'établir un passage en bac aux environs de Chehid-Mezar, et à partir de ce point d'ouvrir un chemin qui, passant par Karaktchi-Koumy et Gouliavchan, se prolongerait jusqu'à Mourza-Rabat et Tachkend. Mais ce chemin n'a subsisté que jusqu'au moment où les Russes, après leur occupation de Tachkend, y construisirent un pont, et alors il fut abandonné, les vents fréquents et terribles de sud-ouest soulevant de telles masses de poussière et de sable, qu'elles en rendaient l'usage extrêmement incommode, sinon impossible.

A quelle époque et par qui furent fondées les villes ci-dessus énumérées de l'ancien Ferghanah, c'est ce qu'il est impossible de déterminer. Les documents historiques dignes

de foi font absolument défaut, et les traditions populaires ou légendes qui se rapportent à cet objet ont, pour la plupart, un caractère tellement fabuleux, qu'il n'y a presque aucune lumière à en tirer. Toutefois je ne crois pas inutile d'en citer quelques-unes.

Au sujet de Kanibadam, voici ce qu'on rapporte : Cette ville fut bâtie, il y a six mille ans, du temps du prophète Noé, et elle était d'abord située sur la rive opposée du fleuve, sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le mezar de Khodja-Yagan. Un jour il arriva, par le Deria, un serpent ou dragon, de la gueule duquel s'échappèrent des flammes qui consumèrent non seulement tous les édifices de la ville, mais aussi bon nombre d'habitants. Alors les survivants passèrent sur la rive opposée et s'établirent dans une localité tellement pierreuse, qu'il fallut en quelque sorte créer un sol artificiel pour les champs et les jardins. Avec le temps, le nombre des amandiers cultivés devint si considérable, que la ville reçut le nom de *Kend-Badam*, c'est-à-dire ville des amandiers. Le sultan Baber raconte dans ses *Mémoires* (page 5), que de son temps on exportait de là des amandes jusque dans l'Inde.

Au sujet d'Och aussi, subsiste la légende que voici : Salomon, que les musulmans regardent comme un prophète, au même degré qu'Adam, Noé, Abraham, Jésus, etc., et qui pour cette raison, reçoit le titre de Hazret-i Souleïman Peïghamber, passait un jour ici à la tête de son armée et poussant devant lui deux bœufs attelés à une charrue. Arrivé à l'emplacement de la ville actuelle d'Och, il cria à ses bœufs : « Ho-och ! » (C'est l'exclamation dont les Sartes se servent pour arrêter les animaux qui tirent la charrue). En ce lieu se forma plus tard une agglomération d'habitations, appelée Khoch ou Och, en souvenir de l'exclamation prononcée par le prophète.

Outre les principaux centres que nous avons énumérés plus haut, il y en avait encore d'autres, d'une moindre importance, mais on a tout lieu de croire que le nombre en était extrêmement restreint.

En ce qui touche la population du Ferghanah à cette époque, il est hors de doute que dans les villes et bourgs de la moitié méridionale du pays, elle se composait surtout de Tadjiks (idolâtres) d'origine iranienne, parlant, comme encore aujourd'hui, un dialecte du persan.

Quant aux autres nationalités du Ferghanah, à la même époque, les témoinages qui les concernent sont d'une excessive rareté. Il existe d'ailleurs des indices, que Andidjan aurait été dès lors occupé par des Turcs (Seldjouks), particulièrement de la tribu des Andi, d'où il aurait reçu le nom d'*Andigan*. Il paraît très probable que ces mêmes Turcs, outre Andidjan, possédaient aussi Ouzguènd, Och et Marghélan (de nos jours les Ouzbeks, de race turke, qui possèdent des quantités notables de terres labourables entre Marghélan et Aravan, mènent une existence à demi nomade, conduisant chaque été leurs troupeaux dans les pâturages montagneux de l'Alaï.

Aujourd'hui encore les habitants de Namengan qualifient les Ouzbeks d'Andidjan du nom d'Andé, affirmant en même temps, que ces *Andé* sont de la même origine que les Turks, qui peuplent la ville de Turkestan et ses environs.

De plus, si l'on peut s'en rapporter aux paroles de l'auteur du poème du *Chah-i-Djarir*, lors de l'invasion arabe dans le Ferghanah, la partie septentrionale des districts actuels de Namengan et de Tchoust était habitée par les Moughs, qui possédaient des troupeaux considérables de chevaux et de moutons. Leur chef, que la tradition appelle Karavan-bass [1],

1. *Bass*. Est-ce une forme locale pour *bach*, tête ; chef de caravane ? *Trad.*

vivait au pied du mont Oungar, dans un petit château, dont on distingue encore les restes sur la rive abrupte de la rivière Padcha-ata, non loin du village de Mamaï (district de Namangan). Karavan-bass, toujours d'après la tradition, était très redouté de tous les Tadjiks des environs et avait pour femme la fille d'Akhchit, autre chef mough, qui lui était soumis, et qui habitait un petit château un peu au-dessus de Kaçan. Ces traditions sur les Moughs, comme aussi les ruines de leurs demeures fortifiées, en général de faibles dimensions, mais situées dans des positions très fortes, se rencontrent presque partout au pied des hautes montagnes du Ferghanah, de même qu'autour d'Oura-Toubé (l'ancien Istravchan), dont la population renfermait aussi un élément tadjik, comme l'indique son nom, persan sans aucun doute.

Dans quelques légendes les Moughs sont représentés comme des êtres moitié oiseaux et moitié hommes[1]. Mais on a maintes raisons de croire que ce nom désigne les Kalmouks. Pour en trouver l'explication, je prierai le lecteur de recourir au dictionnaire comparé des dialectes turco-tatars de L. Boulanov, où l'auteur a fait entrer les mots arabes et persans, en usage aussi bien dans la langue écrite que dans le parler des peuplades turco-tatares. Au tome II, p. 18, de l'édition de 1871, nous lisons ce qui suit : « Qaf قاف 1° nom de la lettre ق ; 2° nom des montagnes du Caucase, dans un sens restreint, et dans son acception générale, terme désignant les montagnes ; *mough-qaf* (موغ قاف), oiseau fabuleux, phénix, qui est supposé habiter dans ces montagnes. Si l'on adopte cette explication, il est permis de penser que les Arabes, arrivés, dans le Kaçan par exemple, au pied des monts (que, à en juger par les

1. *Mourgh*, مرغ, en persan, signifie oiseau. On ne sait si c'est le mot qu'a voulu employer l'auteur, qui écrit partout موغ, et en russe *moug*. Trad.

données de l'histoire, ils ne traversèrent pas), prirent cette chaîne pour le *Qaf*, et donnèrent l'appellation de Mough à la nation qui en habitait les pentes inférieures.

Ce qui, en tout cas, ne laisse prise à aucun doute, c'est que le mot de Mough a été apporté par les Arabes et qu'il n'est véritablement le nom d'aucun peuple.

Pour ce qui touche spécialement la conquête du Ferghanah par les Arabes, les témoignages en ma possession se rapportent uniquement aux événements dont la partie nord-ouest de la vallée fut le théâtre. Entre autres, la plus grande partie des traditions d'origine locale et moderne, attribue le commandement des armées d'invasion au khalife Ali lui-même.

Ainsi, par exemple, il y a dans le district d'Andidjan, un village appelé Baïtok. Or, d'après la tradition, le véritable nom de la localité ne serait point Baïtok, mais *Paï-toug*, et serait dû à cette circonstance que, à la suite de quelque victoire, le khalife se serait arrêté là pour y prendre du repos et y aurait planté son étendard.

Dans le kichlaq d'Aravan se trouve un rocher, sur une des faces duquel on distingue quelque chose qui ressemble à la représentation en miniature (environ deux pieds de haut) d'un cavalier. La tradition raconte qu'Ali passant un jour en ce lieu, son ombre tomba sur le rocher et s'y imprima.

Si je cite de pareilles traditions, c'est, on le comprend, uniquement dans le but de donner un spécimen des fantaisies auxquelles se livre l'imagination populaire.

Voici maintenant de quelle manière l'auteur du poème *Chah-i-Djarir* raconte la conquête par les Arabes de la région nord-ouest du Ferghanah :

L'armée arabe, forte de quarante mille hommes, et venant de Samarcande, arriva devant Akhsy-Kend, et se disposa près

de la ville, qui avait alors pour gouverneur un certain Hourmiz (هرمز). Une lettre fut envoyée à celui-ci, avec la sommation d'embrasser l'islam et la promesse de ne rien changer à sa situation, s'il acceptait la proposition qui lui était faite. Hourmiz refusa et se prépara à la défense. Le siège commença. Au bout d'un temps assez court les habitants, doutant que leur souverain fût en état de résister aux envahisseurs, et craignant, en cas de défaite, d'être totalement exterminés, saisirent Hourmiz et le livrèrent aux Arabes. Ceux-ci le mirent à mort sur-le-champ, avec ceux qui l'accompagnaient, occupèrent Akhsy-Kend, convertirent les habitants à l'islam, et après leur avoir donné un cadi, continuèrent leur marche en avant, sur Kaçan.

Certaines traditions arabes ne concordent pas tout à fait avec ce récit. D'après elles, le siège se serait prolongé assez longtemps, pour que Hourmiz pût faire creuser un aqueduc souterrain, *kariz*, dont l'origine se trouvait sur la rive droite de la rivière appelée Kaçan-Sou, près de l'emplacement actuel de Tourèh-Kourgan. Par le moyen de cet aqueduc, la ville assiégée se serait fournie d'eau.

Selon d'autres traditions, également orales, le kariz existait avant l'arrivée des Arabes, et grâce à lui, Hourmiz aurait eu la possibilité de prolonger longtemps la défense de Akhsy-Kend.

La conquête de Kaçan est racontée à peu près de la même manière que celle d'Akhsy. De Kaçan, les Arabes se mirent en marche vers l'est, pour attaquer Karavan-bass.

Après avoir, sur leur passage, occupé le kichlaq de Padak, qui subsistait déjà sous la forme d'un petit village tadjik, ils s'arrêtèrent dans la localité appelée aujourd'hui mezar de Sefid-Boulan. Là ils n'étaient plus séparés du château de Karavan-bass que par la dépression où coule la rivière de Padcha-ata.

N'osant entrer en lutte ouverte avec les Arabes, Karavan-bass les amusa longtemps par toute sorte de promesses et de pourparlers, ayant pour objet sa conversion à l'islam. Peu à peu les deux partis, après s'être observés, commencèrent à s'entrevisiter, et dans cet intervalle les envahisseurs oubliaient de plus en plus les précautions militaires. Un jour de fête (*khayd*) les Arabes se réunirent pour la prière. Karavan-bass, quidepuis longtemps n'attendait qu'une occasion favorable, fondit avec son armée sur les musulmans, dont quatre cents restèrent sur le terrain, après quoi les autres s'enfuirent dans la direction de Kaçan et puis d'Akhsy. Ils avaient déjà franchi presque la moitié de la distance qui sépare les deux villes, quand la nuit les surprit. Ils s'arrêtèrent, allumèrent des feux et s'occupèrent de préparer le repas du soir.

Mais à ce moment même, le détachement envoyé à leur poursuite par Karavan-bass les rejoignait, et dans le désordre où ils se trouvaient, les écrasait et les mettait de nouveau en fuite. Dans la bagarre, le cuisinier du chef arabe était tombé dans le feu et y avait été consumé. La tradition rapporte que le kichlaq actuel de Kouïouq-Mezar se trouve sur le lieu où les Arabes essuyèrent ce désastre (*Kouïouq* signifie brûlé).

Une certaine Sefid-Boulan (سقيد بلان), jeune fille musulmane, lava le corps des quatre cents Arabes, qui avaient péri au moment de la prière, et les enterra dans le lieu où ils avaient campé. Dans la suite, les Arabes y élevèrent un mezar (chapelle), qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *mezar de Sefid-Boulan*.

Au bout de quelque temps les Arabes revinrent, chassèrent Karavan-bass, et s'emparèrent de tout le pays, en introduisant partout l'islam. Cependant leur situation était loin d'être favorable : en leur qualité d'envahisseurs venus du dehors, ils restaient étrangers aux populations dont ils étaient envi-

ronnés, et d'autre part celles-ci, nouvellement converties à l'islam, n'avaient dans la majorité des cas, de musulman que l'extérieur, de telle sorte que pour les maintenir dans la religion nouvelle, les Arabes durent recourir, selon les circonstances, tantôt à des dons, tantôt aux mesures de rigueur. Ils ne tardèrent pas beaucoup, au reste, dès le commencement du IIe siècle (le VIIIe de l'ère chrétienne), à être chassés de là par les Turks qui, venant de l'est, étaient en marche vers Samarkand. Vingt ans après seulement ils réussirent à rentrer dans le Ferghanah ; depuis cette époque et jusqu'à la fin du IVe siècle, sous leur férule l'islam s'établit définitivement dans le pays.

Durant cet intervalle, les Turks (Seldjouks) s'emparent peu à peu de toute l'autorité, tant qu'ils finissent par devenir maîtres de la plus grande partie du Touran et entre autres du Ferghanah (à la fin du IVe siècle de l'hégire), et dès lors les Arabes disparaissent presque complètement. Comme souvenir de leur passage, il reste l'islam, qui représente à la fois la loi religieuse et civile, l'écriture, une masse de mots arabes, qui ont passé dans l'usage journalier chez les Turks et les Tadjiks, certaines particularités de l'architecture arabe demeurées en usage, l'amélioration des races de chevaux du pays, et quelques produits apportés de l'Arabie.

Quant aux Arabes eux-mêmes, ils se sont effacés, ne laissant que quelques faibles traces ethnologiques de leur séjour.

Si aujourd'hui, en effet, nous examinons les traits des Sartes du Ferghanah, nous rencontrons le type arabe si rarement, que nous pouvons hardiment dire qu'il n'existe pas, ou peu s'en faut. Dans la partie orientale du district de Marghélan, il se trouve bien encore aujourd'hui quelques aouls, qui se donnent le nom d'*arabes*, et font remonter leur généalogie jusqu'aux conquérants ; mais sans

parler même de leur nombre si restreint, non seulement ils ne se distinguent en rien, par leur genre de vie, des peuplades qui les environnent, mais ils ont perdu en très grande partie jusqu'aux traits qui caractérisent le type arabe.

Relativement aux rapports entre les Turks (Seldjouks) et les Tadjiks nous n'aurions guère qu'à répéter ce que nous avons dit des rapports entre les Ouzbeks et les Tadjiks ; aussi croyons-nous devoir passer immédiatement au récit des événements postérieurs.

Au commencement du VIIe siècle (le XIIIe siècle après J.-C.), le Ferghanah fut envahi par les flots de cette immense mer humaine, connue dans l'histoire sous le nom de hordes de Tchinghiz-Khan, et que la plupart des auteurs appellent Mongols.

Pourquoi les historiens ont adopté cette dénomination, qui est bien loin d'être exacte, c'est ce qu'il est difficile de comprendre, attendu que ces mêmes hordes de Tchinghiz-Khan, les prétendus Mongols, ont fondé en Russie les khanats ou empires tatars, et les Tatars ne sont autre chose que les *Nogaï*, l'une des quatre-vingt-douze branches connues de la famille des Ouzbeks. Aucun indigène, ici, ne vous dira que Tchinghiz était Mongol, mais tous l'appelleront Ouzbek. L'auteur du *Tarikh-i-Gouzidèh*, quand il emploie dans son ouvrage le mot Mogol (ou Mongol), n'entend point par là une nationalité particulière, mais uniquement l'une des races ouzbek[1], et

1. Il faut observer que les écrivains indigènes entendent sous ce nom aussi bien tous les Mongols en général, que la tribu (race) ouzbek des *Mogols* ou *Mongols*, dont une partie habite aujourd'hui dans le Ferghanah. A en juger par quelques données éparses dans le *Baber-namèh* et le *Tarikh-i-Gouzidèh*, cette tribu des Mogols passait autrefois pour une des plus nombreuses et des plus puissantes.

feu A. Khorochkine, se fondant sur l'autorité d'Hyacinthe, a pleinement raison quand il fait observer ce qui suit : « Les révolutions, dit-il, survenues à cette époque (aux XIIIe et XIVe siècles) en Europe et en Asie, sont attribuées par nos historiens tantôt aux Mongols, tantôt aux Tatars, et par suite la domination que nous avons subie durant deux cents ans, est qualifiée tantôt de mongole et tantôt de tatare, tandis que les peuples qui traversèrent la Russie et qui s'établirent à ses extrémités : en Lithuanie, en Crimée, à Astrakhan et même au Caucase, étaient purement et simplement des Ouzbeks de différentes dénominations (races), mis en mouvement par le passage des hordes qui suivaient Tchinghiz et venaient d'au delà du Thien-Chan... On peut facilement admettre, que l'élément mongol ait pu être amené par Tchinghiz, ait pu se mêler avec l'élément turk (ouzbek) et disparaître sans laisser de traces, mais il n'a pu avoir une existence indépendante » [1].

On m'objectera, sans doute, que la majorité des tribus, telles que les Kazaks, les Kirghizes, les Naïmans, les Baguiches, etc., que j'appelle Ouzbeks, ne diffèrent presque en rien des Mongols quant au type, et qu'en même temps le type général de ces tribus offre une différence très tranchée à l'égard de la tribu, ouzbek aussi, des Turks (Seldjouks). Voici ce qu'à mon tour j'aurais à répondre : 1° Le type de telle ou telle nationalité se forme sous l'influence des conditions géographiques et matérielles au milieu desquelles la nationalité en question a vécu durant un certain laps de temps; comme les conditions dans lesquelles les peuplades désignées plus haut sous la dénomination d'Ouzbeks, antérieurement à leur apparition dans l'Asie centrale, devaient être à peu près identiques à celles auxquelles était soumise

1. *Recueil d'articles relatifs au Turkestan*, par A. P. Khorochkine. Pétersbourg, 1876.

l'existence des peuples mongols, il est très naturel que chez ces derniers il se soit aussi formé par la suite, des types d'une ressemblance presque complète; 2° quant à ce qui est de la différence qui subsiste entre le type de la race turke, et celui des autres races ouzbek, cette différence étant, à son tour, la conséquence directe d'une diversité complète dans les conditions de développement des nationalités dont il s'agit, n'est pas moindre que celle qu'on remarque, par exemple, entre les types des Slaves septentrionaux et des Slaves méridionaux, types qui, en réalité, n'ont presque rien de commun.

Ainsi donc dès le début du VIIe siècle, le Ferghanah avait été inondé par les Ouzbeks. Il ne faut pas croire cependant que leur établissement dans ce pays ait été l'affaire d'un moment, même historique ; il paraît au contraire avoir été le résultat d'un mouvement d'immigration prolongé durant un espace de temps assez considérable et au cours duquel certaines peuplades, à l'exclusion, bien entendu, des Turks-Seldjouks venus à une époque antérieure, arrivèrent les unes avant, les autres bien après l'apparition de Tchinghiz.

L'invasion de toutes ces tribus n'eut pas lieu non plus par les mêmes routes. Ainsi, par exemple, on peut être à peu près certain que celle des Kiptchaks pénétra dans le Ferghanah par la frontière occidentale, les Kirghizes et les Baguiches, au contraire, par la frontière orientale [1].

Dans leur marche en avant, quelques-unes s'arrêtèrent en chemin et elles habitent encore aujourd'hui dans l'angle nord-ouest du Kachgar, et d'autres, après avoir pénétré dans le

1. Je prie le lecteur de remarquer que, par le nom de Kirghizes, les Russes n'entendent pas la tribu proprement dite des Kirghizes, mais bien la plus grande partie des peuplades ouzbek, telles que les Kazaks, les Baguiches, les Naïmans, les Kourama, etc., qui mènent une existence nomade ou demi-nomade.

Ferghanah, occupèrent principalement l'Alaï, où avec le temps elles s'étendirent jusqu'au Laïlak. Dans la suite, il y a environ trois cents ans, une partie des Baguiches de l'Alaï (des tribus : Tchoun-Baguiche, Bagryn-Baguiche, Koutaï, Tchout-Kara et d'autres) et des Kirghizes transporta ses demeures dans le district actuel de Namengan, lequel à cette époque et par suite de différentes causes, ne possédait qu'une population très clair-semée, aussi bien dans les plaines que dans la partie montagneuse.

Parmi les causes qui firent que la partie nord-ouest du Ferghanah, celle située sur la rive droite du Naryn et du Syr-Daria, les districts actuels de Namengan et de Tchoust, resta longtemps faiblement peuplée, on peut signaler les suivantes :

1° Ce coin du Ferghanah, compris à l'est et au midi entre le cours du Naryn et celui du Syr-Deria (ce dernier formé par la confluence du Naryn et du Kara-Deria), et au nord par des montagnes, présentait alors, en l'absence de moyens commodes de communication, une contrée absolument fermée, presque isolée des autres régions de la vallée ;

2° En comparaison des parties septentrionales du Semirétchié actuel, cette frontière du Ferghanah était très peu accessible, formée qu'elle est par deux chaînes parallèles, que sépare le cours du Tchatkal ; si les chemins qui traversent ces chaînes, sont de nos jours d'un parcours malaisé, quelles difficultés ne devaient-ils pas offrir à l'époque dont nous parlons, ne fût-ce qu'en raison des forêts impénétrables qui couvraient alors les montagnes ;

3° A l'époque des Arabes et des Turks-Seldjouks, les principaux mouvements d'immigration, qui se produisirent dans le Ferghanah, suivirent principalement la route qui, de Samarkandes conduit à Kachgar, en passant par Khodjend,

Marghélan et Och, ou à l'inverse ; et par suite des circonstances que nous avons exposées, pour les peuples qui suivaient cette route, l'angle nord-ouest du Ferghanah restait toujours sur leur droite, séparé qu'il en était non seulement par le cours du Naryn et du Syr, mais aussi par la large zone des lacs, des marais et des maquis épais, qui subsistaient alors dans leur intégrité au fond de la vallée.

Telles sont les causes par suite desquelles les Seldjouks, en pénétrant dans le Ferghanah du côté de l'est, ne s'avancèrent pas dans la direction du nord, au delà du Naryn (d'Andidjan), et les Kirghizes, comme les Baguiches, ne traversèrent le même Naryn que beaucoup plus tard.

Si l'on examine les diverses tribus ouzbek, on remarque que certaines d'entre elles, tant sous le rapport du langage que sous celui du genre de vie, offrent de ces particularités qui portent forcément à croire, que ces tribus ne sont pas toutes venues d'un seul et même pays, et qu'auparavant, jusqu'à leur immigration dans l'Asie centrale, elles vivaient et se développaient au milieu de conditions tout à fait différentes. Ainsi par exemple, à l'époque où la plus grande partie des tribus kiptchak et karakalpak, en arrivant dans l'Asie centrale, se répandit dans les plaines et le fond des vallées, sans en excepter les dépressions couvertes de fourrés d'arbustes et de roseaux qui couvraient les rives de l'Amou et du Syr, d'autres peuplades, des Kirghizes et les Baguiches, préférèrent les montagnes, pénétrant toujours plus loin dans leurs profondeurs à mesure que la hache éclaircissait les forêts qui en couvraient les pentes et mettaient en fuite les bêtes féroces auxquelles les bois servaient de refuge. Il se peut fort bien que cette préférence accordée à la plaine sur la montagne et réciproquement, ait été simplement le fait du hasard, mais il est très possible aussi qu'elle ait été due à un choix volon-

taire, fondé sur des habitudes et des sympathies, acquises déjà dans la patrie première des émigrants.

Si j'en parle, c'est parce qu'il serait assurément d'un grand intérêt de déterminer avec toute l'exactitude possible, les localités ou les points, d'où les diverses tribus ouzbek se sont mises en marche vers l'Asie centrale. Les témoignages que, personnellement, je possède sur cette question, sont de si peu de valeur, que je me permettrai de parler uniquement des rameaux des tribus Baguiche et Kirghize [1], qui habitent aujourd'hui dans les montagnes du cercle de Namangan et pour partie, du cercle de Tchoust.

1° L'académicien A. von Middendorf dit, dans son ouvrage intitulé « Esquisses de la vallée du Ferghanah », que lorsqu'il arriva dans les montagnes de Namengan, sur la rivière Padcha-Ata, il put comprendre presque sans difficulté les Kirghizes du pays (de la tribu des Baguiches), lesquels par-

1. Sur l'origine de la tribu des *Kirghizes*, on raconte ici la légende suivante : Au bord d'une grande rivière était une ville, dont le roi avait quarante filles non mariées. Un jour parut dans cette ville un *divana* (fou), lequel, errant par les rues, ne cessait de répéter : *ana-el-hak*, *mana el-hak*, c'est-à-dire, « et ceci est la vérité et cela est la vérité », ou « et ceci est Dieu et cela est Dieu » ; or, en prononçant la première moitié de la phrase, il montrait le ciel, et en prononçant la seconde, c'était lui-même que son geste indiquait. Informés du fait, les *oulémas* ou théologiens de la ville tinrent conseil, et ayant décidé que cette comparaison d'un homme avec Dieu était une offense à la religion, ils brûlèrent le malheureux fou sur un bûcher et jetèrent ses cendres à la rivière. Mais grand fut leur étonnement quand la rivière, à peine eut-elle reçu les cendres du fou, se gonfla en écumant, et qu'on entendit ses ondes répéter sans interruption : *ana el-hak*, *mana-el-hak*. Au même moment les quarante filles du roi, qui étaient à se baigner dans la rivière, ayant bu de l'eau qui murmurait ces paroles, conçurent, et, honteuses de leur situation, s'enfuirent dans la montagne, où au bout de neuf mois, elles mirent au monde quarante fils. De ceux-ci sortit dans la suite la nation des *Kyrk kyz*, ce qui, en langage ouzbek, signifie *quarante filles.* » Cette légende, selon toute probabilité, a eu pour base quelque ancien récit local des Tadjiks (Persans) où il était question de quarante jeunes filles, récit analogue à celui qui vient d'être rapporté et se rencontrant dans le Ferghanah avec mille variantes.

laient le même dialecte turk (ouzbek), qu'il s'était rendu familier durant un voyage prolongé en Sibérie. En même temps, il fut très surpris de voir le même moyen appliqué dans les deux pays, à la conservation du foin, et qui consiste à entasser celui-ci, pour l'hiver, entre les grosses branches de certains arbres formant la fourche, le saule boursault par exemple.

2° De nos jours encore, autour des mezars édifiés sur la tombe des hommes que le peuple, pour quelque motif que ce soit, a en vénération, on voit des buissons et des arbres, auxquels pendent des loques et des chiffons, et qui dès lors, regardés comme sacrés, sont respectés par la hache. Et à propos de cette pratique, l'auteur du *Mountakhab out Tevarikh* dit ceci :

« Autrefois les Ouzbeks ont apporté avec eux la coutume d'adorer les arbres ; chaque fois qu'ils rencontraient un grand arbre isolé, leurs femmes suspendaient à ses branches des chiffons de toute sorte ; après quoi cet arbre devenait sacré, *mezar* ; on y venait prier, implorer Dieu, accomplir des rites funéraires, offrir des sacrifices (*khoudaï*), etc. Alim-Khan interdit sous des peines sévères, cette coutume, qu'il trouvait incompatible avec la doctrine de l'islam, qui ne reconnaît d'autre Dieu que Dieu, et par là il s'attira l'animadversion du peuple. »

3° Si nous examinons la langue des Kirghizes ou des peuplades appelées de ce nom, nous y rencontrons des mots comme : *naryn*, espèce de soupe faite de viande hachée en menus morceaux ; *moung*, glacier ; *beless*, plateau de montagnes, etc., qui, selon le Dictionnaire comparé des dialectes turko-tatars (de Boudagov), appartiennent aux parlers de Tobolsk, de l'Altaï et autres dialectes turks (ouzbek) de la Sibérie. En outre, chez la plupart des femmes de ces tribus

s'est conservé l'usage de prononcer *tzaï* au lieu de *tchaï* (thé), *baïbitzé* au lieu de *babitché*, etc., faits qui montrent que leur langue est tout à fait semblable aux dialectes dits sibériens, sur lesquels, à son tour, le voisinage des Mongols n'a pu manquer d'exercer son influence.

Après être arrivés dans le Ferghanah et l'avoir occupé, ainsi que le reste du Touran, les Ouzbeks, pris d'une manière générale, continuèrent longtemps à mener une existence exclusivement nomade, celle des pasteurs; les villes n'étaient habitées que par les beks (beys), qui gouvernaient les différentes provinces, des militaires d'un grade élevé et autres personnages appartenant aux classes dirigeantes. Tout le reste errait avec ses troupeaux sur différents points de la vallée, changeant de temps à autre de séjour à la suite d'événements majeurs, tels que la guerre, et surtout les guerres civiles. Ces fréquentes migrations d'un lieu de la vallée à un autre se prolongèrent très longtemps, pour les petites tribus séparées, et il y en eut des exemples jusqu'à une époque toute récente.

Toutefois, parmi les derniers venus de cette race, habituellement ceux-là seuls menèrent la vie nomade, qu'une circonstance quelconque empêcha d'acquérir la propriété foncière, si recherchée, sous la forme de champs propres à la culture et artificiellement arrosés.

Avec le temps, à mesure que les massifs buissonneux de la zone moyenne de la vallée disparurent par suite de la destruction incessante qu'en faisait la population errante, cette région commença à se dessécher, et dès lors les pâturages qu'elle renfermait auparavant devinrent de plus en plus insuffisants pour les troupeaux des nomades.

Cette circonstance eut sans aucun doute, pour le pays, des conséquences d'une extrême importance, rehaussée

encore par l'augmentation générale de la population, tant par voie d'accroissement naturel que par suite de l'immigration des Ouzbeks, venant d'Oura-toubé et de Tachkend[1], comme aussi des Tadjiks, venant de Karateghin et de Hissar.

A mesure que les pâturages se faisaient plus rares dans la zone centrale, il fallut se livrer à l'exploitation la plus large possible des *djaïlaou* des montagnes, ce qui, à son tour, eut pour conséquence l'anéantissement des forêts, déjà d'ailleurs sensiblement éclaircies, à cette époque, au voisinage des routes du Ferghanah et de ses points habités, tels qu'Isfara, Marghélan, Och, Andidjan et Kaçan; première conséquence. Une autre, plus importante encore, fut celle-ci : les pâturages venant à manquer, ceux des nomades dont les troupeaux avaient successivement diminué par suite du manque de fourrages, se virent forcés de se tourner vers l'agriculture. Ils eurent d'ailleurs d'autant plus de facilité pour le faire qu'à cette époque le territoire presque en entier, si l'on en excepte les portions dépendant des villages tadjiks, formait la propriété générale, collective, des Ouzbeks, conquérants du pays.

Que le lecteur ne s'imagine pas, au reste, que cette disparition des pâturages dans la zone moyenne du Ferghanah soit regardée par moi comme la cause unique et exclusive qui ait fait passer les Ouzbeks à l'état sédentaire. Si je m'y arrête, c'est que ce fait, avec ses suites, était à la fois inévitable et des plus sensibles pour la classe pauvre qui, alors comme aujourd'hui, formait la majorité. Pour ce qui est des autres, des plus aisés, une bonne partie d'entre eux, en changeant de genre de vie, obéit simplement à la conviction

1. Par exemple, au commencement du XIe siècle de l'ère musulmane, une partie des *Kiptchaks*, qui avaient appartenu à la Horde d'Or ou du Kiptchak, quittèrent la Russie et vinrent chercher un asile dans le Ferghanah.

acquise et fort juste, de la nécessité de joindre désormais l'agriculture à l'élève du bétail, de manière à soutenir l'une par l'autre et à se procurer ainsi une plus grande somme de bien-être. Ce fut la voie que suivirent notamment, pour la plus grande part, les Kiptchaks et les Karakalpaks, et ces deux tribus durent à cela, dans un temps, non seulement un bien-être supérieur, mais aussi l'importance politique qui en dérivait et dont ils jouirent dans le khanat.

En s'adonnant à l'agriculture, une portion des Ouzbeks commença d'abandonner progressivement la vie nomade ou demi-nomade pour des demeures fixes. Le changement d'habitudes, ce passage à l'existence du laboureur et du jardinier sédentaires, ne pouvait naturellement s'accomplir qu'à l'imitation d'un modèle déjà existant. C'est aussi ce qui arriva pour l'Ouzbek. Il adopta complètement la civilisation telle quelle de l'aborigène Tadjik, fruit d'un travail de plusieurs siècles ; il lui emprunta non seulement les procédés et les outils agricoles, mais aussi la manière de bâtir sa demeure, son mobilier, et les produits naturels soumis à la culture.

De cette manière, en se rangeant à un état de choses préexistant, l'Ouzbek se fit dans ce cas le disciple obéissant du Tadjik qu'il avait vaincu. Mais il n'en resta point là. Devenu sédentaire, fixé au sol, lorsqu'il recevait du Tadjik tel ou tel objet, tel ou tel outil qu'il ne connaissait pas auparavant et dont le nom manquait dans sa langue, il adopta le nom avec la chose ou, en d'autres termes, laissa à tous ces objets leur appellation tadjik, c'est-à-dire persane. Ainsi entra dans le langage des Ouzbeks une foule de mots persans, en même temps que la nouvelle religion, l'islam, y introduisait, avec sa littérature une masse, peut être encore plus considérable, de termes arabes ; avec le changement dans le genre de vie coïncide un changement dans le langage. J'ai

déjà dit plus haut qu'aujourd'hui encore on remarque certaines particularités caractérisant dans une certaine mesure telle ou telle peuplade ouzbek. Ces particularités remontent à l'époque de la transformation sociale dont nous avons parlé. Alors que les uns, par exemple une portion considérable des Mings, acceptaient pleinement les pratiques agricoles et industrielles du Tadjik en renonçant définitivement à la vie même demi-nomade, se fixaient au sol, se groupaient par villages, d'autres, les Kiptchaks, les Karakalpaks, se mettaient bien à cultiver la terre, mais refusaient de s'initier à l'exercice d'aucun métier, et s'ils renonçaient à la vie purement nomade, ne s'établissaient pourtant que dans des fermes isolées, placées à de grandes distances les unes des autres ; et encore tous les soins du travail de la terre étaient-ils habituellement abandonnés ou à des ouvriers ou aux plus jeunes membres de la famille, fils et frères, les chefs de celle-ci continuant à s'occuper du bétail et à passer une bonne moitié de l'année avec leurs troupeaux dans les pâturages. De cette manière il se forma avec le temps dans le Ferghanah trois types distincts d'Ouzbeks, les nomades, les demi-nomades et les sédentaires, habitants des villes et des villages.

Je parlerai plus bas des rapports qui s'établirent, par la suite des temps, entre les représentants de ces trois types nationaux ; pour le moment je vais exposer les changements que, dans le cours des quatre derniers siècles, a subis, si l'on peut s'exprimer ainsi, la physionomie géographique du Ferghanah. Le sultan Baber, qui écrivait il y a environ quatre cents ans, ne mentionne dans ses mémoires que les localités suivantes : Kaçan, Akhsy, Andidjan, Ouzguènd, Och, Marghélan, Isfara, Kanibadam et Khodjend, en disant que Kani-

badam (devenu aujourd'hui un gros bourg pourvu d'un bazar) n'était alors qu'une insignifiante bourgade, et qu'entre elle et Khodjend s'étendait un désert connu sous le nom de Kha-Derviche (*Baber-Namèh*, p. 5). Il est clair que tous les kichlaqs qu'on voit aujourd'hui entre les deux villes, comme Kara-Yantag, Batyr-Kourgan, Niazbek, Makhram, Karatchou-koum, Katagan, Ispsar, et peut-être même Kastokoz, n'existaient pas encore. Si l'on examine l'ancien Akhsy-Kend, changé par le temps en un mauvais petit village, on y voit que l'emplacement occupé autrefois par la ville, était, tout comme à Kanibadam, d'une fort médiocre étendue. On a donc tout lieu de supposer qu'en général les villes de ce temps avaient des proportions tout à fait insignifiantes, et que les kichlaqs ou villages étaient très peu nombreux. Nous savons d'une manière positive que : 1° Khokand, Tchoust et Namengan n'existaient pas encore ; 2° la plus grande partie de l'oasis de Khokand est une création des cent cinquante dernières années, c'est-à-dire postérieure à la fondation de la ville de Khokand et contemporaine de l'assèchement du fond de la vallée ; 3° le grand oasis, qui est situé au sud de Namengan, entre l'Yangui-aryq et le Deria, n'existait pas non plus ; son développement ne remonte qu'aux quatre-vingts dernières années et est dû à l'ouverture de l'Yangui-aryq, sous le règne d'Omar-khan ; 4° la plus grande partie des kichlaqs situés dans le triangle formé par Balyqtchi, Charikhan et Andidjan, n'existaient pas; et 5° à la place des kichlaqs qu'on voit aujourd'hui sur l'espace compris entre le Naryn et le Kara-Deria et qu'on appelle Iki-sou-arassy, s'étendaient des marais et des lacs, avec d'épais fourrés de roseaux, de broussailles et de touranga sur les rives.

J'ai exposé plus haut comment une certaine partie des Ouzbeks avait à la longue quitté la vie nomade et même

demi-nomade, pour se livrer à l'agriculture et aux arts mécaniques.

Cette transformation eut pour théâtre à l'origine la zone moyenne de la vallée, et elle s'accomplit avec le plus de succès, comme il semble, dans la moitié orientale, entre Marghélan, Andidjan, Ouzguend, Och et Aravan.

Il y eut à cela des causes diverses : 1° la densité comparative de la population et la disparition des pâturages, qui, relativement aussi, eut lieu de bonne heure, pour la zone moyenne ; 2° les épaisses forêts de haute futaie qu'on y rencontrait sur beaucoup de points ; 3° l'altitude en général considérable de la localité, grâce à laquelle il y avait, même alors, peu de marais, en comparaison du nombre de ceux qui occupaient le fond de la vallée, et enfin, 4° la quantité, pleinement suffisante pour le temps et les besoins à satisfaire, d'eau courante, applicable à l'irrigation artificielle des terres.

A mesure que la population sédentaire gagnait du terrain dans les régions de la zone moyenne, l'eau des rivières coulant des montagnes était détournée en quantité toujours plus grande, de ses chenaux naturels dans les canaux faits de main d'homme, les *aryqs* ; ce qui eut pour conséquence de diminuer de jour en jour la portion de ces eaux, qui jadis arrivait jusqu'au fond de la vallée et y entretenait des marais et des lacs, et même d'amener le dessèchement progressif de cette région basse, dont les limites orientales et méridionales furent peu à peu livrées à la culture.

Toutefois cet assèchement, au moins pour la partie située immédiatement sur la rive gauche du Deria, ne se fit qu'avec une extrême lenteur ; ainsi on a des preuves que, il n'y a pas plus de deux siècles, il était impossible de se rendre directement, comme on le fait aujourd'hui, de Namengan à Marghélan, et que la route faisait un circuit par Charikhan et

Balyqtchi. Qui plus est, aujourd'hui même, une partie de cette zone qui borde le fleuve, si elle se dessèche suffisamment en été, devient à peu près impraticable durant l'hiver et même plus tard, parce qu'elle reçoit alors en quantités considérables les eaux, superflues pour les irrigations dans cette saison de l'année, et qui lui arrivent par le Charikhan-saï, le Cha-Mardan et le Sokh.

Les progrès de l'assèchement furent, comme je le disais tout à l'heure, si lents, que la ville même de Khokand ne put surgir qu'il y a un siècle et demi à peine. C'est aussi l'époque où une émigration considérable commence d'introduire dans le Ferghanah les éléments ethniques les plus divers.

En 1172 (1758) les Chinois s'emparent de Kachgar, mais ils n'en ont qu'une possession très précaire ; de temps en temps les Hodjas les chassent et deviennent de nouveau les maîtres du pays, parfois pour peu de mois seulement. Chaque retour des Chinois est accompagné de l'extermination des Ouzbeks de Kachgar, et quelques dizaines de mille de ces musulmans, échappés au massacre, arrivent périodiquement dans le Ferghanah, se dirigeant vers Andidjan et vers Khokand. Il y avait peu de temps que le khanat s'était détaché de Boukhara, et la ville de Khokand, de fondation toute récente, était devenue la capitale du nouvel État, qui commençait son existence indépendante.

On y voit affluer les Tadjiks, de Karatéghin, Hissar et Boukhara, les Ouzbeks, d'Oura-Toubé et Boukhara, et plus tard enfin les Turks et les Karamourt (aussi Ouzbeks), que des guerres continuelles ont forcés d'abandonner les régions limitrophes du Turkestan. Tous se précipitent de ce côté, cherchant à s'établir, à arracher un lopin de terre, et y réussissent en effet, à la faveur de troubles et de dissensions incessantes, grâce aussi aux rapports qui s'étaient établis

entre la terre et la plupart de ses détenteurs nomades, rapports dont il sera question plus loin. Quant à la façon dont les nouveaux arrivants mirent à profit ces troubles et ces guerres intestines, sans lesquelles il semble que les habitants du Ferghanah ne pouvaient vivre, j'en vais citer un exemple emprunté à l'histoire contemporaine. Au début du règne de Khoudaïar-khan, la plus grande partie du territoire de Karaktchikoum se trouvait en la possession des Kiptchaks, qui y vivaient au nombre d'environ trois cents kibitkas, ayant pour chef un certain Nor-Mat-Datkha. En 1269 (1852), après avoir écrasé la rébellion des Kiptchaks de Bylkyllama (district d'Andidjan), Khoudaïar-khan entreprit d'extirper totalement les Kiptchaks. L'extermination, on le pense bien, ne fut pas complète, mais néanmoins les Kiptchaks périrent en grand nombre. Ceux de Karaktchikoum ne furent pas épargnés; une partie en fut égorgée, les autres durent leur salut à la fuite et s'établirent dans plusieurs localités du Ferghanah, abandonnant pour toujours le territoire qui leur avait appartenu. Profitant de la circonstance, des Ouzbeks nomades de la tribu des Yuz, qui, antérieurement, s'étaient transportés d'Oura-Toubé dans les environs de Gouliavchan[1], occupèrent les terres de Karaktchikoum.

Pour compléter les détails que j'ai donnés sur le développement de la population sédentaire dans le Ferghanah, je me permettrai de citer encore quelques faits, qui se rapportent au cercle actuel de Namengan. J'ai plusieurs motifs pour m'y arrêter : d'abord cette partie du Ferghanah m'est incomparablement mieux connue que les autres, et en second lieu il est beaucoup plus aisé d'y étudier la question dont il s'agit, attendu que cette province du ci-devant khanat de Khokand, qui était restée en arrière des autres pour des raisons déjà connues du lecteur, n'a pu installer et organiser son système

d'irrigation que dans un passé relativement récent, ce qui facilite singulièrement la recherche de témoignages de ce genre. Il y a trois siècles, l'emplacement de la future ville de Namengan était indiqué uniquement par le mezar de Hazret-i-Langar-Baba. A cette époque le Ferghanah se trouvait dans la dépendance, ou plus exactement, formait une partie du khanat de Boukhara, alors très étendu, et qui avait pour souverain Abdoullah-khan (de la dynastie des Cheï-Banides). En 990 (1582), dans une guerre contre la Perse, il s'empara du Khorassan, d'où il ramena une masse énorme de prisonniers.

La tradition rapporte qu'une partie de ces prisonniers fut envoyée par Abdoullah-khan dans le Ferghanah ; là on leur donna pour femmes des filles, qui auraient été achetées aux Tziganes de Kachgar, de la tribu Aga, et ils furent ensuite distribués sur divers points de la vallée, principalement aux environs des mezars, dans la vue de créer de nouveaux villages, et on les obligea de s'y livrer à l'agriculture. De ces colons seraient issus, toujours selon la tradition, les *Agalyqs*. Autour du mezar Hazret-i-Langar-Baba, c'est-à-dire là où devait s'élever ensuite Namengan, il aurait été installé, selon les uns, quinze, et selon les autres, cent trente familles. Ainsi se forma un kichlaq, dont l'appellation originaire aurait été Namak-kan, ce qui en persan, veut dire « mine de sel » [1].

Aux centres de populations qui existaient ou qui se formèrent à cette époque, appartiennent : *à l'ouest*, Tourèh-Kourgan, petit village, mais qui comptait déjà alors plus de trois cents ans d'existence ; *au sud et à l'est*, Kirghiz-Kouran, de création récente et qui employait, paraît-il, à l'arrosage de

1. Dans les documents du mazar Sultan-Seid, la dénomination de *Maouzi-i-Namengan* (territoire de Namengan) se rencontre à partir de 1053 (1643), et celle de *Vilayet-i-Namengan* à partir de 1172 (1758) seulement.

ses champs l'eau des sources de Tach-Boulaq (bientôt après fut fondé Moulla-Koudoung, dont les habitants venaient du Turkestan); Tépé-Kourgan; Yar-Kourgan; le très ancien Karaskan avec le mezar de Sultan-Seïd; le non moins ancien Kyzyl-Rabat, et Tchartak. Ces quatre dernières localités étaient fournies d'eau par le lit naturel de la Padcha-Ata, rivière qui, après avoir dépassé le mont Oungar, prend la direction de Pichkaran.

La plus grande partie des plaines riveraines du Deria, jusqu'à une ligne indiquée par Kyzyl-Rabat, Tchartak et Kara-Kourgan, offrait des marais, qu'entretenaient des sources situées au nord, mais principalement les eaux de la Padcha-Ata; en effet, les crues de cette rivière inondaient la rive droite du Deria, de même que celles de l'Isfara et du Sokh en couvraient la rive gauche. Ces marais avec leurs fourrés de roseaux, ont continué si longtemps de subsister que, il y a soixante ou quatre-vingts ans, alors que l'Yangui-aryq venait d'être ouvert, et que Namengan commençait seulement à se développer et à prendre l'aspect d'une ville, les tigres étaient loin d'être une rareté dans la partie sud-est de son territoire; aujourd'hui c'est à peine s'il reste quelques souvenirs, et encore très vagues, de l'existence de ces animaux.

Au nord de Namengan se trouvaient : le hameau de Gaïstan, le mezar de Kara-Polvan entouré de quelques champs cultivés et de quelques fermes, Naoukend (avec le Sanghistan au sud-ouest et le mezar actuel de Yéni-Kourgan au nord-est; bientôt après se forma autour de ce mezar le village qui porte aujourd'hui le même nom); Chourkend; Mezar Kalicha; Pichkaran, Mezar Sultan Vaïs-el-Korani, qni existait déjà à l'époque de l'invasion arabe; Bégovat; Hadikend; Hazretcha; Mezar-Bana-Oustoun; Mezar-Paraman ou, plus exactement,

Paranan[1]; Iski-Avat; Zarkend, habité à l'époque arabe, par des Tadjiks, lesquels furent dans la suite chassés et remplacés par les Ouzbeks, et enfin Mezar-Sefid-Boulan, avec un groupe d'habitations, où demeuraient les cheïkhs de ce mezar.

Je ne dis rien de la vallée de Kaçan-sou, parce qu'elle appartient aujourd'hui au cercle de Tchoust; si plus haut j'ai fait mention de Tourèh-Kourgan, c'est que jusqu'à la veille de l'arrivée des Russes, cette localité servait de résidence aux hakims, qui gouvernaient alors la province de Namengan. Quatre à cinq ans seulement avant notre conquête du Ferghanah, un palais spécial fut construit à Namengan pour l'usage du hakim, qui alla l'habiter. Le hakim d'alors était nominalement un fils mineur de Khoudaïar-khan, Ourman-Bek, mais la province était en réalité administrée par Moulla-Tourdy-Ali.

Les parties du pays où l'établissement des Ouzbeks, d'abord nomades, se fit avec le plus de succès, furent les trois vallées situées entre Naoukend et Namengan, entre Naoukend et Tchartak, et entre Pichkaran et Tchartak; aussi ces trois vallées étaient-elles déjà, il y a cent ans environ, à peu près entièrement, sinon habitées, du moins défrichées. Un siècle auparavant, les nomades Baguiches (Ouzbeks), qui déjà avaient pris l'habitude du pain, procédèrent à la construction d'un vaste système de canaux d'irrigation, appliqué aujourd'hui à l'arrosement de la plaine qui a pour limites : Nanaï, Akhtam, Sefid-Boulan, Mamaï et le contrefort septentrional du mont Bospou. Quand, il y a cent ans ou un peu plus, arrivèrent les émigrants du Turkestan et de Tchimkend, lesquels fondèrent

1. D'après la tradition locale vivait là autrefois un saint ermite qui avait renoncé complètement au monde, et n'avait même pas à s'occuper de sa nourriture, attendu qu'il lui arrivait chaque jour du ciel un *morceau de pain*, sens des mots *Para-nan*.

ensuite Nanaï, Koukiar, Akhtam, Ala-Bouka, etc., ils trouvèrent une portion considérable de ces canaux déjà terminée.

Ici je me permettrai d'attirer l'attention du lecteur sur cette circonstance, que la plupart des systèmes d'irrigation aujourd'hui existants sont l'œuvre d'une époque relativement récente et une création des Ouzbeks. En disant que les irrigations étaient en usage ici, dans le Ferghanah, depuis des milliers d'années, et cela sur le pied le plus vaste et le plus magnifique[1], l'académicien Middendorf commet une grande erreur.

Que l'irrigation artificielle y ait été connue *ab antiquo*, c'est ce que, assurément, personne ne met en doute, mais il n'en est pas moins certain aussi que le développement du système durant le moyen âge, était peu de chose auprès de celui qu'il a atteint de nos jours.

A première vue il peut paraître étrange qu'un sauvage nomade, venu on ne sait d'où, l'Ouzbek, joue dans le Ferghanah le rôle de constructeur de canaux d'arrosement.

Pourtant le fait est positif, et de plus, il ne manque pas d'explications, encore qu'un peu vagues.

Dans ces mêmes *Esquisses de la vallée du Ferghanah*, déjà citées, nous lisons que l'auteur a vu dans la Sibérie orientale les traces d'anciens systèmes d'irrigation d'une grande étendue, appelés aujourd'hui « canaux des Mongols »; il a, ajoute-t-il, pu se convaincre qu'autrefois dans le pays même, « d'où au commencement du XIIIe siècle, le conquérant du monde Timoutchin, sous le nom de Tchinghiz-Khan, se précipita avec ses hordes de nomades sur l'Asie centrale et l'Europe orientale... on savait arroser les champs, amender les prairies[2]. »

1. *Esquisses de la vallée du Ferghanah*, p. 162.
2. *Ibid.* Introduction, pp. I-II.

CHAPITRE PREMIER

J'ai déjà dit que, en recevant du Tadjik la pratique de l'agriculture et des métiers, l'Ouzbek s'était trouvé dans la nécessité d'introduire aussi dans sa langue une masse de mots, pour désigner les objets dont il venait d'acquérir la possession et que, selon toute apparence, il n'avait jamais vus avant son arrivée dans le Ferghanah. Certaines pièces de vêtement, la plus grande partie de la vaisselle de terre, les outils du charpentier, diverses parties des édifices, etc., tout cela l'Ouzbek commença à l'appeler des noms persans en usage, et en même temps pour le canal d'arrosement, il trouva le mot ouzbek de *aryq*, et d'autres encore, pour ce qui avait rapport à l'irrigation. Toutefois le personnage administratif, chargé de présider à la répartition des eaux, reçut la dénomination de *mirab*; terme composé de l'arabe *émir*, abrégé en *mir*, et du mot persan *ab*, eau.

Des faits de ce genre autorisent à penser que les Ouzbeks savaient ce qu'est un canal d'arrosement bien longtemps avant d'émigrer dans l'Asie centrale.

Ainsi donc il y a un siècle ou à peu près, la majeure partie des oasis du cercle actuel de Namengan, à l'exception de celui qui est aujourd'hui le plus peuplé, avait atteint un degré notable de développement, dû à l'usage de plus en plus étendu des eaux de la Padcha-ata, des sources de Pichkaran, de Chourkend et surtout de Naoukend, mais qui finit par prendre de telles proportions que Namengan, toute lente qu'ait été sa croissance, finit par souffrir du manque d'eau.

Pour plus de clarté dans notre exposé, revenons un moment en arrière. On a de grandes raisons de supposer que les Agalyqs, dans les premiers temps de leur établissement sur l'emplacement où devait plus tard s'élever Namengan, faisaient usage uniquement des sources de Gaïstan, de Karapalvan et du Sanghistan, attendu que l'eau des sources de

Naoukend s'écoulait alors par son lit naturel dans la direction de Tchartak et était séparée des sources du canal actuel de Baï-aryq par une ligne de partage peu élevée. Plus tard seulement, soit par suite du desséchement des sources dont il a été question, soit simplement dans le but de fournir à Namengan une plus grande quantité d'eau d'irrigation, on ouvrit une tranchée dans la ligne de partage, et une partie de l'eau de Naoukend fut dirigée sur Namengan. Pour s'assurer que l'eau qui coule entre ces deux points a un lit artificiel, il suffit de longer le Baï-aryq, entre Radvan et Naoukend, en passant par Yéni-kourgan.

On ne sait d'une manière certaine ni quand ni par qui fut creusé ce canal, et je me contenterai de rappeler une légende locale qui a cours à ce sujet. Jadis sur l'emplacement de Namengan vivaient, chacun à part, dix anachorètes, dont deux se distinguaient particulièrement par leur sainteté : Hazret-i-Langar-Baba, qui habitait là où se trouve aujourd'hui le mezar de ce nom, et Hazret-i-Khysyr, dont la retraite était sur le site du quartier actuel de Labbaï-Taga. Un jour, le premier, souffrant du manque de bonne eau, héla l'autre de cette façon : « Hé! Khysyr! » A quoi celui-ci répondit : « Labbaï-Taga? » ce qui veut dire : *Plaît-il, oncle*? d'où l'appellation donnée plus tard au quartier de la ville : « Mets-toi à cheval, reprit Hazret-i-Langar, sur ton bâton et pars vers le nord; avec l'aide de Dieu, tu trouveras de la bonne eau à amener ici. » De fait, Khysyr, à cheval sur son gourdin, le traîna jusqu'aux sources de Naoukend, et puis s'en revint à son point de départ; l'eau elle-même ne tarda pas à y arriver, en suivant la trace qu'avait laissée le bâton sur la terre.

Pourtant, à mesure que Namengan s'agrandissait et qu'augmentait la superficie des terres mises en culture et situées le long du cours du Baï-aryq, la disette d'eau d'arrosage

commença à se faire sentir et devint de jour en jour plus grande. Alors on eut recours à la Padcha-ata, et on commença à faire usage des eaux de cette rivière, amenées par un canal qui longeant Khodikend et Tatar, traverse Yéni-Kourgan, où il se réunit au Baï-aryq ; toutefois, à raison de l'extension des oasis pourvues exclusivement par la Padcha-ata, les eaux de cette rivière n'étaient ouvertes, pour l'usage de Namengan, que trois fois par an, chaque fois pour peu de jours.

Dans les dernières années, lorsque le Yangui-aryq eut été creusé, il amenait l'eau des sources de Naoukend, à tour de rôle, tous les huit jours, et, malgré tout, elle était loin de suffire aux besoins de la population.

Cet état de choses donna l'idée de faire venir l'eau du Naryn, entreprise dont la possibilité paraissait démontrée par le percement d'autres canaux, le Khan et le Zarbab. Il est assez difficile de décider à qui revient l'initiative de cet ouvrage, mais d'après la majorité des témoignages, elle appartiendrait aux grands propriétaires fonciers, dont les champs, par suite du manque d'eau, étaient exposés à des jachères de cinq années et plus, et qui, pour cette raison, agirent avec persévérance auprès d'Omar-khan, par l'intermédiaire du hakim de Namengan, Seid-Koul-Bek, à l'effet d'obtenir l'ouverture d'un canal dans cette direction.

Les travaux, confiés par Seid-Koul-Bek à un habitant de Namengan, Ousta-Isian-baï, commencèrent vers 1235 (1819).

Dès qu'on eut fixé sur le Naryn le point de départ du canal, il parut un édit du khan, ordonnant que, pendant toute la durée des travaux, chaque maison, dans la province de Namengan, eût à fournir un ouvrier avec ses frais de nourriture et une pioche, pour quinze jours; en outre, les autres provinces du khanat étaient aussi tenues de fournir un certain nombre d'ouvriers dans les mêmes conditions.

Sous les règnes d'Omar, Madali et Khoudaïar, à l'occasion de travaux de ce genre, la prestation personnelle ainsi fixée par l'édit du khan était convertie, dans les provinces, en une contribution pécuniaire, dont le chiffre était déterminé de la manière suivante :

D'après le nombre total des ouvriers et le cours de la main-d'œuvre, on évaluait la somme tombant à la charge de chaque province ; cette somme était répartie et perçue de chaque maison, après quoi l'administration louait elle-même des journaliers pour l'exécution des travaux. Cette manière de procéder était jugée la plus opportune, d'abord parce qu'elle permettait de mieux fixer la proportionnalité de la prestation selon les provinces, et ensuite parce que, des sommes perçues, il restait toujours quelque chose dans les mains, sinon du hakim, tout au moins des agents inférieurs de l'administration. Elle fut en usage jusqu'à ces derniers temps, et il est apparemment superflu d'expliquer au lecteur à quel point un tel procédé appliqué à la construction de canaux d'irrigation, était avantageuse pour le gouvernement. L'opération ne coûtait pas un sou au khan, et elle avait pour résultat de donner de la valeur à des régions jusque-là en friche, et qui, désormais, par l'effet de l'arrosement et de la mise en culture, commençaient à donner du blé, de la djougara, du riz et d'autres produits, dont le cinquième de la récolte entrait dans le Trésor sous le nom de *khéradja*.

Un événement d'une aussi grande importance pour le pays que le creusement du Yangui-aryq, n'a pourtant laissé que bien peu de traces dans la mémoire du peuple, et, en dépit du peu de temps écoulé depuis le commencement des travaux, les rares souvenirs qui s'y rapportent ont déjà pris couleur de légende. Ainsi, par exemple, on raconte qu'au début le travail rencontrait tant de difficultés et faisait si peu de pro-

grès que le peuple, furieux, voulut tuer Isian-baï, lequel eût assurément péri, n'eût été l'intervention de Hazret-i-Hazyr.

Pendant la nuit, ce saint (c'est le sens du mot *Hazret*) apparut en songe à Isian-baï, lui dit de ne point perdre courage et promit de lui indiquer la direction selon laquelle il convenait de tracer le canal. En sortant de sa tente, le matin, Isian-baï remarqua aussitôt toute une ligne de touffes d'herbes entortillées d'une façon particulière, et comprenant que ce n'était là autre chose que l'indication promise en songe par Hazret-i-Hazyr, il se hâta de faire creuser le canal suivant cette ligne de touffes d'herbes, et il finit par l'amener heureusement jusqu'à Namengan. Les dimensions données d'abord au Yangui-aryq étaient des plus modestes, ce qui n'empêcha que les travaux se prolongèrent durant trois ans; enfin vint le jour où un mince filet d'eau arriva à Namengan, à l'inexprimable joie de la population, qui, depuis très longtemps, se voyait chaque année, en été, réduite à boire une eau infecte, fourmillant d'infusoires, à des mares remplies seulement de temps à autre par les eaux des sources de Naoukend et de la Padcha-ata.

Voici le récit que me fit à moi-même, au sujet de l'ouverture du Yangui-aryq, un vieillard de Namengan qui, aux jours de sa jeunesse, avait été témoin oculaire de l'événement. Quand le premier filet d'eau arriva à Namengan, ce fut, parmi la foule immense qui depuis longtemps déjà en attendait avec une fiévreuse impatience l'apparition, une telle explosion de cris de joie et de clameurs, qu'un spectateur étranger et non initié n'aurait rien compris à cette scène. On entendait à la fois des actions de grâce au Créateur prononcées par des milliers d'hommes, les cris aigus des enfants qui couraient à l'envi remplir leurs seaux, et les prières mêlées de larmes des vieillards, en un mot tout ce qui, en

pareil cas, peut trahir l'état moral d'une multitude électrisée par un événement extraordinaire. En ce moment-là même, Ousta-Isian-baï, qui comptait peu sur les mérites du travail exécuté sous sa direction, s'était enfui et caché dans les jardins, à la nouvelle que l'ordre avait été donné de laisser, à titre d'essai, sortir l'eau du Naryn. Quand Seid-Koul-Bek voulut offrir des remerciements publics à Isian-baï, on ne le trouva point, et il fallut les indications d'un des siens pour découvrir sa cachette, d'où on le ramena en triomphe au bord du Yangui-aryq, où le hakim l'attendait. Presque aussitôt après cette cérémonie, il reçut de riches présents, tant de Seid-Koul-Bek que du khan lui-même.

Dans l'intervalle des dix années qui suivirent, le Yangui-aryq fut élargi, approfondi et prolongé par le nouveau hakim, Mirzat-Kiptchak. Ce prolongement du canal jusqu'au Deria, près de Kirghiz-Kourgan, se serait peut-être fait attendre encore fort longtemps sans l'intérêt personnel qu'avait à l'accomplissement de cette œuvre Mirzat, dont les vastes propriétés s'étendaient entre Tépé-Kourgan et Kirghiz-Kourgan et manquaient de l'eau nécessaire, tant que le Yangui-aryq s'arrêtait à Namengan, à son point de jonction avec le Baï-aryq. Une nouvelle prestation fut imposée à la province de Namengan et le canal conduit jusqu'à Kirghiz-Kourgan. On raconte que les personnes chargées de la direction du travail demandèrent à Mirzat quelles proportions il fallait donner à la seconde moitié du Yangui-aryq, il leur aurait remis une lance, comme mesure pour la largeur et la profondeur du canal à creuser.

De cette manière, la terrasse qui forme la partie méridionale du cercle actuel de Namengan fut tout entière transformée en une oasis cultivée, et Namengan lui-même s'agrandit et devint une importante ville de commerce.

Dans une des pages qui précèdent, en exposant comment les nomades s'étaient fixés au sol et comment ils étaient devenus pour partie cultivateurs, j'ai dit que cette métamorphose avait été accompagnée de la formation de trois types foncièrement différents parmi les Ouzbeks : le nomade, le demi-nomade et le sédentaire. C'est par ce dernier, que nous commencerons l'analyse des rapports qui s'établirent entre eux. Le lecteur le sait déjà. En recevant du Tadjik la pratique de l'agriculture et des métiers, l'Ouzbek, qui venait de passer de la vie nomade à la vie sédentaire, reçut aussi du même Tadjik une foule de mots persans; et ce double emprunt eut pour effet non seulement de modifier le genre de vie du premier, mais d'opérer dans sa langue un changement qui s'accentua de plus en plus, à mesure que pénétrait plus profondément dans la masse de la nation la connaissance de l'alphabet et de la littérature des Persans, à peu près exclusivement. L'Ouzbek nomade, qui avait toujours été fier de sa manière de vivre et n'avait montré que du dédain pour toute autre espèce d'occupation que la guerre et l'élève du bétail, commença à témoigner absolument le même dédain envers son frère de race, envers l'homme qui, issu de la même tribu, avait méprisé les coutumes de ses pères, abandonné la tente de feutre pour habiter dans une cabane d'argile, s'était mis à labourer et semer, planter des arbres, tisser [1].

Par suite de ce sentiment, il arriva en fort peu de temps que, aux yeux de l'Ouzbek nomade, et celui-ci alors formait encore la grande majorité, l'Ouzbek fixé au sol devint une espèce d'apostat, que le premier traitait de haut, avec mépris, en lui faisant sentir en toute occasion sa supériorité, laquelle

1. Chez les nomades, ce sont les femmes qui tissent, et, à l'inverse, les hommes presque exclusivement parmi les sédentaires.

trouvait son expression dans une plus grande liberté d'action, dans une humeur belliqueuse entretenue par le genre de vie, et enfin dans l'importance politique incomparablement plus grande qui en découlait. Ce contraste, d'abord matériel, et puis moral, ne tarda pas à s'accentuer au point que tous les Ouzbeks sédentaires, sans avoir égard à la tribu dont ils pouvaient être issus, reçurent l'appellation commune de *Sartes*, laquelle dans la suite fut étendue à toute la population, qu'elle fût d'origine tadjik ou ouzbek.

Aujourd'hui encore il n'est pas rare d'entendre dire, que tel Kirghize s'est fait Sarte. Cela signifie que tel individu, abandonnant, par suite de telles ou telles circonstances, la vie nomade, s'est fixé tout à fait à demeure dans telle ville ou tel village.

Quelle peut être la provenance de cette appellation de Sarte, c'est ce que je n'ai pu découvrir avec certitude, mais néanmoins je ne puis accepter l'explication d'après laquelle *Sarte* serait un *terme injurieux* par lequel les nomades de l'Asie centrale désignent la population sédentaire des villes et des villages. L'attitude hautaine et méprisante des nomades à l'égard des habitants qui ne le sont plus, n'est mise en doute par personne, mais il ne s'ensuit pas de là, que le mot *Sarte* soit exclusivement une injure. On en peut alléguer comme preuve, d'abord qu'il existe une tribu tout entière qui porte le nom de *Sarte*, et en second le lieu qu'on rencontre parfois, surtout parmi les Kirghizes, le nom de *Sart-baï*. Encore que les Kirghizes soient enclins à donner à leurs enfants des noms bizarres, cependant il ne s'en trouve point parmi ceux-ci, qui soient d'un caractère exclusivement injurieux. N'est-il pas plutôt permis de supposer que, entre les tribus Ouzbek qui arrivèrent dans l'Asie centrale à la suite de Tchinghiz-Khan, la première qui renonça à la vie nomade fut celle des

Sartes; fait qui à son tour, aurait eu plus tard pour conséquence de faire appliquer ce terme à la désignation de tous les Ouzbeks qui, dans le Ferghanah, auraient embrassé ou embrassaient la vie sédentaire [1].

Avec le temps, cette sorte de schisme que s'était produit entre les deux classes de la population, dégénéra insensiblement en un véritable antagonisme, que diverses causes ne pouvaient qu'envenimer. Les nécessités de la vie quotidienne amenaient forcément le nomade au bazar, où, en retour de ses procédés méprisants, le Sarte tirait de lui le double du prix que l'habitant de la ville payait pour les mêmes objets, et à son tour le nomade, accoutumé dès l'enfance à la guerre et à la rapine, pillait, à la fin de l'été ou en automne, l'aire [2] du Sarte, et en emportait presque toujours avec impunité, le grain déjà battu par le cultivateur.

Le Sarte commença à traiter le Kirghize de brigand, d'assassin et d'oppresseur, pendant que le Kirghize de son côté arrivait à la conviction que le Sarte, derrière la charrue ou le métier à tisser, devenait définitivement incapable de lui résister, non pas seulement en rase campagne, mais jusque dans les murs de sa propre ville ou de son village. Aussi avec le temps voit-on le Sarte trembler de plus en plus devant le Kirghize, et celui-ci croître en audace. Les choses durèrent ainsi jusqu'à l'apparition des armes à feu. La possession presque exclusive de ces engins de défense, et principalement de l'artillerie, dont les nomades étaient totalement dépourvus,

1. Le mot de *Sarte*, en tant qu'appellation générale de la population sédentaire, soit ouzbek, soit tadjik, n'est pas employé seulement dans le Ferghanah, mais dans toute l'Asie centrale.

2. Les indigènes ont la coutume de battre le grain immédiatement après la récolte et sans lui donner le temps de sécher. Aussi l'aire (*khirman*) est-elle habituellement en plein champ, c'est-à-dire toujours à une distance considérable des lieux habités.

permit enfin aux Sartes de respirer un peu plus librement, tout au moins dans les grandes villes.

Qui plus est, ils trouvèrent un moyen inattendu de prendre leur revanche des pillages et des violences continuels qu'ils avaient à essuyer : ce fut de faire passer dans leurs mains, et à peu de frais, les terres kirghizes. En effet, celles dont les Ouzbeks s'étaient emparés à l'origine, dans la région supérieure de la vallée et surtout dans la région centrale, étaient si vastes que le nomade, accoutumé à vivre du produit de ses troupeaux, sans presque rien produire par lui-même, a si peu l'habitude, ou plutôt il a une telle haine innée de tout travail, que la terre avait fini par perdre quasi toute valeur à ses yeux ; aussi, et sous l'empire des besoins journaliers de la vie, il arrive à en disposer avec une étonnante prodigalité. J'en puis, pour le cercle de Namengan, citer des exemples surprenants. Auprès de Nanaï, il y a de cela vingt ans, un Kirghize vend un morceau de terre d'un quart de dessiatine, pour un verre de *bouza* (espèce de bière faite avec le millet) ; vingt ans plus tôt, à Boulak-Bacha, un autre Kirghize vend pour un cheval, une superficie, qui actuellement vaut 700 roubles.

De cette manière, les Kirghizes ont été à peu près évincés de la zone moyenne de la vallée, où un fort petit nombre d'entre eux possèdent seuls aujourd'hui des morceaux de terre cultivable, avec des métairies ou stations (*kourgantcha*), dans lesquels ils passent habituellement l'hiver ; pour l'été, ils transhument dans les montagnes, avec le reste de leurs troupeaux d'autrefois [1].

Tout autre est le tableau que présente le type moyen, celui du demi-nomade, lequel a pour principaux représentants

1. Dans mon article « les Kirghizes du cercle de Namengan », *Gazette du Turkestan*, 1881, le lecteur peut trouver quelques détails sur cette diminution de l'élément kirghize.

dans le Ferghanah les Kiptchaks et pour partie les Karakalpaks, beaucoup moins nombreux que les premiers, mais d'ailleurs ne s'en distinguant à peu près sous aucun autre rapport.

L'attachement que les Kiptchaks et les Karakalpaks montrèrent pour la terre, était dû moins encore à la diminution de leurs troupeaux, qu'à un juste calcul économique.

Éprouvant tout autre chose que de l'attrait pour les montagnes, ils restèrent obstinément confinés dans les régions moyenne et inférieure de la vallée, où ils mirent de bonne heure en culture des terrains au moyen d'irrigations artificielles ; l'agriculture se joignit ainsi chez eux à l'élève, sur une plus ou moins grande échelle, du bétail, et ils se mirent à établir des stations assez étendues, pour y passer l'hiver avec leurs animaux ; le bien-être matériel relatif, s'entend, dont ce nouveau genre de vie fut la source, eut, en outre, pour conséquence, de faire d'eux l'élément le plus important sous le rapport politique. Résultat auquel ne contribua pas peu cette circonstance que, en dépit de leur extrême dispersion et bien qu'il existât déjà quelques *clans*, les Kiptchaks demeurèrent jusqu'à la fin fidèles aux antiques principes de la *tribu*, en vertu desquels l'unité politique et administrative résidait dans la tribu et non dans le clan. C'est ce qu'on ne remarque point à l'époque moderne chez les Kirghizes, nom sous lequel nous comprendrons dans la suite tous les Ouzbeks nomades et demi-nomades à l'exclusion des Kiptchaks et des Karakalpaks.

Chez les Kirghizes donc, à mesure que la population se multipliait, l'unité dont nous parlions tout à l'heure ne fut plus la tribu, mais une subdivision de celle-ci, le *clan*, ce qui eut pour conséquence de faire tomber presque totalement en oubli les traditions primitives de la race. Il n'est pas rare aujourd'hui, si vous demandez à quelque Kirghize à quelle

tribu il appartient, qu'il vous réponde par le nom de son clan ; il ne sait plus du tout de laquelle des quatre-vingt-douze tribus ouzbek ce clan fait partie [1].

En même temps que les Kiptchaks (et les Karakalpaks), en dépit de leur dispersion, continuaient à subsister à l'état de tribu, toujours unie, pour son plus grand profit, par le même lien moral, il naissait au contraire parmi les nombreux clans kirghizes, des dissensions telles que leur cohésion en fut relâchée et qu'ils cessèrent de présenter rien qui ressemblât à un tout organique.

Les Kiptchaks partageaient, il est vrai, le dédain du nomade pour la population sédentaire des villes et des villages qui, à mesure qu'elle se trouvait dans un contact plus étroit avec les Tadjiks, perdait de plus en plus les traits distinctifs de l'ancien Ouzbek, mais en même temps, l'accroissement

1. Dans un passé récent, les traditions de race des Kirghizes, sinon dans le Ferghanah tout entier, au moins dans quelques parties de son territoire, furent brisées pour une bonne partie, par ce fait que, sous Omar-khan, des terres furent vendues et devinrent propriété individuelle. Le lecteur sait déjà que, après l'occupation du Ferghanah par les Ouzbeks, la plus grande partie du territoire passa aux mains des conquérants. En vertu des dispositions du Chériat le sol fut regardé comme appartenant à Dieu et à son représentant ici bas, le gouvernement, c'est-à-dire, dans l'espèce, à l'émir ou au khan, lequel, aux termes des mêmes articles du Chériat, pouvait en accorder la simple jouissance aux habitants ou la leur vendre à titre de propriété héréditaire. Omar-khan, mû par le désir d'enrichir son trésor, fit vendre, par l'intermédiaire du hakim de Namengan, Saïd-Koul-bek, les terres dont les Ouzbeks de la province de Namengan avaient eu jusqu'alors la jouissance. L'achat eut lieu au moyen de cotisations par des tribus tout entières, ou pour parler plus exactement, par des clans, et à la suite de cette opération, il ne resta en propriété commune que les pâturages situés dans la montagne ; tout ce qui pouvait être mis en culture, à la condition d'être arrosé, devint la propriété particulière des acheteurs et fut réparti entre eux au prorata de ce que chacun avait déboursé lors de la vente faite par le khan. Cette opération a porté un coup très sensible à la propriété collective des terres parmi les Kirghizes de la province indiquée. Si dans les autres il y eut des ventes de terre analogues, c'est ce que je ne puis dire avec certitude.

chez eux d'une certaine prospérité et par suite, de la puissance nationale, finit par leur inspirer, ou peu s'en faut, le même sentiment à l'égard des Kirghizes, dont les ressources étaient dès lors sensiblement dans le déclin. Vivant à part, les Kiptchaks n'entraient avec les Kirghizes dans une alliance temporaire, que dans le cas où les circonstances politiques les obligeaient à se mettre en lutte ouverte soit avec les habitants sédentaires de la vallée, soit avec le gouvernement, dont les sympathies, dans les derniers temps, inclinaient vers les Sartes, race comparativement paisible et taillable à merci.

Ce qui est incontestable, c'est que l'exemple fut contagieux. Quand ils eurent demêlé les causes et les conditions sous l'empire et à la faveur desquelles les Kiptchaks étaient arrivés à une situation, objet d'envie pour les Sartes aussi bien que pour les Kirghizes, les plus intelligents et aussi les plus favorablement placés parmi les nomades cherchèrent à s'organiser sur le modèle et à l'image des Kiptchaks, mais sans rien fonder de sérieux, et qui eût la moindre importance politique. Rarement ils réussirent à se rapprocher des Kiptchaks, car ceux-ci formaient comme un corps de nation à part, tandis que chez eux-mêmes, les nomades, au milieu de la diversité des tribus et des clans, la tendance réciproque à l'union était trop faible. Tout au plus si elle se manifestait encore parfois à des époques de crise et d'agitation, et alors même le succès était le plus souvent entravé par les querelles personnelles des chefs.

Le règne de Chir-Ali et les débuts de celui de Khoudaïar-khan furent l'époque où les Kiptchaks atteignirent l'apogée de leur influence politique; mais aussi, celle qui fut suivie bientôt de la ruine non seulement de cette influence, mais de leur prospérité matérielle.

Au début du gouvernement de Chir-Ali, le kiptchak Moussoulmann-koul, grâce à un soulèvement général que ses intrigues avaient suscité parmi les Kiptchaks, obtient le poste de *mingbachi*, ou premier ministre. Après la chute de Chir-Ali, bientôt suivie de celle de Mourad-khan, qui ne régna que quelques jours, Moussoulman-koul, soutenu par les Kiptchaks, proclama Khoudaïar, encore mineur, élévation qui eut lieu au mépris des droits de ses deux frères aînés : Sarymsak et Mallia. En agissant ainsi Moussoulman-koul avait compté profiter de la minorité de Khoudaïar pour devenir régent, ou plutôt maître absolu du khanat. Ce calcul lui réussit d'abord complètement. En possession de la régence, il livra les principaux emplois du gouvernement à des compatriotes. Cela porte au plus point l'orgueil et l'infatuation de la nation kiptchak, dont les membres, se croyant désormais assurés de l'impunité, se permettent toutes les violences imaginables à l'égard des Sartes, et de là naît chez ceux-ci une haine, auprès de laquelle l'ancien antagonisme entre les Sartes et les Kirghizes n'était rien.

Cependant dans le sein de la nation kiptchak, jusque-là si fortement unie, se glissent des germes de désunion ; les chefs des principaux clans ou supportent impatiemment le despotisme de Moussoulman, ou simplement envient sa position. Sur leurs instances, Moussoulman est privé à plusieurs reprises des fonctions de mingbachi, jusqu'à ce qu'enfin il essuie une déroute complète près de Tachkend, d'où il s'enfuit à Tchatkal. Alors, affranchi de son guide, Khoudaïar se rend compte de l'absolue nécessité d'enlever, de manière ou d'autre, aux Kiptchaks, la puissance qu'ils s'étaient peu à peu acquise. A la fin de 1268 (1851) il bat et disperse à Bykyllama les rassemblements de Kiptchaks rebelles, et dès le commencement de l'année suivante (1269-1852), il procède à l'extermination

en masse de cette nation, mesure suivie de la confiscation des terres qu'elle possédait et qui sont vendues à bas prix aux Sartes.

Dans la suite, il est vrai, Mallia-khan, dans un moment où il avait besoin de l'appui des Kiptchaks, leur restitua une partie des terres confisquées par Khoudaïar, mais un tel coup avait été porté à leur influence politique, qu'ils jouèrent un rôle tout à fait effacé lorsque, en 1278, Alim-koul plongea le Ferghanah dans le désordre des compétitions dynastiques. Leur ruine morale et matérielle était déjà consommée, quand le pays fut occupé par les Russes. Ceux-ci y apportaient des principes de civilisation, sous la bienfaisante influence desquels l'ancien antagonisme des partis politiques devait s'effacer dans une grande mesure, comme ayant, dans les circonstances nouvelles, perdu à peu près toute signification.

Pour terminer, il me reste à dire au moins quelques mots des nomades. Tout à l'heure je remarquais que l'exemple donné par les Kiptchaks et les Karakalpaks avait trouvé des imitateurs parmi les autres Ouzbeks nomades du Ferghanah. L'impossibilité qui, avec le temps, se fit sentir, de satisfaire aux besoins les plus ordinaires de la vie par l'élève seule du bétail, obligea presque tous les Kirghizes à consacrer une certaine quantité de terres à la culture, pour partie dans la zone moyenne de la vallée, mais surtout dans les montagnes qui l'environnent, et dans lesquelles ils avaient été peu à peu refoulés par la population sédentaire. Celle-ci en effet gagnait chaque jour du terrain et de plus les espaces d'abord utilisés pour le pâturage s'étaient desséchés et n'avaient plus aucun usage.

Au jour où j'écris, les champs labourables manquent, parmi les Kirghizes du Ferghanah, aux pauvres seuls, qui n'ont pu acquérir à temps la propriété foncière individuelle,

sous la forme de terres, en situation d'être irriguées artificiellement.

Telles sont les raisons qui nous permettent de dire que, à l'époque actuelle, il n'y a plus de nomades, au sens strict du mot, dans le Ferghanah.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE FERGHANAH INDÉPENDANT, DEPUIS OMAR-CHEIKH (FIN DU XVe SIÈCLE) JUSQU'A LA MORT DE NARBOUTA-BY (1222-1807)

Après la mort de l'émir Timour en 807 (1405), l'immense empire fondé par ce souverain, le plus grand de ceux de l'Asie centrale, ne subsista même pas un siècle dans son intégrité. En 872 (1467) Ali-Saïd-khan, petit-fils de Timour, périt dans une campagne malheureuse contre la Perse, après quoi le trône de Boukhara échut à son fils Sultan-Ahmet-Mirza. L'élévation de ce dernier fut le signal du démembrement du grand empire. Au sud Hérat s'en détache, au nord Tachkend, et à l'est, dans le Ferghanah, Omar-Cheikh, frère puîné de Sultan-Ahmet et père du célèbre Baber, se rend aussi indépendant de l'émir et fait sa capitale d'Akhsy, l'ancien Akhsykend.

L'emplacement que cette ville occupait alors était un lieu escarpé, assez élevé au-dessus du fleuve, le Deria, par les eaux duquel il était constamment miné. Aussi la ville, au témoignage du sultan Baber, recula-t-elle successivement vers le nord, ce qui obligea d'en reporter dans la même direction et à plusieurs reprises, les murs et les fortifications.

Il est très possible que cette destruction progressive du rivage par les eaux, ait été l'une des causes qui firent aban-

donner l'antique capitale du Ferghanah, réduite aujourd'hui à l'état de kichlak insignifiant. Le site de celui-ci est à quelque distance de la berge, qui a cessé d'être affouillée par le fleuve, depuis qu'il s'est formé là un grand banc de sable.

Omar-Cheikh régna assez peu de temps après son établissement à Akhsy. Son palais (*ourda*) se trouvait dans la partie de la ville voisine du fleuve, sur le bord même duquel il avait fait bâtir un colombier, car il était grand amateur de pigeons. Le 4 de ramazan de l'an 899 (1493), tandis qu'il se divertissait avec ses oiseaux favoris, le colombier s'écroula, et Omar, précipité dans le Deria, y trouva la mort.

Le lendemain mardi, le fils aîné d'Omar-Cheikh, le jeune Baber, qui n'avait encore que douze ans, fut proclamé souverain du Ferghanah.

Peu après l'élévation de Baber au trône, des troubles, suscités par les rivaux qui se disputaient le trône de l'émir Timour, ensanglantèrent Boukhara, ou plus probablement Samarkand. Ces luttes ne finirent guère qu'en 906 (1500), alors que Samarkand fut restée aux mains de l'énergique et belliqueux Cheïbani-khan, le fondateur d'une nouvelle dynastie, celle des *Cheïbanides* [1].

Après la mort de Sultan-Ahmet-Mirza, le jeune Baber, se trouvant à l'étroit dans ses possessions héréditaires, aspire à se faire émir de Boukhara; d'ailleurs il ne voudrait permettre à quiconque n'appartient pas à la dynastie de son grand ancêtre, de s'asseoir sur le trône de Timour. Il abandonne donc le Ferghanah à sa destinée, se jette à corps perdu dans les luttes engagées pour la possession de Samarkand, affronte Cheïbani, conduit trois fois ses armées sous

1. *Cheïbanié.*

les murs de Samarkand, se rend maître de cette ville pour un moment, et enfin, dans une rencontre avec Cheïbani, essuie une défaite telle qu'il est obligé de s'enfuir à Hissar en 909 (1503).

Là il se remet de ses revers et commence une série de conquêtes, qui le rendent maître non seulement de l'Afghanistan, mais d'une partie considérable de l'Inde, où il fonde un nouvel empire mahométan. Lorsque en 913 (1507) naquit à Kaboul son fils Houmaïoun, Baber était déjà un puissant monarque.

Pendant ce temps-là Chéïbani-khan, après s'être établi solidement à Samarkand, avait de nouveau étendu les limites du khanat de Boukhara, en lui restituant une grande partie des anciennes provinces, qui s'en étaient détachées sous Sultan-Ahmet-Mirza. Au nombre de ces provinces était le Ferghanah, qui perdit ainsi de nouveau son indépendance et demeura dans un état de vassalité à l'égard de Boukhara, presque jusqu'à la mort de l'émir Abdoul-Moumin en 1006 (1597).

Il y a plus d'une raison de penser que durant cet intervalle, les émirs de Boukhara ne s'intéressèrent que fort peu à leur province du Ferghanah, leur attention étant, par suite des événements politiques, presque exclusivement tournée vers les frontières ouest et sud-ouest du khanat, vers la Perse, Merv et Khiva. Le seul souverain qui, semble-t-il, ait fait exception à la règle fut Abdoullah-khan, lequel, conquérant aussi bien que fondateur, s'occupa de cette partie de ses États, et a laissé dans le Ferghanah quelques monuments d'un nom qui, aux yeux des indigènes instruits, est encore aujourd'hui entouré d'une auréole de gloire et de grandeur.

Les historiens du pays racontent en effet que, durant le règne d'Abdoullah-khan, il fut construit à Boukhara seulement

plus de mille institutions et ouvrages d'utilité publique, tels que mosquées, médressés, canaux, etc. Il ne faut pas perdre de vue, au reste, que la plupart de ces travaux ne furent pas tous l'œuvre d'Abdoullah-khan lui-même ; beaucoup furent exécutés par ses familiers, qui ne pouvaient, on le comprend, faire autrement que d'imiter les goûts et les penchants de leur maître.

Puisqu'il est question d'Abdoullah-khan, je me permettrai de raconter une légende, que j'ai entendue dans le Ferghanah, mais qui y a été apportée par des voyageurs boukhariens.

Le plus intime parmi les familiers de l'émir, était un certain Kougaltach, qui avait acquis toute sa confiance dans les circonstances que voici. Abdoullah faisait le siège de quelque ville ennemie. Voulant un jour effectuer une reconnaissance en personne et sortir du camp sans être remarqué, il s'achemina un soir, vêtu du costume le plus simple, en compagnie du fils de Kougaltach. Chemin faisant, ils furent surpris par une sortie des ennemis ; l'émir tomba en leur pouvoir, et son compagnon put s'échapper.

On assure qu'Abdoullah avait l'extérieur le moins imposant ; grâce à cette circonstance et aussi à l'extrême simplicité de ses vêtements, personne ne soupçonna, dans le prisonnier qu'on venait de faire, l'émir de Boukhara, et en sa qualité de vulgaire captif, il ne fut pas égorgé, mais seulement jeté dans un cachot souterrain (*zindan*). Arrivé en toute hâte au camp, le fils de Kougaltach se mit à la recherche de son père, le trouva sous sa tente et lui raconta ce qui venait de se passer. Sans balancer, ce dernier immola son fils et l'enterra sur le lieu même, dans la tente.

De cette manière, l'absence de l'émir restait ignorée de tous, excepté de Kougaltach. Dès le matin, le favori annonça

aux troupes que l'émir était malade, ne recevrait personne de plusieurs jours, et qu'il l'avait chargé, lui Kougaltach, de se rendre dans la ville assiégée pour y entamer des pourparlers de paix.

En approchant de la ville, il rencontre une vieille femme, à laquelle il promet une somme de mille tillas (3,800 roubles argent), si elle exécutait les instructions qu'il allait lui donner. Lorsque, deux ou trois jours après, les négociations pour la paix étant terminées, il sortirait du palais, elle devait saisir son cheval par la bride, l'accabler d'injures et demander qu'on lui rendît son fils, qui, par la faute de lui, Kougaltach, avait été fait prisonnier. La vieille, séduite par l'appât d'une richesse inespérée, accepte.

Kougaltach pénètre dans la ville. Après deux ou trois jours de pourparlers la paix est conclue et le négociateur est reconduit en grande pompe. Au moment où, à la sortie du palais, il se met en selle, une vieille femme, que personne ne connaissait, se jette en hurlant sur Kougaltach, s'empare de la bride de sa monture, et au milieu d'un débordement d'injures, lui reproche d'avoir été la cause de la perte de son fils unique, lequel, ayant eu la folie de se joindre aux troupes de l'émir, a été pris et est actuellement enfermé dans un des cachots du palais même. L'effroi s'empare de toutes les personnes présentes, elles craignent que Kougaltach, irrité des offenses qui viennent de lui être faites, ne renouvelle les hostilités ; on cherche à calmer la vieille, on l'interroge, et on finit, à force de recherches, par découvrir que, au nombre des prisonniers, il y en a un en effet, auquel convient le signalement donné par la plaignante.

Par égard pour Kougaltach, on le tire de la fosse et, en compagnie de la vieille, on le jette à coups de pieds hors du palais.

Une fois sorti de la ville, Kougaltach fait monter Abdoullah-khan sur son cheval et le ramène heureusement au camp. Là l'émir apprend que Kougaltach a donné la mort à son fils, et il demande la raison d'un pareil acte. « Si j'avais, » répond celui-là, « épargné mon fils, il se pouvait bien qu'il laissât échapper le secret de ce qui était arrivé ; une grande partie de l'armée se serait infailliblement débandée, et le reste aurait été écrasé par l'ennemi, celui-ci de plus aurait pu facilement apprendre quel prisonnier il possédait, et la mort de l'émir était certaine. Mieux vaut qu'un seul périsse, que tant de milliers d'hommes. »

A son retour à Boukhara, Abdoullah-khan voulut récompenser Kougaltach. Il lui remit une somme considérable, dont il lui proposa d'employer une partie à la construction et à l'entretien d'un grand médressé qui serait appelé de *Kougaltach*, afin de perpétuer à tout jamais le souvenir de l'action héroïque accomplie par celui qui avait porté ce nom.

Le médressé était déjà sur le point d'être achevé, quand un autre personnage de l'entourage de l'émir, un certain Nadir-Châh, tourmenté par l'envie et voulant à tout prix vexer Kougaltach, entreprit de bâtir un caravanseraï juste en face du nouvel édifice. Dans son calcul, les bêtes de somme, qui arrivent en foule dans un grand caravanseraï, et les tas de fumier qu'elles devaient accumuler à l'entrée du medressé construit par son rival, ne manqueraient pas d'en gâter l'aspect extérieur.

Kougaltach porta plainte à l'émir de l'offense qui lui était faite. L'émir lui promit assistance, mais il laissa passer un long temps sans rien faire. Le médressé cependant était achevé, et le caranvanséraï se trouvait à moitié bâti. L'émir fit un beau jour une promenade hors de la ville. En passant

devant le caravanséraï en voie de construction, il se tourna vers Nadir-Châh, qui l'accompagnait, et lui dit : « Je te félicite de la construction de ce *médressé*. »

Nadir-Châh comprit que ce compliment n'était autre chose qu'une invitation à bâtir un médressé, et non pas un caravanséraï, et il lui fallut obéir, car on ne plaisantait pas avec l'émir. Force lui fut d'opérer une transformation, qui eut pour résultat une bâtisse, dont l'architecture étrange et gauche contrastait de la manière la plus fâcheuse avec l'édifice auquel elle faisait vis-à-vis. Ainsi humilié doublement, Nadir-Châh conçut le dessein d'exécuter quelque œuvre grandiose, dans le but de réparer son erreur et de laisser un souvenir de lui à la postérité.

Vers ce temps-là il commença à avoir des démêlés avec la plus aimée de ses femmes, une beauté frivole et capricieuse à l'excès, qu'il avait prise à Balkh. Elle ne tarissait pas en invectives, lui reprochant par-dessus tout de ne pas l'aimer assez et de ne pas lui donner des bijoux en quantité suffisante. Fatigué de ces plaintes et perdant patience, le mari lui demanda un jour le pendant qu'elle avait à son oreille gauche, et il l'envoya vendre aussitôt, un joaillier l'acheta au prix de 3,000 tillas (11,400 roubles).

Une querelle survenue à l'occasion de la mort d'un de ses beaux-frères de Balkh, engagea Nadir-Châh à renvoyer sa capricieuse moitié dans sa famille, et lui-même il entreprit la construction d'une citerne colossale, au moyen de l'argent qu'avait produit la vente du pendant d'oreille.

En 1006 (1597) Abdoullah-khan mourut et il eut pour successeur son fils Abdoul-Moumin, homme dont la cruauté tenait de la folie. Pressé de se défaire au plus tôt des favoris de son père, il envoya Kougaltach à Tachkend, où il le fit mettre à mort.

Abdoul-Moumin ne s'en tint pas là. Après avoir, dans le but d'affermir son autorité, procédé à une véritable extermination, non seulement des anciens serviteurs d'Adoullah-khan, mais aussi de ses plus proches parents, il fit une expédition dans le Ferghanah, afin de se débarrasser aussi de son cousin germain Ouzbek-Khan, gouverneur d'Akhsy. Au retour, il se forma une conjuration contre lui dans son entourage, las de tant de cruauté, et il fut tué aux environs de Djizak par un de ses serviteurs nommé Abdoul-Vacy. Abdoul-Moumin mourut en 1006 (1597), après un règne de six mois.

Avec lui s'éteint la dynastie des Cheïbanides, et en même temps à la faveur des troubles d'un court interrègne, le Ferghanah recouvre son indépendance et possède de nouveau un gouvernement autonome.

Une autre dynastie règne à Boukhara, celle des *Achtarkhanides*[1]; l'attention de ses princes est encore tournée à l'ouest et au sud, ce qui donne le temps au Ferghanah de s'organiser sur des bases assez solides pour pouvoir résister avec succès aux princes de la dynastie des Manghyt[2], quand ceux-ci, après la perte définitive de plusieurs provinces au sud, au sud-ouest et même à l'ouest, songèrent à reprendre l'ancienne province du khanat de Boukhara. Il était trop tard; les émirs de ce temps-là étaient déjà loin de posséder les forces militaires et l'énergie personnelle nécessaire pour lutter contre les *by* et les *khans* du khanat de Khokand qui venait d'être rétabli.

Il est vrai que les derniers émirs de cette dynastie des Manghyt (Nasr-Oullah-khan et l'émir Mouzaffer) réussirent par trois fois à s'emparer du Khokand, mais ils ne purent s'y

1. Sous le nom de *Achtarkhanié* on comprend les Ouzbeks, qui émigrèrent à Boukhara après la chute de l'empire d'Astrakhan, ou Astarkhan.

2. Manghyt, l'une des tribus ouzbek.

maintenir au delà de quelques mois, et les deux expéditions de Mouzaffer dans le Ferghanah eurent lieu dans de telles circonstances, qu'elles donnèrent sujet aux Sartes de l'appeler plaisamment « Mouzaffer-by-Zafer », ce qui veut dire : *vainqueur sans victoire*. Telle est, dans ses traits généraux, l'histoire des vicissitudes par lesquelles passa le Ferghanah avant de conquérir définitivement son indépendance.

Cette histoire d'ailleurs traverse une période des plus obscures après la mort d'Abdoul-Moumin, en 1106 (1597). Les auteurs natifs de l'Asie Centrale, qui ont traité de l'histoire de Boukhara, ne nous donnent sur le Ferghanah à peu près aucune information pour l'époque qui correspond à la dynastie des Achtarkhanides; fait qui s'explique par cette circonstance que, alors, les principaux événements politiques eurent pour théâtre, soit Boukhara même, soit les frontières occidentales et méridionales de ce khanat.

Il faut ajouter qu'à l'époque indiquée, les seuls centres d'étude étaient les villes de Boukhara et de Samarkand, et que si dans le Ferghanah la civilisation était déjà fort peu répandue, on y trouvait selon toute apparence, encore moins de gens s'intéressant à l'histoire[1]. De là vient que les événements dont le pays a été le théâtre à l'époque moderne, n'ont été l'objet de relations dignes de confiance que beaucoup plus tard, et sont postérieures à la fondation de la ville de Khokand et de l'État dont elle devint la capitale.

Avant de passer à l'exposé des faits qui appartiennent immédiatement à l'histoire du khanat de Khokand, je juge in-

1. De nos jours encore elle est l'objet d'un dédain à peu près universel de la part des Sartes, pour qui la science des sciences est la théologie et le droit musulman. Plus d'une fois des indigènes à l'esprit cultivé, à leur manière, en voyant chez moi des livres d'histoire, ont exprimé la conviction que, si je me livrais à cette sorte de lecture, c'était uniquement pour y chercher les moyens de découvrir où il y avait des *trésors*.

dispensable de rapporter d'abord les traditions relatives à l'origine de la dynastie indigène des *Ming* (avant Rahim-by), que j'ai rencontrées dans la littérature locale. L'extrême obscurité de ces témoignages, comme aussi la brièveté et l'absence à peu près complète de chronologie qui les distinguent, sont cause que je leur donne le nom de traditions et non point de faits historiques.

En 916 (1510), l'armée de Cheïbani-khan avait été battue par les Persans, aux environs de Mahmoud-Abad, et lui-même tué dans la retraite. On raconte que le crâne de Cheïban, monté en or, aurait, dans les festins, servi de coupe au châh Ismaïl[1]. A peine instruit de la chute de Cheïban, Baber, qui était déjà maître de Kaboul, se hâta de conclure une alliance avec Ismaïl, et, à la faveur de cette alliance, il occupa Samarkand, rêvant d'y restaurer la dynastie de Timour.

Six mois après il voit se soulever contre lui Oubeïdoullah-khan, et malgré l'infériorité des forces de celui-ci, Baber essuya, près de Samarkand, une défaite si complète, qu'il eut à peine le temps de prendre son fils, ses deux femmes, son trésor et quelques familiers avec lesquels il s'enfuit jusque dans l'Inde.

Cela se passait en 918 (1512), et c'est à partir de là que commencent proprement les traditions ayant cours dans le Ferghanah sur l'origine de la dynastie qui y régna dans la suite, et dont la généalogie remontait immédiatement à l'émir Timour.

D'après elles, Baber, dans sa fuite vers l'Inde, ne prit pas la route directe, mais la voie du Ferghanah où il serait entré, selon certains récits, en passant les montagnes de la frontière méridionale, pour gagner de là Hissar, tandis que selon

1. تاریخ کلاه سرخ

d'autres, après avoir traversé le pays tout entier, il serait descendu par le Terek-Devan vers la route de Kachgar aux Indes, qui est encore en usage aujourd'hui.

Au moment où Baber quittait précipitamment Samarkand, l'une de ses femmes, Seïd-Afak, était dans un état de grossesse très avancé, et comme les fugitifs traversaient, dans le Ferghanah le désert qui s'étendait alors de Khodjend à Kanibadam, Seïd-Afak fut prise des douleurs de l'enfantement, et là, sur la route même, elle donna le jour à un fils.

Les dangers qui entouraient la troupe en fuite et la nécessité pour elle de marcher avec la plus grande célérité, obligèrent Baber d'abandonner aux soins de la destinée le nouveau-né, d'autant que, dans les périls et les privations d'une marche précipitée il ne courait guère moins risque de périr, qu'en restant exposé dans cette solitude, où il avait la chance d'être trouvé et recueilli par quelque habitant des aouls voisins. On l'enveloppa et on le déposa sous un buisson au bord même de la route. Baber portait une ceinture contenant des objets précieux. Il l'ôta et en entoura son fils.

آلار کیتدی تاشلاب دل آنکار بولوب
قالیب بو اوغول گریه‌ده زار بولوب

« Ils s'éloignèrent le cœur déchiré, et l'enfant resta vagissant. »

En ce temps-là, dans la localité dont il s'agit, campaient quelques aouls appartenant aux tribus ouzbek : *Kyrk*, *Kiptchak*, *Kirghiz* et *Ming*. Ces aouls formaient une sorte de communauté. Quatre anciens ou chefs, un par chaque tribu, étaient chargés de s'assurer de temps à autre de l'état des pâturages, et, à la suite de cet examen, on changeait de campement, s'il y avait nécessité.

Le hasard voulut que le jour même où avait eu lieu l'événement que nous venons de rapporter, et après que Baber s'était déjà éloigné, les anciens vinssent à passer près du lieu où l'enfant avait été abandonné. Voyant un nouveau-né enveloppé dans de riches étoffes et entouré d'objets précieux, ils ne doutèrent pas que ce ne fût l'enfant de quelque personnage considérable, appartenant à une grande famille ; ils résolurent de l'élever et aussi de conserver soigneusement les riches étoffes trouvées auprès de lui. Ce nouveau-né fut placé dans un aoul de la tribu des Ming. On lui trouva une nourrice ; on chargea de veiller sur lui quelques-uns des habitants les plus considérés de l'aoul, et en même temps il reçut le nom d'*Altyn-Bichik*, c'est-à-dire de Berceau d'or.

Les Ouzbeks, disons-le en passant, avaient anciennement la coutume de donner aux enfants des noms en rapport avec les circonstances qui avaient accompagné leur naissance. Ainsi, par exemple, j'ai connu un Kirghize du nom de *Utch-Kampyr*, et ainsi appelé de ce que aux couches laborieuses de sa mère assistaient *trois vieilles*. Cet usage au surplus a presque disparu.

A ce qu'on raconte, dans la suite, Baber aurait envoyé de l'Hindoustan des gens avec mission de rechercher l'enfant qu'il avait abandonné dans le Ferghanah. Grâce aux objets laissés auprès de lui, les recherches furent couronnées de succès. Mais quand les aouls qui avaient élevé Altyn-Bichik apprirent que leur nourrisson était le descendant en ligne directe de Timour[1], ils refusèrent nettement de le rendre à Baber, en disant qu'ils voulaient garder au milieu d'eux cet arrière-petit-fils du grand émir, auquel il était réservé peut-être de fonder dans le Ferghanah un empire indépendant.

1. Voyez le tableau généalogique à la fin du volume.

Les envoyés reprirent le chemin de l'Inde, racontèrent à Baber ce qu'ils avaient vu et entendu, et calmèrent leur maître autant qu'ils le purent, en lui représentant que son fils grandissait sous la garde de la nation même et que sans doute une haute destinée l'attendait.

L'arrivée dans le Ferghanah des envoyés de Baber ayant établi d'une manière certaine l'origine d'Altyn-Bichik, il lui fut donné trois nouveaux noms : 1° Koultouk-Khan ; 2° Tangri-Yar ; 3° Khoudaïar-Sultan. C'est le dernier qui dans la suite fut le plus connu et le plus en usage.

Quand Altyn-Bichik atteignit sa majorité, on lui donna pour femmes des filles prises dans chacune des quatre tribus (Kyrk, Kiptchak, Kirghiz et Ming). L'aînée de ces femmes, appelée Koutly-Khan, était de la tribu des Ming. Elle donna à Altyn-Bichik son seul fils, *Tangri-Yar*, appelé aussi *Khoudaïar* ou *Ilik-Sultan*.

Altyn, après son mariage, s'établit à Akhsy, où il passa le reste de sa vie, entouré de la considération générale, sous le titre, que le peuple lui avait décerné, de *by*, c'est-à-dire représentant de la nation et juge. Il fut le contemporain et le disciple (*murid*) du fameux Makhdoum-Azam, qui, de son vivant fut rangé au nombre des saints. Natif de Kaçan, ce personnage passa la plus grande partie de sa vie à Samarkand, non loin de laquelle il fut enterré, à Dakhbid, en 949 (1542).

Peu de temps avant sa mort, Makhdoum-Azam étant venu de Samarkand à Kaçan pour voir ses parents, il s'arrêta à Akhsy chez son murid Altyn-Bichik. Là il se prit d'affection pour Tangri-Yar, qui était alors un bel enfant de cinq à six ans, il lui prédit un brillant avenir et lui laissa en qualité de précepteur un de ses élèves et parents, Khodja-Nizam.

Suivant la tradition Altyn-Bichik mourut en 952 (1545). Son fils, Tangri-Yar, devint dans la suite souverain du

Ferghanah, non pourtant sous le titre de khan, mais sous celui de *by*, que lui et ses descendants portèrent jusqu'à Alim-khan inclusivement. Par malheur les historiens sont muets sur l'époque et les circonstances où Tangri-Yar devint, de simple *by*-juge, *by*, investi de l'autorité souveraine; on ne sait pas davantage si cette autorité s'étendait sur le Ferghanah tout entier ou sur une partie seulement.

Ce changement de situation ne peut apparemment être antérieur à l'année 952 (1545), qui est celle de la mort de l'émir Abdoul-Moumyn, après laquelle fut rompu de fait le lien de dépendance entre le Ferghanah et Boukhara. A cette époque Tangri-Yar devait avoir plus de soixante ans. On ne sait rien sur sa mort. On ignore également quelle fut la résidence de ses descendants après qu'ils eurent quitté celle d'Akhsy, mais il y a des raisons de penser que ce fut Marghélan. Je tire cette conclusion de deux faits : d'abord, que Chah-Roukh-by, dont il sera question plus loin, lorsqu'il marcha contre Namengan pour y étouffer une rébellion, passa par Balyqtchi (voyez au chapitre Ier ce qui a été dit de la route conduisant de Marghélan à Namengan) et en second lieu, qu'Alim-khan et Omar-khan, au témoignage des historiens, *avaient continué de célébrer la fête du kourban-baïram à Marghélan, l'ancienne résidence de leurs ancêtres.*

Tangri-Yar eut deux fils : Mouhammed-Amin et Yar-Mouhammed. Il avait pour le cadet une affection si particulière et témoignait cette préférence d'une façon si marquée, que Mouhammed-Amin, irrité à la fois contre son père et contre son frère, quitta le pays, du vivant même de Tangri-Yar, pour se rendre à Boukhara, et plus tard à Khiva, où il exerça pendant douze ans les fonctions de gouverneur d'une province.

En partant, il laissa dans le Ferghanah deux femmes et un fils mineur, né de l'une d'elles et nommé Aboul-Kassim; ce

fils fut élevé chez son grand-père, et Mouhammed-Amin n'ayant pas contracté d'autre mariage, il ne laissa pour héritier légitime que cet Aboul-Kassim.

Après la mort de Tangri-Yar, son fils cadet *Yar-Mouhammed* lui succéda. Mais, gâté à l'excès par son père, il devint le plus triste des princes. Négligeant absolument les affaires de l'État pour se livrer uniquement aux plaisirs, il sortait rarement du harem, où le vin, les femmes et les mignons (*batcha*, danseur) absorbaient tous ses instants.

Aussi, au bout de quelques années, le peuple mécontent se souleva et le chassa du Ferghanah. Yar-Mouhammed se réfugia dans l'Inde, chez ses parents, les descendants de Baber, qui y régnaient, et on choisit pour le remplacer son neveu âgé de neuf ans, *Aboul-Kassim*, fils de Mouhammed-Amin qui s'était retiré à Khiva.

Aboul-Kassim régna dix ans, sous le nom de Sultan-Koutchak-by, et mourut d'une plaie dans sa dix-neuvième année, laissant un fils âgé de trois ans, *Oubeïdoullah*. Une partie de la nation seulement voulut reconnaître ce dernier, tandis que le reste dépêcha un message à Mouhammed-Amin. Mais les envoyés, arrivés à Khiva au prix de mille difficultés, y apprirent la mort de Mouhammed-Amin et s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Alors, d'un consentement unanime, Oubeïdoullah fut proclamé sous le nom de *Sultan-Assyl-by*. Un conseil de régence administra les affaires jusqu'à sa majorité. Son règne dura environ quarante ans. A sa mort, il laissa plusieurs fils, dont les noms sont oubliés, à l'exception de celui de l'aîné, *Djamach-by*, qui remplaça son père, et devint plus tard célèbre pour son zèle religieux, sous le nom de Chah-Mast-by [1].

1. *Mast* signifie proprement *ivre*, mais dans un sens métaphorique ce mot

Jeune encore, il devint le murid de l'iman de Tchoust (aujourd'hui regardé comme saint), Hazret-i-Moulana, et avec le temps la tendance mystique se développa chez lui avec une telle intensité que, une fois monté sur le trône, il s'occupait bien moins des affaires de l'État, que de pensées religieuses et du salut de son âme, ce qui à son tour donna occasion à l'imagination populaire de l'entourer de l'auréole du don de prophétie.

Chah-Mast-by ne laissa qu'un fils, *Chah-Roukh-by*, qui était contemporain de l'émir de Boukhara Abdoul-Aziz-khan. Peu de temps après son élévation, le nouveau souverain du Ferghanah éprouva le désir de rapporter de Khiva les cendres de son arrière grand-père Mouhammed-Amin. Après de longs préparatifs, il partit enfin pour Khiva, où non seulement il atteignit le but de son voyage, mais réussit à recueillir l'héritage de Mouhammed-Amin. Les ossements de celui-ci, enveloppés dans des peaux, furent déposés dans un cercueil et ensuite transportés avec pompe dans le Ferghanah et réunis aux restes mortels de sa parenté.

Au sujet de ce voyage de Chah-Moulla-Roukh, Chemsy dit que, en se rendant à Khiva, il passa par Boukhara où, après l'avoir accueilli avec de grands honneurs, l'émir non seulement lui conféra le titre de son *Atalyq* [1], mais lui donna une escorte, avec mission de l'accompagner à Khiva et de l'aider à obtenir tant la remise des restes mortels de Mouhammed-Amin, que la restitution des biens qu'il avait laissés. Cet héritage fut, pour la plus grande partie et à l'exception des armes, converti en monnaies de cuivre, lesquelles auraient

s'emploie aussi pour marquer l'état d'enthousiasme dans lequel les mystiques se trouvent durant leur communication spirituelle supposée avec Dieu.

1. *Atalyq*, père d'adoption. En Asie c'est un des titres les plus honorables.

été transportées dans le Ferghanah beaucoup plus tard et refrappées seulement sous Omar-khan.

Vers la fin de son règne, l'émir Abdoul-Aziz, las des affaires publiques, des guerres qu'il avait à soutenir contre ses voisins et des dissensions perpétuelles de ses plus proches parents, résolut de suivre l'exemple de l'un de ses prédécesseurs, l'émir Imam-Kouli-khan, de renoncer au trône au profit de son frère Soubkhan-Kouli-khan et de se rendre en pèlerinage à la Mecque.

Avant d'exécuter son projet, il fit inviter Chah-Roukh-by à l'accompagner dans son pélerinage au *seuil sacré* (اولوغ آستان). Chah-Roukh avait déjà donné son consentement, mais son entourage, appuyé par les principaux de la nation, parvint à lui persuader de ne pas quitter le Ferghanah, ce qui aurait pu avoir des conséquences désastreuses, et d'envoyer à sa place son fils Roustem.

Roustem, accompagné de toute une suite, choisie parmi les premiers de la cour, fut chargé de présents pour le pieux émir. Il le rejoignit à Boukhara, et de là toute une caravane de pélerins, qui comprenait près de trois mille personnes, partit dans la direction de l'Arabie sous la conduite de l'émir lui-même. C'était en 1091 (1680). Abdoul-Aziz-khan se fixa pour toujours à la Mecque, et Roustem avec sa suite rentra dans le Ferghanah après une absence de deux ans.

Chah-Roukh-by mourut en 1106 (1694), à l'âge de cinquante-six ans[1]. Il eut pour successeur son fils *Roustem-by*, qui reçut en même temps le surnom de *Hadji-Sultan*[2].

Hadji-Sultan laissa deux fils : Pazyl-Atalyq et *Achour-Koul*.

1. تاریخ وفاتش شاه رخ.

2. *Hadji*, titre appartenant à tout musulman qui a accompli le *hadj*, le pèlerinage à la Mecque.

Ce ne fut point l'aîné, qui succéda à son père, mais bien le plus jeune, proclamé par un parti de gens de cour qui s'était formé autour de lui. Force fut à Pazyl-Atalyq de se soumettre à la nécessité et de prêter, pour lui-même et pour sa postérité, le serment de ne jamais prétendre à exercer le pouvoir souverain dans le Ferghanah.

En mourant, Achour-Koul eut pour successeur son fils, *Chah-Roukh-by.*

Au sujet de Pazyl-Atalyq et d'Achour-Koul, on trouve dans Moulla-Chemsy quelques détails, que je crois devoir rapporter. Quand, à la mort de leur père, les courtisans eurent proclamé Achour-Koul au mépris des droits de son aîné, celui-ci, dans son irritation se rendit à Richtan, où il leva l'étendard de la révolte. Achour-Koul alla mettre le siège devant cette ville, mais il y périt bientôt, percé d'une flèche; l'armée aussitôt proclama son fils mineur Chah-Roukh, sans pour cela abandonner le siège. Bientôt après, Pazyl-Atalyq fut tué à son tour, après quoi Richtan se rendit et reconnut l'autorité de Chah-Roukh. Celui-ci étant mineur, le gouvernement fut laissé aux mains d'un conseil de régence.

Des événements qui eurent lieu sous le règne de Chah-Roukh, on ne connaît que son expédition contre Namengan, et quant à lui-même, il passe pour avoir été d'une force herculéenne, ce qui lui avait valu de la part de quelques-uns le surnom d'*ours*. Une anecdote, ou plutôt une légende, a cours à ce sujet.

La ville de Namengan s'était mise en état de révolte; le by partit, pour la réduire, à la tête d'une armée, et traversa le Deria à la nage un peu au-dessous de Balyqtchi. A cette époque une bonne partie de la rive droite du fleuve ne formait qu'une jungle épaisse.

Chah-Roukh voulait bien ramener Namengan à l'obéissance,

mais sans recourir à un assaut, qui en eut amené inutilement la destruction. Il se contenta donc d'établir son camp devant la ville, comptant que les habitants en viendraient d'eux-mêmes à résipiscence, et entre temps il s'adonnait à la chasse. Or un jour, il leva par hasard un tigre. Tous les gens de sa suite, et ils étaient nombreux, restèrent d'abord comme pétrifiés de terreur, mais quand ils virent que le tigre se préparait à faire un bond en avant, ce fut un sauve qui peut presque général. Alors Chah-Roukh, qui montait un alezan à crinière blanche, s'élance au-devant du tigre ; l'animal bondit, enfonce les griffes de ses pattes de devant dans la robe du prince, dont il met à nu les épaules et la poitrine ; mais sans perdre son sang-froid, Chah-Roukh saute à bas de son cheval, se jette à corps perdu sur son redoutable adversaire, et de ses bras de fer lui serre la gorge avec tant de force, que celui-ci tombe et expire sous cette puissante étreinte.

A la nouvelle d'un pareil exploit, les gens de Namengan jugèrent qu'il ne ferait pas bon affronter un tel *ours* et qu'il serait beaucoup plus sage de reconnaître son autorité. Ils envoyèrent donc une députation à Chah-Roukh, qui fit avec elle son entrée solennelle dans la ville.

Il mourut en 1135 (1721)[1].

Chah-Roukh laissa trois fils : *Abdou-Rahim-by*, *Abdou-Kerim-by* et *Chady-by*. L'aîné, *Abdou-Rahim*, lui succéda.

A partir de 1145 (1732) il résida au kichlaq de Dikan-Toda, à 7 verstes environ au sud du gué actuel de Tchilmakhram, sans qu'on sache les motifs de ce choix.

Ce fut vers le commencement de cette même année 1145 (1732) qu'il jeta les premiers fondements de la ville de Khokand.

1. تاریخ وقائع خرس کی مرد. Cette chronique a été composée par un con-

En ce temps-là Khodjend, indépendant de fait et de Boukhara et du Ferghanah, était sous l'autorité d'Ak-Bouta-by, fils de Mouhammed-Rahim-Atalyq, de la tribu des Yuz. Ak-Bouta avait épousé une sœur d'Abou-Rahim. Grand amateur du vin et des femmes, il conçut le désir de se débarrasser complètement du souci des affaires publiques, et pour ce, appela à Khodjend son beau-frère Abou-Rahim, auquel il remit d'une manière absolue l'administration de la province, dont cette ville était le chef-lieu. Pour lui, il s'abandonna dès lors uniquement et sans contrainte à ses distractions et à ses plaisirs favoris.

Bientôt cependant Ak-Bouta put s'apercevoir que Abou-Rahim acquérait dans Khodjend une considération de jour en jour croissante et une influence, qui ne pouvait être exempte de danger pour lui-même; alors, sans faire de longues réflexions, il résolut de se débarrasser de son beau-frère. Mais celui-ci, averti à temps, put s'échapper et gagner la ville de Khokand, qu'il venait de fonder et qui portait alors le nom d'Iski-Kourgan[1] (et selon d'autres, de Kala-i-Rahim-by, ou fort de Raïm-by. Le lieu où elle se trouvait s'appelle aujourd'hui Mahaou-Zor).

Ak-Bouta, dès qu'il sut que son beau-frère s'était échappé, envoya à sa poursuite un détachement de Kirghizes-Yuz, sous le commandement d'un certain Kirghiz-Pançat. Celui-ci atteignit les fugitifs près de Choum-Kourgan. Là s'engagea un combat acharné, les chroniqueurs racontent, entre autres, qu'un seul des gens d'Abou-Rahim, du

temporain de Chah-Roukh-by, Damoulla-Bazar, habitant de Namengan, où il fut aussi enterré au cimetière de Sary-Mezar).

1. *Kourgan* = petite forteresse, fort, et aussi métairie, entourée d'une haute muraille. On dit que sur l'emplacement où fut fondé Khokand se trouvaient quatre de ces métairies, qui furent rachetées à leurs propriétaires, avec les terres dont elles étaient entourées. — *Iski* = *eski*, ancien.

nom de Kambor, abattit à coups de flèches quarante Kirghizes. Complètement battu, Kirghiz-Pançat s'en retourna à Khodjend, tandis que de son côté, Abou-Rahim reprenait la route de sa nouvelle forteresse, la future capitale du khanat. Il y arriva heureusement.

Déçu dans sa tentative, et craignant des représailles de la part de son beau-frère, Ak-Bouta lui envoya une ambassade, qui ne fut pas reçue. Cependant au bout de quelque temps une réconciliation, peut-être extérieure seulement, s'opéra, et Abou-Rahim retourna à Khodjend. Mais quelques jours après, on l'assura qu'Ak-Bouta conservait toujours les mêmes haines et qu'il n'avait nullement renoncé à l'intention de se défaire de lui de manière ou d'autre. C'en fut assez pour décider Abdou-Rahim. Une nuit, suivi de deux ou trois affidés, il pénétra dans la chambre d'Ak-Bouta et lui trancha la tête de sa propre main. Le lendemain les habitants le reconnurent pour leur maître, et Khodjend fut ainsi réuni au Ferghanah.

Abou-Rahim ne fit pas un long séjour à Khodjend. Après en avoir remplacé l'ancien gouverneur (hakim) par son frère Abou-Kerim, il revint à Iski-Kourgan (Khokand), d'où il envoya son plus jeune frère Chady-by en qualité de gouverneur à Marghélan [1].

Bientôt après un soulèvement éclata à Andidjan, mais Abou-Rahim en eut facilement raison. Ce qui ne l'empêcha pas de faire publier dans toutes les provinces du Ferghanah un édit, par lequel il menaçait de ne pas laisser à l'avenir

1. A proprement parler, à Yar-Mezar, car c'est dans ce kichlaq, situé à quatre verstes de Marghélan, que les hakims, chargés de l'administration de la province de ce nom, ont toujours résidé jusqu'aux derniers jours du khanat de Khokand. Pareillement les hakims de Namengan habitèrent jusqu'en 1872 à Tourèh-Kourgan, qui en est éloigné de douze verstes.

pierre sur pierre partout où on oserait faire acte de rébellion. De plus, enhardi par le succès qu'il venait d'obtenir, il se laissa séduire par la perspective des conquêtes, et crut possible de marcher directement d'Andidjan sur Boukhara, fort affaiblie en ce moment par un long interrègne.

Après avoir occupé Samarkandes et Katta-Kourgan, il se dirigea vers Chehrizebz, qui avait alors pour gouverneur un certain Hakim-Boudari, frère d'Ibrahim-Atalyq, de la tribu des *Kénégass*[1].

Sans en venir à une rencontre, Hakim-Boukari envoya à Abou-Rahim une députation, fit la paix avec lui et lui donna en mariage sa nièce, fille d'Ibrahim-Atalyq, *Aï-Tchoutchouk* connue plus tard dans le Ferghanah sous le nom de *Kenegass-Aïm*[2].

Après avoir célébré à Chehrizebz ses noces avec Aï-Tchoutchouk, Abou-Rahim s'en vint à Samarkandes, où il institua en qualité de gouverneur Anna-Kauli-Datkha, avec un adjoint *(batyr-bachi)* du nom de Moulla-Kauli-Bitchara.

A Samarkand, il ne tarda pas à tomber dans une noire mélancolie, que les historiens du pays attribuent à un acte d'impiété commis par Abou-Rahim. Enflé par ses succès il se serait, disent-ils, permis de gravir à cheval les degrés d'un tombeau vénéré, celui de Cheikh-Koussam (Ibn-Abbas-Asbeki); il aurait pour ce fait encouru la punition du ciel.

Malade et devenu insupportable à son entourage, il s'en revint à Khodjend. Une conjuration ne tarda pas à se former parmi ses familiers, et Abou-Rahim fut tué dans le palais même où, quelques années auparavant, il avait tranché la tête à son beau-frère Ak-Bouta-bey. La date de sa mort n'est

1. Les Kénégass sont une peuplade uzbek, depuis longtemps établie dans cette partie du khanat de Boukhara.

2. *Aïm* est le titre qu'on donne à la femme et à la fille d'un khan ou d'un beg.

pas certaine, mais elle doit probablement être assignée aux années 1152 (1739) ou 1153 (1740).

Abou-Rahim avait un fils, Irdana, et trois filles; de plus, quelques mois après sa mort, la plus jeune de ses femmes, Aï-Tchoutchouk, donna le jour à une fille, qui reçut le nom de Aï-Djan-Aïm.

Cette même année 1153 (1740), Nadyr, le chah de Perse, s'empara de Samarkand et de Boukhara. Anna-Kouli-Datkha, que Abou-Rahim avait laissé comme gouverneur à Samarkand, fut mis à mort, et Moulla-Kouli-Bitchara, qui avait pu s'échapper, s'enfuit à Iski-Kourgan.

Ce ne fut pas le fils d'Abou-Rahim, Irdana, qui lui succéda, mais son second frère *Abdou-Kerim-by*. Devenu le souverain du Ferghanah, il se hâta de quitter Khodjend, et s'occupa activement de mener à fin la construction de la ville de Khokand, qui dès lors est régulièrement désignée par ce nom. Les indigènes assignent pour date à la fondation de cette ville l'année 1153 (1740)[1].

Bientôt après la naissance du fils posthume d'Abdou-Rahim, Abdou-Kerim-by en épousa la mère, Aï-Tchoutchouk. Il suivait en cela l'usage, encore aujourd'hui subsistant, des Kirghizes, d'après lequel la veuve est tenue d'épouser le frère, ou quelque proche parent, de son défunt mari.

En 1174 (1760) les Chinois s'emparèrent de Kachgar. La guerre qui précéda la prise de cette ville, fut accompagnée, en 1172 (1758) d'un horrible massacre des Kalmouks de la Djoungarie, et une partie de ceux qui y échappèrent furent obligés d'émigrer à l'ouest.

Les Kalmouks pénétrèrent alors dans le Ferghanah, et

1. تاریخ مظهر اباد. Au témoignage de l'auteur du *Djihan-nameh* le palais d'Abdou-Kerim occupait l'emplacement du médressé actuel Médressé-i-Ali.

s'établirent pour la plupart sur la frontière septentrionale, particulièrement à Kassan.

Les écrits historiques indigènes ne font mention que d'une irruption de ces Kalmouks, laquelle aurait eu lieu vers 1174 (1760), sous le règne d'Abdou-Kérim, et aurait été due à leur propre initiative, tandis que, selon d'autres, ils auraient obéi à l'ordre des Chinois.

Abdou-Kérim envoya contre les envahisseurs un détachement sous le commandement d'un certain Kiptchak-Bachi. Celui-ci fut tué, les troupes sous ses ordres mises en fuite, et les Kalmouks marchèrent sur Khokand. Mais ils furent arrêtés par le hakim d'Oura-Toubé, Pazyl-by, fils de Sadyq-By de la tribu des Yuz et fils adoptif d'Abdou-Kerim, qui se porta au secours de celui-ci. Après un combat sanglant, les Kalmouks s'éloignèrent de Khokand dans la direction de Mouï-Moubarek. Parmi les incidents de cette rencontre, un chroniqueur rapporte que l'un des gens de Pazyl-by, nommé Chir-Mat-Atalyq, tua à lui seul quatre-vingt-dix ennemis.

Après la retraite des Kalmouks, Abdou-Kerim leur envoya une députation avec des propositions de paix. Les propositions furent acceptées, et lors du retour de la députation les Kalmouks lui adjoignirent quarante des principaux d'entre eux. Mais à peine furent-ils entrés dans la ville, qu'ils furent saisis et massacrés par l'ordre d'Abdou-Kerim, qui à la tête d'un corps de troupes et accompagné de Pazyl-by, partit en hâte dans la direction du camp ennemi. Surpris à l'improviste, les Kalmouks subirent des pertes énormes; ce qui en resta prit la fuite, et on ne les revit plus. Pazyl-by, comblé de riches présents par Abdou-Kerim, s'en retourna à Oura-Toubé.

D'après les traditions populaires que j'ai recueillies moi-même à Kassan, les Kalmouks ont fait irruption dans la partie nord du Ferghanah non pas une fois, mais plusieurs. A ce qu'on

raconte, la dernière et la mieux connue de ces apparitions, eut pour cause une razzia de bétail, *baranta*, opérée chez les Kalmouks par des Kirghizes, appartenant pour la plus grande partie au clan des Koultouk-Seïd (de la tribu des Baguich), lequel habite encore aujourd'hui dans les moutagnes au nord de Kassan.

Entrés dans le Ferghanah à la suite des ravisseurs, les Kalmouks entourèrent Kassan, et exigèrent qu'on leur remît les principaux d'entre les Koultouk-Seïd, qui s'étaient réfugiés dans la ville. Les habitants refusèrent de livrer des musulmans à des infidèles [1], sur quoi les Kalmouks bloquèrent Kassan et s'en rendirent maîtres, grâce à un grand canal qu'ils creusèrent et qui leur servit à dériver presque toute l'eau du Kassan-Sou. Ils se retirèrent ensuite, emmenant avec eux plusieurs milliers de captifs, hommes, femmes et enfants, dont, au surplus, la majeure partie revinrent plus tard sains et saufs. Le canal dont il a été question subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Kalmak-aryq*.

A la suite de la prise de Kachgar par les Chinois, en 1174 (1760), il arriva encore dans le Ferghanah quelques milliers d'émigrants, des Kachgariens musulmans, qui fuyaient la domination des infidèles.

Vers le même temps eut lieu aussi dans le Ferghanah une autre émigration, celle d'Uzbeks venant de Samarkand. Les causes n'en sont pas indiquées par les historiens, mais on peut je crois, l'attribuer aux troubles et aux désordres qui ne cessèrent d'agiter Samarkand de 1104 (1702) à 1199 (1784), c'est-à-dire depuis la mort de Soubkhan-Kouli-Khan, jusqu'à l'avènement au trône de l'émir Maassoum, le fondateur de la dynastie encore régnante, des Manghyts.

1. Les Kalmouks étaient bouddhistes.

Nous avons précédemment (au chapitre premier) parlé des pillages et des violences de toute sorte, dont les habitants des villes et des villages du Ferghanah étaient les victimes de la part de la population nomade et demi-nomade. Sous Abdou-Kerim le théâtre principal de ces violences furent les villes de Khokand et de Marghélan, dont la seconde eut pour gouverneur durant neuf ans, c'est-à-dire approximativement jusque vers 1162 (1748), le plus jeune frère d'Abdou-Kerim, Chady-by.

Le gouvernement, réduit à un état d'extrême faiblesse par le manque d'une force militaire régulièrement organisée et plus encore par l'extrême méfiance qui régnait entre les hauts représentants de l'autorité et leurs agents inférieurs, restait presque absolument désarmé en présence des désordres dont nous avons parlé, et qui retombaient de tout leur poids sur la population sédentaire de la vallée.

Un fait montrera quelle base peu solide avait alors le gouvernement dans le Ferghanah, et tout ce qu'il avait à craindre des nomades et des demi-nomades, dont les méfaits étaient presque toujours sûrs de rester impunis.

Une fois, Chady-by sortit de Marghélan, accompagné d'une suite nombreuse et armée, et s'en alla chasser dans la montagne. Au retour, le désir lui vint de visiter incognito les aouls et de voir par lui-même ce qui se passait chez les Kirghizes. Après s'être déguisé, et laissant sa suite à une assez grande distance derrière lui, il s'achemina. Fut-il reconnu ou non, on l'ignore; ce qui est sûr, c'est que dans quelqu'un des aouls qui se trouvaient près de la route, les Kirghizes l'ayant entouré, le dépouillèrent et le tuèrent, sans que les gens de sa suite, restés trop loin du lieu de la scène, eussent le temps de venir à son secours.

A la place de Chady-by fut nommé son fils unique Souleïman-bek, et le meurtre du père demeura impuni.

Dans le même temps, Khokand aussi avait à souffrir de la part des Kiptchaks, des actes de violence et de pillage, peut-être encore plus insolents.

Par exemple, les Kiptchaks venaient de leurs stations d'hiver ou métairies (*kourgantcha*) au bazar de Khokand ; leurs affaires terminées, et avant de repartir, ils enlevaient aux habitants leurs robes et leurs turbans, les dépouillaient de leur argent. Tout cela se faisait en plein jour, au cœur de la ville et, peu s'en fallait, sous les yeux des représentants de l'autorité suprême.

Ces excès prolongés causèrent à la fin chez les Sartes une irritation telle que, désespérant d'obtenir protection de leurs gouverneurs, ils ourdirent un complot. Un jour de marché, une grande partie des habitants de Khokand se rendit au bazar avec des bâtons, des haches, des sabres et d'autres armes, cachées sous leurs robes. Tout d'un coup au moment où le marché était dans son plein, une clameur partit de la mosquée la plus voisine; c'était le signal du massacre des Kiptchaks, que cette attaque prenait par surprise. Ceux qui échappèrent se répandirent dans le pays et semèrent l'alarme parmi tous les Kiptchaks, qui laissant là leurs occupations, se dirigèrent en foule vers Yazy (localité du cercle actuel de Tchoust). Là, après avoir proclamé pour leur chef un certain Tchingaï-Khan, natif de Tachkend, quoique marié dans le Ferghanah et Kiptchak lui-même, ils s'organisèrent militairement et se mirent en marche à travers le Ferghanah pour tirer vengeance du massacre de leurs frères.

Informé de l'approche des Kiptchaks, le hakim de Tourèh-Kourgan, Marzaboum, s'enfuit à Namengan, laissant à leur discrétion la ville, qu'ils occupèrent sans coup férir, après quoi une partie de leurs forces se dirigea sur Aravan, qui fut mis à sac.

De son côté Outaou-Bakaoul, gouverneur de Gouroum-Saraï, avait pris la fuite et s'était réfugié à Khokand. Les gens d'Aravan lui demandèrent conseil sur ce qu'ils auraient à faire, et voici celui qu'il leur donna : « Habillez-vous, leur dit-il, de vieilles robes déchirées, couvrez-vous de vieilles loques, puis venez trouver Abdou-Kerim et faites-lui vos plaintes contre les Kiptchaks. Représentez-lui que, s'il ne vous défend pas, vous n'avez de secours à espérer de nulle part ailleurs. Peut-être qu'il vous chassera, vous battra, tuera deux ou trois d'entre vous, n'importe, ne vous en allez pas, qu'il n'ait puni les Kiptchaks. »

Le conseil d'Outaou-Bakaoul fut ponctuellement suivi, mais Abdou-Kerim ayant su de qui il venait, manda le hakim pour qu'il eût à donner des explications. Celui-ci répondit qu'il n'avait fait qu'obéir à sa conscience, et il ajouta que, suivant lui, Abdou-Kerim ferait bien de mettre au plus tôt les Kiptchaks à la raison ; sinon, ils deviendraient les maîtres et cela finirait mal pour le by lui-même.

Longtemps Abdou-Kerim ne put se résoudre à entrer en campagne contre les rebelles. Ses hésitations cessèrent enfin quand son entourage eut pris le parti d'Outaou ; alors il expédia au gouverneur de Namengan l'ordre d'armer les milices de sa province, et lui-même partit de Khokand pour marcher sur Tourèh-Kourgan, qui était toujours au pouvoir des Kiptchaks. Ceux-ci, à l'approche d'Abdou-Kerim, qui se disposait à traverser la Deria par le gué de Chahand, se dirigèrent à la hâte vers Namengan, pour demander conseil à Marzaboum. Le gouverneur les invita à lui envoyer quarante de leurs chefs, pour traiter d'un arrangement. Mais les délégués ne furent pas plutôt entrés dans Namengan, qu'il les fit arrêter et expédia un courrier au by, pour l'engager à attaquer sans retard Tourèh-Kourgan. La ville fut en effet prise de

vive force le lendemain, et les Kiptchaks, qui n'avaient pas réussi à s'échapper, furent passés par les armes. De son côté Marzaboum n'eut pas plutôt appris la prise de Tourèh-Kourgan, qu'il fit mettre à mort les quarante chefs arrêtés par lui à Namengan, après quoi il revint à Tourèh-Kourgan pour y reprendre ses fonctions de gouverneur et saluer Abdou-Kerim.

Ce prince passa les dernières années de sa vie à Khodjend. Il ne resta de lui qu'un fils, Abdourrahman-bek.

Le successeur d'Abdou-Kerim ne fut point son fils, Abdourrahman, mais son neveu, *Irdana-by*, fils d'Abdou-Rahim-by.

Peu de temps après son élévation au trône du Ferghanah, Irdana-by reçut de l'émir de Boukhara, Rahim-by-Atalyq, l'invitation de se joindre à lui pour marcher contre Oura-Toubé et en finir avec le rebelle Pazyl-by.

Rahim-by-Atalyq appartenait à la tribu des Manghyt, et en cette qualité, jouissait d'une influence beaucoup plus grande que tous les émirs de son temps. En outre, il était le père adoptif d'Irdana-by. Aussi ce dernier se hâta-t-il de déférer à l'invitation qui lui était adressée. Parti avec un corps de troupes, il traversa Khodjend et laissant de côté Oura-Toubé, arriva à Zamin. Là s'opéra la jonction des deux armées, qui s'avancèrent ensemble vers Oura-Toubé, et s'arrêtèrent à peu de distance de la ville, dans un lieu appelé *Ab-Tchabyq*. Le siège, commencé le lendemain, durait depuis quelques jours. Pazyl-by, manquant de vivres et de fourrage, était réduit aux dernières extrémités, quand il fut sauvé par un stratagème de son vieil ami Mad-Amin, gouverneur de Hissar. Ce personnage, auquel son esprit de ruse et d'intrigue avait valu le surnom de Cheïtan (diable), se trouvait alors dans l'armée de Rahim-by-Atalyq. Deux lettres anonymes qu'il écrivit à Rahim et à Irdana, amenèrent une

brouille entre le père et le fils adoptifs ; ne voulant plus se voir, ils tirèrent de côtés différents : l'un vers Khodjend et l'autre vers Zamin.

Durant la marche d'Irdana vers Khodjend ; il s'éleva un ouragan de sable, *bouran*, phénomène très fréquent dans ces contrées. A la faveur de cet ouragan, Mad-Amin, qui n'avait pas perdu de temps pour s'échapper et rejoindre Pazyl-by, sortit, avec lui, d'Oura-Toubé. Ils se jetèrent ensemble sur Irdana, firent prisonniers une quantité des gens de Khokand et coupèrent la tête au plus grand nombre. Ces têtes servirent à élever ce qu'on appelle *kalia-minara*, une pyramide de têtes.

Irdana réussit à peine à rentrer à Khokand, au bout de quelques jours il reparut devant Oura-Toubé, d'où Pazyl-by et Mad-Amin s'échappèrent et gagnèrent Hissar. Rahim-by les suivait de près, prit la ville de force, et la livra au pillage. Les habitants, en manière de victime expiatoire, livrèrent Mad-Amin à Rahim-by, qui le fit immédiatement exécuter sur la place du marché. Pazyl-by fut plus heureux ; après diverses aventures, il rentra heureusement à Oura-Toubé. Pourtant il n'en avait pas fini avec ses ennemis.

Irdana en effet travailla activement à réparer la défaite qu'il avait subie entre Oura-Toubé et Khodjend, il employa plusieurs mois à rassembler de nouvelles troupes, et marcha de nouveau contre Oura-Toubé. Dans un combat qui eut lieu près d'Ak-sou, Pazyl-by eut le dessous, et il s'enfuit vers les montagnes. On raconte que, dans cet engagement, Irdana-by, qui se battait comme un simple soldat, coupa de sa propre main la tête à dix-huit des ennemis ; au dix-neuvième coup qu'il asséna, son sabre mal dirigé, frappa avec tant de violence la tête de son propre cheval, qu'elle fut partagée en deux.

Les gens d'Oura-Toubé tombés entre ses mains, furent décapités, et leurs têtes employées, par ordre d'Irdana, à élever une autre *kalia-minara*, que Moulla-Avaz-Mat, auteur de Djihan-Nameh, dit encore avoir vue en 1276 (1859).

Lors du retour d'Irdana à Khokand, Abdourrahman-Bek, son cousin germain, comme fils d'Abdou-Kerim, qui avait plus d'une raison de craindre pour sa vie, se mit en sûreté. Sorti de Khokand, il rassembla une troupe assez nombreuse et se fortifia dans Isfara. Il s'y maintint un assez long temps, pendant lequel des hostilités continuelles eurent lieu entre les deux cousins.

Alors Irdana résolut de recourir à la ruse, et pour arriver à ses fins, il suborna un certain It-Nazar (surnommé It-bach, Tête de chien), qui jouissait de toute la confiance d'Abdourrahman. It-Nazar l'assura qu'Irdana désirait oublier le passé, et le persuada de se rendre à Khokand, pour s'y réconcilier avec lui. Abdourrahman crut à ce langage et partit, emmenant avec lui la première de ses femmes, Aï-Djan-Amin [1] et son fils aîné, Narbouta (ses deux autres fils, Chah-Roukh et Hadji-by, étaient d'une seconde femme). Irdana fit à Abdourrahman un accueil très empressé, mais il n'en donna pas moins l'ordre de le tuer sans retard.

L'ordre fut exécuté la nuit suivante; les meurtriers envoyés par Irdana, égorgèrent Abdourrahman et Aï-Djan-Amin. Narbouta dut son salut à cette circonstance, qu'il se trouvait, pendant cette nuit fatale, chez sa grand'mère Aï-Tchoutchouk-Amin [2].

1. Fille d'Aï-Tchoutchouk, Kenegass-Aïm, de son premier mariage avec Abdou-Rahim-by.

2. Dans les dernières années de la vie d'Abdou-Kerim-by, alors qu'il s'était déjà transporté à Khodjend, Artouk-Hodja-Djihan, fils d'Abdoul-Medjid-Hodja, y émigra aussi de Samarkand. Abdou-Kerim reçut le nouveau venu avec une bienveillance qui ne se démentit jamais. Dans la suite, sous Irdana, Artouk

A la nouvelle de cet assassinat, cette dernière, emmenant avec elle Narbouta et son propre fils Hakim-Tourèh, se hâta de prendre la fuite et d'aller chercher un refuge dans sa parenté, à Chehrisebz. Elle craignait qu'Irdana ne se bornât pas au meurtre du seul Abdourrahman, mais qu'il ne voulût aussi se défaire de toute la descendance d'Abdou-Kerim-by.

Le gouverneur de Chehrizebz, Roustem-bek, fit bon accueil aux fugitifs, leur donna des moyens d'existence, les établit auprès de lui et aida même la vieille Aï-Tchoutchouk à obtenir une partie de l'héritage laissé par son père Ibrahim-Atalyq.

L'oncle maternel d'Irdana, Khan-Khodja, ne se sentait pas non plus en sûreté. Il s'enfuit de Khokand et alla s'établir à Dahbid chez Moussa-Khan-Ichan.

Quatre ans après il fut rejoint par le fils d'Aï-Tchoutchouk-Amin, Hakim-Tourèh, tandis que sa mère et Narbouta allaient vivre à Oura-Toubé chez Pazyl-by. Narbouta y passa deux années, au cours desquelles il lia amitié avec le fils de Pazyl, Khoudaïar.

A ce moment Irdana, qui n'avait point de fils, appela Narbouta à Khokand, et lui assigna pour résidence le kichlaq de Kara-Toubé, dans le voisinage de la capitale.

Irdana-by mourut en 1192 (1778). Il laissait cinq filles.

Quand la mort d'Irdana-by fut connue, les meurtriers d'Abdourrahman-bek : Iris-Koul-by, hakim d'Andidjan et Abdourrahman-by, celui de Khodjend, se hâtèrent de venir à Khokand et d'y proclamer non pas Narbouta, comme cela devait être, mais *Souleïman-bek*, fils de ce Chady-by, qui avait été tué par les Kirghizes près de Marghélan.

ayant entrepris un pèlerinage à Och, Irdana l'attira près de lui, à Khokand, et lui fit épouser Aï-Tchoutchouk-Aïm, devenue veuve de son second mari. L'épouse était alors âgée de quarante-cinq ans, et Artouk lui-même en avait plus de soixante-dix ; néanmoins il naquit de ce mariage un fils, Hakim-Tourèh.

Bek-Iris-Koul-by, qui était déjà par lui-même d'un caractère fort inquiet, était issu de Pazyl-Atalyq, et en cette qualité, à raison des offenses qu'avait eu à subir dans son temps Pazyl, il ne manquait aucune occasion de nuire aux descendants d'Achour-Koul.

A peine devenu maître, Souleïman fit voir un tel penchant à la cruauté, qu'un complot se forma contre lui. Mais il lui fut dénoncé par un des conspirateurs, qui trahit aussi le nom de ses complices. Souleïman révéla le tout à sa femme, et tint conseil avec elle sur les moyens de se débarrasser adroitement des mécontents.

La femme qui, évidemment, ne voulait pas beaucoup de bien à son mari, fit appeler un des courtisans, Abdoul-Koul-bégui (frère du hakim de Khodjend, Abdourrahman-by) et le mit au courant de ce qui se préparait.

Alors il se forma une seconde conspiration, avec Abdoullah pour chef. On persuada à Souleïman, sous prétexte d'une révolte, d'entreprendre une expédition contre Khodjend. Quelques jours après, il sortit de Khokand et bivouaqua presque sous les murs de la ville, dans la localité d'Arzy-Tépé. Là Abdoullah-Kouch-bégui l'invita à souper dans un jardin voisin, et, pendant la nuit, Souleïman fut tué, après un règne de trois mois seulement.

La même nuit, après le meurtre accompli, Abdoullah, en compagnie du hakim de Gouroumsaraï, Outaou-Bakaoul, et de quelques personnages notables de Khokand, allèrent trouver Narbouta et lui offrirent le trône. Longtemps il refusa, alléguant tous les dangers qui entouraient l'exercice de l'autorité souveraine. A la fin cependant Narbouta céda, après toutefois avoir exigé de toutes les personnes présentes un serment solennel de fidélité.

Dès que le jour parut, *Narbouta-by* fut proclamé souverain

du Ferghanah. Comme on pouvait s'y attendre, Abdoullah-Kouch-bégui eut toute sa confiance, et devint tout puissant auprès de lui.

Cependant Iris-Koul-by ne tarda pas à recommencer ses intrigues et ses machinations contre Narbouta, qui fut aussi averti que, à Tchoust, deux de ses parents éloignés préparaient un soulèvement. Sans perdre de temps, il se dirigea sur Tchoust avec un corps de troupes, occupa la ville, et après avoir livré au supplice les deux rebelles, partit pour Namengan, avec l'intention, comme il semblait, d'en finir aussi avec Iris-Koul-by.

Celui-ci, averti de l'approche de Narbouta, dépêcha vers lui des députés, chargés de présents, et aussi de lui offrir en mariage la nièce d'Iris, Ming-Amin, avec prière d'oublier tout le passé. La proposition relative à Ming-Amin fut acceptée, et Narbouta après avoir promis pleine réconciliation avec Iris, revint à Khokand[1].

Après le mariage, et le rapprochement des deux hommes opéré, Abdoullah-Kouch-bégui, par dépit contre Iris-Koul-by, s'efforça de concentrer de plus en plus dans ses mains toute l'autorité, et en arriva au point, qu'il se permit d'agir avec arrogance vis-à-vis de son maître. Narbouta songeait déjà à se défaire de lui, mais Abdoullah, informé du danger, prit la fuite et se réfugia chez son frère Abdourrahman-by, à Khodjend.

Bek-Abdourrahman était le gouverneur non seulement de

1. De ce mariage il naquit deux fils, Alim et Omar, et une fille, Aftab-Aïm. Le fils aîné de Narbouta-by, Mad-Amin, était d'une première femme, veuve d'un Kalmouk, tandis que les trois plus jeunes, Roustem, Pazyl et Yadgar, étaient issus d'une esclave, Narbouta eut encore quatre autres filles, dont on ne sait pas plus les noms que ceux de leur mère, ou de leurs mères. Toutes les quatre furent dans la suite mariées à des hodjas. Quant à Aftab-Aïm, après la mort de son père, elle épousa Maassoum-Khan, petit-fils de Aï-Tchoutchouk-Aïm.

Khodjend, mais de Tchoust, Tourèh-Kourgan et Namengan. Quelque temps avant les événements que nous venons de raconter, il avait eu l'aventure que voici. A Khodjend vivait un certain Hodja-Alikba-by, qui avait une fille d'une grande beauté. Abdourrahman, ayant ouï parler d'elle, voulut à toute force, malgré son âge avancé, la prendre pour femme, et obligea le père, par toutes sortes de menaces, à donner son consentement. Mais pendant la première nuit, qu'il devait passer dans la maison de sa nouvelle épouse, il eut une attaque de paralysie, avant même que le mariage n'eût été consommé. Au point du jour, ses serviteurs le rapportèrent au palais. Il se remit peu à peu, mais il perdit pour toujours l'usage d'une jambe.

Voyant dans cet événement un châtiment du ciel, il accorda, dès que son rétablissement eut fait quelques progrès, le divorce à celle qui n'avait été que de nom sa femme.

Ce fut, peu après cet incident, qu'Abdoullah-Kouch-bégui parut à Khodjend. Il fit part à son frère de la rupture survenue entre lui et Narbouta-by.

Pour se venger de Narbouta, Abdourrahman rassemble des soldats et part avec son frère pour Tourèh-Kourgan. Instruit de ce mouvement, Narbouta conduit ses troupes vers la rive droite du Deria, et occupe la route en face d'Achk.

Une rencontre eut lieu entre les deux partis, et, dans la mêlée, Abdourrahman, empêché par sa jambe paralysée, tomba de cheval; abandonné de ses soldats, qui prirent la fuite, il fut aussitôt décapité par les gens de Narbouta. Abdoulla-Kouch-bégui s'enfuit à Boukhara.

De retour dans sa capitale après cette victoire, Narbouta nomma ses deux frères hakims : Chah-Roukh-by à Tourèh-Kourgan, et Hadji-by à Khodjend.

Peu de temps, Khoudaïar-by (fils de Pazyl-by), qui gou-

vernait alors, sous la suzeraineté de Boukhara, la province d'Oura-Toubé, conçut le projet de réunir à ses possessions la province de Khodjend, qui avait été annexée au Ferghanah sous Rahim-by, après la mort d'Akbouta.

N'osant se risquer à attaquer Khodjend de vive force, Khoudaïar-by, après être sorti d'Oura-Toubé, expédia une partie de ses forces dans la direction de la ville qu'il convoitait, puis il s'établit lui-même avec le gros, dans une embuscade, non loin de la route et dans les montagnes.

Hadji-by, dès qu'il sut que Khoudaïar était sorti d'Oura-Toubé, se porta à sa rencontre. Engagé à la poursuite de l'avant-garde ennemie, qui s'était repliée à dessein sans accepter le combat, il donna dans l'embuscade, fut complètement battu et s'enfuit vers Khokand. Khoudaïar le poursuivit jusqu'à Khodjend, où il entra.

A la nouvelle de ces événements, Narbouta rassembla à la hâte des troupes et se dirigea à marches forcées sur Khodjend, où il pénétra vers le point du jour. Khoudaïar-by s'était déjà établi dans le palais. Lorsque, réveillé par les clameurs, il se jeta avec ses soldats, de la citadelle dans la ville, le combat était déjà engagé dans les rues. Après plusieurs attaques infructueuses, ses *noukèrs*, presque tous des Kirghizes de la tribu des Yuz, prirent la fuite, et lui-même se jeta, monté sur un cheval dans le Deria. Le cheval s'abattit, renversa son cavalier et s'échappa, alors Khoudaïar, ayant ôté ses habits et ses bottes, se mit à descendre le fleuve à la nage. Des gens de Narbouta, qui se trouvaient sur le rivage, le reconnurent, mais ne l'inquiétèrent pas. Abordé à une distance assez considérable de Khodjend, il se sauva à pied, accompagné d'un seul esclave. Khoudaïar, qui n'était pas accoutumé à aller les pieds nus, ne tarda pas à avoir les pieds déchirés et se trouva hors d'état de marcher, sur quoi l'esclave le prit

sur son dos et continua de fuir avec ce fardeau, jusqu'à ce qu'il tombât pour mort. Chemin faisant il fut rejoint par quatre autres soldats, aussi à pied ; puis on fit la rencontre d'un Sarte d'Oura-Toubé, qui le reconnut et lui donna son mulet. Plus loin il apprit que Narbouta était déjà en marche sur Oura-Toubé.[1]

Sa fuite se continua ainsi pendant plusieurs jours, pendant lesquels Khoudaïar, sans chaussures et à moitié nu, eut à souffrir de la faim et de la soif; enfin, et après avoir traversé un désert, il arriva en vue de Djizak, dans un tel état d'épuisement qu'il tomba sans connaissance. Son père, Pazyl-by habitait alors dans cette ville. Un des fugitifs s'y rendit et informa de tout Pazyl-by qui envoya des gens pour ramener son fils.

Khoudaïar ne put s'accorder avec son père, qu'il quitta bientôt pour entrer dans la province de Samarkand ; il s'y arrêta dans un lieu appelé Yaçy-Toubé, où l'on dit que pendant quelque temps il s'occupa exclusivement d'agriculture. Cependant ce métier, paraît-il, n'était pas de son goût, car plantant là la charrue, il s'en alla chercher fortune à Chehrizebs auprès de Bek-Nazar-by, de qui il sollicita avec instance du secours à l'effet de rentrer à Oura-Toubé, où Iris-Koul-by avait déjà été installé comme gouverneur par Narbouta.

Bek-Nazar-by lui donna un corps de cinq cents hommes sous le commandement de son fils Niaz-Ali-Divan-bégui. A Ourgout, le bek du pays, Youlzach-by, se joignit aussi à eux avec quelques troupes.

De là les trois bys partirent pour Djizak, où après avoir campé hors de la ville, ils entrèrent pour saluer Pazyl-by. Le vieillard ne se contenta pas de bénir leur entreprise, il leur adjoignit encore un certain nombre de soldats. Ils se

trouvèrent alors à la tête d'une force respectable, qui fut dirigée sur Oura-Toubé dans l'ordre suivant.

Une forte avant-garde alla occuper une embuscade dans les montagnes à quelque distance d'Oura-Toubé, et bien en avant du gros des troupes, qui se porta sur la route; en même temps un petit détachement de cavalerie, d'environ trois cents hommes, reçut l'ordre d'opérer une incursion sur le territoire d'Oura-Toubé, et après en avoir pillé les environs, de se replier sans retard par la route dans la direction de l'embuscade.

Ce plan réussit à merveille. Iris-Koul-by, qui s'était lancé à la poursuite des cavaliers en retraite apparente, donna tout à coup dans l'embuscade; surpris par une attaque de flanc, il fit d'abord une résistance désespérée, mais écrasé par le nombre, il dut battre en retraite. Khoudaïar le serrait de si près, qu'il eut à peine le temps de s'enfermer dans un petit fortin, sans pouvoir regagner Oura-Toubé. Là il fut assiégé, blessé et mourut le troisième jour, après quoi le fort se rendit. Ce succès livra à Khoudaïar non seulement Oura-Toubé, mais Khodjend.

Récemment était mort Chah-Roukh-by, frère de Narbouta et gouverneur de la province de Namengan; il fut remplacé par son plus jeune frère, Hadji-by. Mais ici il nous faut revenir un moment en arrière.

On a vu que Hadji-by avait une première fois rendu Khodjend à Khoudaïar. De là entre lui et Narbouta une mésintelligence, qui ne fit que s'accroître dans la suite; Narbouta témoignait peu de confiance à Hadji et il ne tarissait pas en plaintes sur la perte d'une ville aussi importante et qui était jusqu'à un certain point la clé du Ferghanah.

Quand Hadji-by eut été transféré à Tourèh-Kourgan, la brouille entre les deux frères s'envenima au point qu'elle

finit par une révolte ouverte de la part du plus jeune. Le siège fut mis devant Tourèh-Kourgan par Narbouta, et Hadji-by, incapable de résister, s'enfuit d'abord à Kassan, puis à Tchatkal ; Narbouta s'en retourna à Khokand.

A peine y était-il rentré, qu'il vit arriver de Samarkand Khan-Hodja, oncle maternel d'Irdana-by, qui avait jadis quitté le pays, après le meurtre d'Abdourrahman par Irdana.

Khan-Hodja fut reçu à merveille par Narbouta, qui lui donna le gouvernement de Namengan, resté vacant depuis la défaite et la fuite à Tchatkal de Hadji-by.

A l'époque où se passaient les événements que nous venons de raconter, Tachkend, dont la dépendance à l'égard de Boukhara était plutôt nominale que réelle, était gouvernée par des hodjas, toujours en querelles entre eux, et ces querelles ne prirent fin que quand, grâce à l'assistance de Khan-Hodja, devenu hakim de Tourèh-Kourgan, Younous-Hodja se fut enfin établi solidement à Tachkend.

A son tour y arriva, après de longues pérégrinations, Hadji-by, et bien qu'il eût reçu de Younous-Hodja un excellent accueil, il ne resta point auprès de lui, mais s'en alla à Oura-Toubé et persuada à Khoudaïar-by de marcher contre Khokand. L'expédition se borna au pillage de Kanibadam, où les alliés ne purent même se maintenir ; ils se séparèrent, Khoudaïar pour retourner à Oura-Toubé, Hadji-by pour se réfugier à Boukhara, auprès de Chah-Murad-by, qui régnait alors sous le nom d'émir Maassoum.

Après cet incident, Narbouta et Khoudaïar échangèrent des ambassades, conclurent la paix et exprimèrent mutuellement le désir d'avoir une entrevue. Le lieu fixé et très malheureusement choisi, fut Karaktchi-Koum, localité exposée à de fréquentes tempêtes de sable, parfois d'une longue durée. Au jour convenu, les deux bys arrivèrent, accompa-

gnés chacun de leur côté d'une forte escorte et ils établirent leur camp à une distance de trois quarts de lieue l'un de l'autre. Trois jours furent consacrés à régler les formalités et les précautions dont il convenait d'entourer l'entretien de deux personnages, naguère encore ennemis. Le quatrième, où l'entrevue devait avoir lieu en effet, il s'éleva une tempête d'une extrême violence et qui se prolongea pendant plusieurs jours; sans en attendre la fin, les gens de l'escorte des deux bys se dispersèrent et s'enfuirent de divers côtés, eux-mêmes durent quitter la place sans s'être rencontrés.

Ce fut à cette époque, et en l'année 1200 (1785), que naquit à Narbouta son troisième fils, Omar.

La mort de Khoudaïar suivit de près. La nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée à Boukhara, que l'émir Maassoum (Chah-Murad-by) se hâta de rassembler une armée et de partir pour Oura-Toubé. La mort du rebelle Khoudaïar lui fournissait l'occasion, croyait-il, de rétablir la domination directe de Boukhara sur cette province.

Instruit de ce mouvement de l'émir, Narbouta mit des troupes dans Khodjend, où il vit aussi arriver Baba-Divan-bégui, frère cadet de Khoudaïar, qui s'était enfui d'Oura-Toubé et venait lui demander protection.

Narbouta envoya à l'émir une ambassade pour le prier de ne pas dévaster par les armes la province d'Oura-Toubé, dont il garantissait, disait-il, en commun avec Divan-bégui la fidélité envers Boukhara.

Qu'il crût à ces promesses, ou qu'il craignît de se mesurer avec Narbouta-by, l'émir reprit le chemin de Boukhara, Divan-bégui le chemin d'Oura-Toubé, et Narbouta-by celui de Khokand; il laissait provisoirement à Khodjend Ichan-Khan-Tourèh, auquel il avait déjà marié une de ses filles.

De cette manière, grâce à la mort de Khoudaïar et aux

troubles qui en furent la suite, Khodjend fut de nouveau réuni au Ferghanah et Oura-Toubé continua à dépendre seulement de nom de Boukhara. Elle n'en resta pas moins pendant longtemps une pomme de discorde entre les deux États limitrophes, et en même temps le but des constants efforts de tous les khans du Ferghanah qui, dans la suite, firent plus d'une fois la conquête de cette province, mais sans pouvoir jamais en rester les maîtres. Oura-Toubé, située hors des limites naturelles du Ferghanah, était peuplée par l'une des plus belliqueuses tribus uzbek, celle des Yuz; là fut sans doute la cause principale de cet insuccès.

Après son retour à Khodjend, Narbouta-by nomma ses deux fils hakims; Mad-Amin-bek, l'aîné, à Marghélan (Yar-Mazar), et Alim, le cadet, à Tourèh-Kourgan.

On parle de Mad-Alim comme d'un jeune homme remarquable à la fois par sa beauté et la douceur de son caractère. A la suite d'une cruelle maladie, il mourut en 1212 (1797), sans laisser de postérité.

Quant à Narbouta-by, il mourut, suivant les uns, en 1222 (1807), selon d'autres, l'année suivante. Un des documents conservés au mezar de Korassan, et qui porte sa signature, est de l'année 1222.

CHAPITRE TROISIÈME

LE KHANAT DE KHOKAND. — ALIM-KHAN. — OMAR-KHAN. — MADALI-KHAN

ALIM-KHAN (1808-1816)

En montant sur le trône après la mort de son père et en se voyant à la tête d'un État qui jouissait d'une complète indépendance et était devenu assez fort pour pouvoir, en cas de nécessité, se mesurer avec un voisin tel que Boukhara, *Alim* prit le titre de khan. Dès lors le Ferghanah n'est plus désigné que par le nom de *Khanat de Khokand*.

Peu de temps après son avènement Alim-khan maria sa propre sœur, Aftab-Amin, à Maassoum-Khan-Hodja (fils de Hakim-Tourèh et petit-fils d'Aï-Tchoutchouk-Aïm), qu'il nomma hakim d'Isfara. Ce poste était occupé depuis longtemps par Baïbouta-by, vieux serviteur et compagnon de guerre de Narbouta. Aussi le ressentiment de Baïbouta fut-il grand, quand il apprit qu'un successeur lui était désigné, et il résolut de ne pas permettre à Maassoum-Khan-Hodja l'entrée d'Isfara. En effet, quand celui-ci se présenta devant les portes, muni d'une escorte trop faible, il fut accueilli à coups de fusils et obligé de reprendre le chemin de Khokand, où il alla faire son rapport au khan.

Alim partit sur l'heure avec un corps d'armée et assiégea

Chah-Zamourad-Kala, fort situé à peu de distance d'Isfara, et où résidait Baïbouta. Le fort ne tarda pas à être pris, Baïbouta ayant été tué d'un coup de feu par un certain Abdou-Ali-Mirza. Les deux fils, faits prisonniers, furent égorgés par l'ordre d'Alim lui-même. Maassoum-Khan-Hodja, confirmé dans les fonctions de hakim, les refusa cette fois, et après qu'un autre eut été nommé à sa place, reprit, avec Alim-khan, le chemin de Khokand.

Puisque l'occasion s'en présente, nous ferons ici la remarque que, dans les chroniques indigènes, il est fait mention pour la première fois des armes à feu à partir des derniers temps de Narbouta-by ou de l'avènement d'Alim-khan, encore ne s'agit-il d'abord que des armes portatives. Les canons ne parurent que beaucoup plus tard, et en nombre tellement restreint que concurremment avec leur usage, subsista longtemps celui du mangonneau (*mandjanik* ou *madjanik*), machine de guerre qui servait à lancer de lourdes pierres contre les murailles des villes assiégées, à l'effet d'y pratiquer des brèches.

A son retour d'Isfara, Alim-khan envoya pour gouverneur à Kanibadam Roustem-bek, l'aîné des trois fils de Narbouta-by, qui était né d'une esclave.

Déjà du vivant de son père, Alim avait accoutumé de traiter avec une extrême méfiance jusqu'à ses plus proches parents. Ce fut bien pis encore, quand, ayant conçu le projet de fonder une grande et puissante monarchie, il médita d'acquérir un pouvoir absolu. Il en vint à penser qu'il était indispensable de se débarrasser de tous ceux de ses parents qui pouvaient à un degré quelconque lui porter ombrage.

Dans la suite, sous les successeurs d'Alim, ce moyen de purifier le ciel de tous les nuages qui s'y montraient ou qu'ils croyaient seulement y voir, pénétra tellement dans leur poli-

tique intérieure, qu'il suffisait du soupçon le moins fondé ou de la délation la plus absurde pour faire périr non pas seulement un ennemi, mais parfois même un favori de la veille.

La première victime fut Hadji-by, et le seul mobile d'Alim en ordonnant cette exécution, fut la crainte de voir se renouveler les rapports hostiles qui avaient existé jadis entre Hadji et Narbouta-by[1].

Hadji avait trois fils : Ouloug-bek, Chir-Ali-bek et Bek-Oghly-bek. Quand il fut mis à mort, les deux aînés, qui avaient de quatorze à seize ans, s'enfuirent à Tchatkal, le plus jeune, Bek-Oghly-bek, resta avec sa mère dans le Ferghanah.

Ouloug-beg ne tarda pas à mourir, et Chir-Ali se retira chez les Kirghizes à Tolass, où il se maria, il vivait encore peu avant la mort de Madali-khan en 1258 (1852).

Bek-Bouta-bek, l'un des parents éloignés d'Alim, périt ensuite ; puis ce fut le tour de Roustem-bek, nommé peu auparavant hakim de Kanibadam.

Après avoir, par cette sanglante politique, inspiré à tous une terreur, dans laquelle les souverains de ce temps voyaient l'unique garantie efficace de leur sûreté et de leur puissance, Alim-khan s'appliqua aussitôt à mûrir ses projets de conquête, et d'abord, comme moyen préliminaire et indispensable de succès, il s'occupa de remplir son trésor. Je dis son trésor, parce que, à vrai dire, entre la cassette personnelle du prince et le trésor public, destiné à faire face aux besoins de l'État, il n'y a jamais eu de distinction bien nette.

Alim donc, au moment où il visait à des agrandissements territoriaux, dut avant tout diriger son attention sur Tachkend, dont le gouverneur était toujours Younous-hodja, qui

1. On se rappelle que Hadji-by, le plus jeune frère de Narbouta, s'était enfui à Tachkend et de là à Boukhara. Plus tard il était revenu à Khokand.

s'y était établi, comme nous l'avons dit plus haut, grâce à l'aide et à la coopération du hakim de Kourgan, Khan-hodja.

Ce fut à ce même Khan-hodja, qu'Alim-khan confia le commandement de ses troupes.

Descendu, par Kendyr-dovan, dans la vallée du Tchirtchik, Khan-hodja, conformément à la tactique de ce temps-là, se dirigea sur Tachkend, pillant et détruisant sur sa route, là même où il ne trouvait aucune résistance, tout lieu occupé par l'ennemi. Younous-hodja sortit de Tachkend avec des troupes, se porta à la rencontre des gens de Khokand, les battit près du Tchirtchik et les mit en fuite. Pendant cette retraite précipitée, le cheval de Khan-hodja, à ce qu'on raconte, ayant mis le pied dans un terrier de gerboise, tomba et renversa son cavalier, qui fut fait prisonnier. Soixante-dix de ses soldats subirent le même sort; ramenés dans la ville le même jour, ils y furent passés par les armes. Trois jours après ce fut le tour de Khan-hodja; conduit dans un écurie, il y fut, selon les uns, pendu, et selon d'autres, décapité. Younous n'avait pas voulu pardonner à l'homme, auquel il devait la possession de Tachkend, et qui, si cette fois il combattait contre lui, ne le faisait pas de sa propre initiative, mais en obéissance aux ordres du khan, auxquels il ne pouvait refuser de se soumettre.

Ce n'était pas le seul revers qu'Alim-khan était destiné à subir. A la nouvelle de la défaite qui lui avait été infligée sous Tachkend, Baba-Divan-bégui et Bek-Mourad-by[1], sortirent d'Oura-Toubé et occupèrent Khodjend. Après quoi Bouzourouk-hodja (marié à une des filles de Narbouta-by, et alors gouverneur de Tchoust), s'imaginant qu'Alim avait envoyé Khan-hodja uniquement en vue de le faire périr, et voulant venger

1. Le premier, frère cadet, et le second, fils de l'ancien bek d'Oura-Toubé, Khoudaïar-by.

son parent, leva l'étendard de la révolte à Tchoust et envoya ses noukèrs piller les environs de Khokand. Jugeant qu'il fallait en finir d'abord avec lui, Alim fait partir quatre *pançat*[1], mais ils sont battus par Bouzourouk à Hodja-Abad. Alors le khan, après avoir rassemblé de nouvelles forces, et laissant à sa place à Khokand, son frère Omar, avec Maassoum-khan-hodja, se décide à marcher en personne contre Tchoust.

Après avoir passé le Deria près de Gouroum-saraï, il alla bivouaquer le lendemain soir au voisinage de Tchoust et en vue de Bouzourouk, qui était sorti de la ville à sa rencontre. Le combat s'engagea au point du jour et dura plusieurs heures. Bouzourouk, ayant eu le dessous, s'enferme dans la ville ; mais, n'espérant pas pouvoir soutenir un siège, il s'enfuit avec ses fils pendant la nuit par le chemin de Tchatkal. Le lendemaïn matin, Alim-khan occupa Tchoust, et après y avoir institué un autre hakim, il reprit la route de Khokand.

De Tchatkal, Bouzourouk envoya deux de ses fils à Tachkend, pour y demander du secours à Younous-hodja. Un corps de troupes, qu'ils en ramenèrent en effet, lui permit de reprendre Tchoust, et, à son tour, Alim-khan se hâta d'y revenir.

Le poids de toutes ces guerres, de ces expéditions continuelles, retombait en définitive sur le peuple, et particulièrement sur la classe des agriculteurs, dont les champs, le bétail, avec tout ce qu'ils pouvaient posséder en outre, avaient également à souffrir des Cipayes et des Sarbazes des deux partis ennemis. En outre, il était, en réalité, parfaitement indifférent au peuple d'avoir tel ou tel maître ; ce qu'il craignait, c'était la présence d'une armée dévastatrice, et ses préférences étaient acquises à celui, habituellement le plus fort,

1. Un *pançat* commande à cinq cents hommes. La même unité tactique porte aussi le nom de *toug*, queue de cheval.

qui était en état de garantir la population contre les misères de la guerre. C'est à ces mobiles qu'obéirent les habitants de Tchoust quand, apprenant l'approche d'Alim, ils s'emparèrent de Bouzourouk et le lui envoyèrent.

Le khan, informé qu'on lui amenait son parent prisonnier, envoya à sa rencontre Hakim-Tourèh et Ichan-Hazram-Moulévi, et quand il arriva, le reçut lui-même à l'entrée de sa tente. Après des embrassements prolongés et des compliments mutuels, Alim exprima ses regrets à l'occasion de la mésintelligence récemment survenue entr'eux et il s'étendit longuement sur la douceur des sentiments de famille ; Bouzourouk fondit en larmes, et Alim imita son exemple. Ils passèrent la soirée ensemble, et après le souper, où Bouzourouk avait été comblé de prévenances, on le conduisit à une tente particulière. Là cette nuit encore, et en vertu d'un ordre exprès donné secrètement au hakim Malla-Divan-bégui, il fut mis à mort.

L'affaire de Tchoust réglée de cette manière, Alim-khan dut s'occuper des moyens de rétablir son autorité sur Khodjend, dont s'étaient emparés les beks d'Oura-Toubé. Radjab-Divan-bégui, avec quelques troupes, fut chargé de ce soin.

Les désordres intérieurs auxquels le Ferglanah était en proie, non plus que la perte de Khodjend, n'étaient ignorés de Younous-hodja. Le moment lui parut propice pour tenter de se rendre maître du Ferghanah. Un corps de troupes d'une certaine importance, rassemblé par lui et placé sous le commandement de son fils Khacham-hodja, fut expédié dans la direction du col de Kendyr. Younous le suivit de près. Avant le départ des soldats, il avait promis de leur donner une fête solennelle dans Khokand, lorsqu'ils l'auraient pris.

Le mouvement de Younous-hodja fut annoncé à Alim-khan

au moment où lui-même venait de faire partir Radjab-Divan-bégui. Aussitôt il expédia des courriers pour lui donner l'ordre de se porter vers Gouroum-Saraï, et partit bientôt en personne pour la même destination, à la tête de toutes les forces dont il pouvait encore disposer. Il rejoignit en effet Radjab-Divan-bégui, près de Gouroum-Saraï, et tomba à l'improviste sur Younous, à qui rien n'avait pu faire soupçonner l'approche des Khokandiens. Dans le combat, les fils de Khan-hodja, celui qui avait été mis à mort à Tachkend, se firent remarquer par leur acharnement; mais ce fut en vain qu'ils cherchèrent Younous, dans l'espoir de venger sur lui la mort de leur père.

L'affaire se termina par la défaite d'Younous, lequel prit la fuite, accompagné de quelques serviteurs (*makhram*) seulement, Alim-khan s'en retourna à Khokand.

Vers ce temps on apprit que Bek-Mourad-bek avait tué son oncle Baba-Divan-bégui, et disposait ainsi d'Oura-Toubé et de Khodjend. Cet incident pouvait faire croire à la possibilité de désordres à l'intérieur de Khodjend; aussi Alim mit la circonstance à profit pour essayer une nouvelle tentative sur cette ville.

Il venait d'arriver à Kanibadam, lorsqu'il y fut rejoint par un courrier, qui apportait la nouvelle de la mort de Hakim-Tourèh [1].

Il renvoya alors son frère Omar à Khokand, en le chargeant de célébrer avec les plus grands honneurs les funérailles du personnage défunt, et en même temps il remet la plus grande partie de ses troupes à Radjab-Divan-bégui, qu'il expédie en avant pour surprendre Khodjend.

Sorti de Kanibadam le soir, Radjab était déjà avant la

1. Père de Maassoum-khan-hodja et aïeul de Hakim-khan-Tourèh, l'auteur du *Mountakhab-el-Tavarikh*.

pointe du jour sous les murs de Khodjend, et, sans bruit, il disposa habilement ses gens dans les jardins aux approches des portes. Quand celles-ci s'ouvrirent à l'heure accoutumée, car on n'avait aucun soupçon de la présence d'un ennemi, Radjab se précipita dans la ville, dont le pillage commença aussitôt. Surpris et consternés, les habitants paisibles se jetèrent dans les rues avec des cris de terreur pour gagner les portes, opposées à celles par où l'attaque avait eu lieu. A ces clameurs, Bek-Mourad-bek devina bien vite de quoi il s'agissait, et, sortant du palais avec ses noukèrs, il fondit sur l'ennemi; mais, écrasé par le nombre, il fut contraint de rentrer dans le palais, de s'y enfermer avec son monde et de repousser les assaillants à coups de fusil.

Après un siège de cinq jours, durant lequel Alim-khan rejoignit Radjab avec le reste de ses forces, Bek-Mourad-bek fut contraint, par le manque de vivres et d'eau, à entrer en pourparlers. Cette fois Alim-khan se montra généreux, il se contenta de reprendre possession de Khodjend, et en laissa sortir librement Bek-Mourad-bek avec sa famille, ses noukèrs, et tout ce qu'il possédait.

A peine Khodjend eut-il été débarrassé de la présence de l'ennemi, que l'orgie y commença; on y but une énorme quantité de vin, le nombre des vierges de la ville diminua sensiblement, mais les dames aussi eurent quelques jours de bon temps.

Ces débauches durèrent environ une semaine, après quoi Alim-khan nomma aux fonctions de hakim Khalyq-Koul-Mirza, et reprit le chemin de Khokand.

Quelque temps après, on apprit que l'émir de Boukhara, Haïdar, à la nouvelle de la reddition de Khodjend, était venu à Oura-Toubé, et que, sans avoir égard à la réception pompeuse qui lui avait été faite, il avait fait mettre à mort Bek-

Mourad-Bek, institué à sa place Ir-Nazar-by (de la tribu des Manghyt), et était ensuite revenu à Boukhara.

Alim depuis longtemps rêvait, comme nous l'avons dit, d'agrandir ses États. Enhardi par la prise de Khodjend, il voulut voir dans la démarche de l'émir Haïdar un *casus belli* suffisant pour ouvrir des hostilités contre lui, et il marcha avec des troupes sur Oura-Toubé dans l'été de 1224 (1809). Il n'avait encore jamais vu cette ville et ne la connaissait que de nom. Dès le jour de son arrivée, il entreprit une reconnaissance de la place, dont le siège commença immédiatement. Le lendemain, après un échange de fusillades, qui dura jusqu'à midi, Alim-khan conduisit en personne ses troupes à l'assaut. La ville fut prise. Le fossé d'enceinte et les rues étaient remplis de monceaux de cadavres ; on fit environ trois mille prisonniers, parmi lesquels les deux fils de Nazar-by (Pir-Nazar et Bek-Mourad), son frère Hakim-Koum-bégui, Kabil-by-Inak et beaucoup d'autres personnages de marque de Boukhara.

Quand on amena les captifs devant Alim-khan, il donna immédiatement l'ordre de les passer tous par les armes, mais Maassoum-Khan-hodja (qui était marié à la sœur même du khan, Aftab-Aïm), voulant arracher à la mort ces malheureux auxquels on ne pouvait en somme, personnellement rien reprocher, tint à Alim ce discours : « Si vous faites massacrer tous ces gens d'un seul coup, vous ne serez pas en cela particulièrement désagréable à l'émir, attendu qu'il ne manque pas de monde, qu'il en a assez, tout au moins, pour qu'une telle perte ne lui semble pas fort sensible ; que si vous voulez vraiment lui faire une insulte, il vaut mieux pour le présent jeter ces prisonniers dans des basses fosses (*zindan*), et ensuite, quand aurez mis ordre aux affaires, il vous sera loisible de les faire mettre à mort isolément, par deux, par

trois, et de blesser ainsi profondément Haïdar, qui ne manquera pas d'être instruit de ces exécutions. » La ruse réussit parfaitement, car Alim, une fois passée la première ivresse de la victoire, oublia jusqu'à l'existence des prisonniers, Maassoum-Khan-hodja, dont l'adroite intervention les sauva, se distinguait à la fois par une grande netteté de jugement et par une humanité bien rare dans ce temps-là.

Le nouveau hakim d'Oura-Toubé fut Kadam-Inakh, avec un certain Mahmat-oulla pour adjoint militaire (batyr-bachi). Ces nominations faites, Alim khan s'en retourna à Khokand, précédé de la réputation qu'il s'était acquise, non seulement de grande bravoure personnelle, mais d'habileté comme général.

Lorsque la nouvelle de la prise d'Oura-Toubé parvint à Boukhara, les troupes de l'émir Haïdar se trouvaient à Khiva. Il se hâta de les en rappeler et, au bout de quelques mois, il parut de nouveau devant Oura-Toubé, mais il éprouva une résistance aussi habile que désespérée de la part de Kadam-Inakh et de Moulla-Rahmatoulla ; de plus on apprit qu'Alim-khan était en marche avec une armée de secours. Il n'en fallut pas davantage pour que la désertion se mît dans les troupes de l'émir, qui d'ailleurs avaient les oreilles rebattues des récentes prouesses d'Alim ; Haïdar, se vit obligé de rétrograder vers Djizak et de là vers Boukhara. Pendant cette retraite, il fut rejoint par Radjab-Divan-bégui, qui venait chercher refuge près de lui ; convaincu ou peut-être seulement soupçonné d'avoir trempé dans quelque complot, il s'était dérobé par la fuite à la vengeance du khan.

Celui-ci, en arrivant à Khodjend, y apprit le désarroi de l'armée de l'émir ; aussitôt il continua sa marche en ligne directe sur Djizak, dont Haïdar avait laissé le comman-

dement à Abdou-Rassoul-Datkha (frère cadet de Hakim-Koumbégui), lequel avait déjà pris toutes les mesures en son pouvoir pour la défense de la place. Le siège se prolongea pendant plusieurs jours, mais il eut l'issue la plus fâcheuse pour Alim. Invité un soir à souper par Omar, son frère, il se rendit chez celui-ci accompagné de quelques familiers, mais deux à trois heures s'étaient à peine écoulées, qu'on vint lui annoncer que des désordres avaient éclaté dans le camp; on y avait répandu le bruit de sa fuite. Alim aussitôt revint en hâte à sa tente, et ordonna d'allumer des feux en différents endroits; il fit aussi publier par des crieurs qu'il était vivant, en bonne santé, et se trouvait dans sa demeure habituelle.

Mais pleinement convaincu que ce n'était nullement là un incident forfuit, il leva le camp dès le lendemain, s'en revint à Oura-Toubé, en retira toutes ses troupes, et reprit le chemin de Khodjend, puis de Khokand; il laissait ainsi Oura-Toubé complètement abandonnée.

La fin de cette dernière campagne est racontée par les historiens indigènes d'une façon hâtive et quelque peu obscure, qui n'est pas exempte d'étrangeté. Mais si l'on veut prendre en considération, d'une part, la fuite de Radjab-Divan-bégui, et de l'autre le fait qu'il y avait déjà parmi les courtisans un fort parti de mécontents, on pourra penser que l'incident nocturne arrivé sous Djizak, comme aussi l'évacuation d'Oura-Toubé par Alim, furent le résultat des intrigues de cette coterie, qui, ne partageant nullement les inclinations belliqueuses du khan, aurait été toute disposée à le remplacer par quelqu'un de plus paisible, son frère Omar, par exemple.

Quoi qu'il en soit, à la nouvelle de l'abandon d'Oura-Toubé, Mahmoud-Khan, l'un des frères de Khoudaïar-by, l'ancien

gouverneur de cette ville sous Narbouta, s'en empara à l'aide de quelques noukèrs qu'il avait rassemblés et sans coup férir. Voici le récit que lui-même a fait de son entreprise à un historien du pays. « Arrivé devant Oura-Toubé, dit Mahmoud-Khan, je m'arrêtai dans les jardins ; des renseignements que je pris, il résultait que Alim-khan n'avait point laissé de soldats dans la ville ; personne ne m'inquiétait. En fait d'argent, j'avais la valeur de quarante kopeks (vingt-cinq à trente sous); avec cette somme je fis acheter de la viande et préparer une soupe (*chourka*), après quoi j'envoyai en ville inviter quelques-uns des *aksakals*. Ils vinrent, je leur proposai de me reconnaître en qualité de gouverneur, en vertu des droits de mon frère, leur ancien bek, ils y consentirent, et je n'eus qu'à entrer dans la ville et prendre possession du palais et de l'autorité. »

Au commencement de l'année suivante, 1122 (1810), nouvelle entrée en campagne d'Alim-khan, déjà rassuré sur les intrigues de son entourage. Mais il agit mollement ; après un siège qu'il avait d'abord soutenu vigoureusement, Mahmoud-khan entre en pourparlers, la paix est conclue, et le khan s'en revient sans plus tarder à Khokand.

Il ne tarda pas à y recevoir la nouvelle de la mort, à Tachkend, de Younous-hodja, auquel avait succédé son frère Sultan-hodja. Ce changement de gouverneur paraît au khan présenter une occasion favorable de tenter un coup de main sur Tachkend, et il se prépare d'abord à le faire en personne, mais ensuite il se ravise, craignant de sortir du Ferghanah, et envoie l'expédition sous le commandement de son frère Omar. Après des adieux touchants, Omar partit de Khokand avec un corps de troupes et traversa le Deria auprès du kichlak de Gouroum-saraï, puis le Kendyr-Dovan. Arrivé au Tchirtchik, il se mit à ravager la campagne jusqu'aux portes

mêmes de Tackhend, en faisant quantité de prisonniers, dont bon nombre assurément étaient des habitants paisibles.

Il avait affaire à un adversaire d'une lâcheté complète, et qui, d'ailleurs, ne se sentait pas en état de résister. De son côté Omar ne se souciait pas particulièrement d'avoir à donner l'assaut à Tackhend. Aussi fit-il bon accueil à la députation que Sultan-hodja lui avait adressée pour demander la paix, et il lui adjoignit, quand elle repartit pour la ville, ses propres négociateurs.

Entre temps, Sultan-hodja reprit courage et s'enhardit jusqu'à attaquer Omar à la tête de quelques troupes qu'il avait rassemblées à la hâte. Mais la fortune ne lui fut pas favorable ; battu complètement près du Tchirtchtik, il fut fait prisonnier. Omar entra à Tackhend, mais ne sut pas profiter de sa victoire, car au lieu d'instituer pour gouverneur un des siens, il confia ces fonctions au plus jeune frère de Sultan-hodja, Hamout-hodja. Aussi à peine avait-il repris le chemin de Khokand, que Hamout, se mettant à sa poursuite, alla l'attaquer entre Tackhend et le Tchirtchik. Il essuya une défaite complète. Omar, continuant sa marche, se porta vers Niazbek[1], qu'il prit après un jour de siège. On n'en fut pas plus tôt informé à Tackhend, que la panique se répandit parmi la population, qui força les hodjas à demander la paix. Une députation fut envoyée à Omar, qui la reçut, mais en déclarant qu'il ne pouvait être question de paix, que si Hamout venait faire amende honorable.

L'entrevue eut lieu le lendemain. Hamout-hodja s'étant reconnu le vassal du khan de Khokand, fut laissé comme gouverneur à Tackhend. Quant à Omar, après avoir rassemblé

1. Niazbek est considéré comme la clé stratégique de Tackhend, attendu que dans son voisinage se trouve le point de départ des principaux canaux, qui fournissent l'eau à cette dernière ville.

le butin de la campagne, dans lequel figuraient un certain nombre de prisonniers, dont la présence était nécessaire pour rehausser le triomphe des troupes victorieuses, il s'en revint à Khokand. Alim-khan l'y reçut gracieusement et pour récompense, lui donna la province de Marghélan.

Dans ce temps-là le gouverneur d'Andidjan était Rahman-Koul-by, oncle maternel d'Alim-khan et d'Omar-bek. Il avait une fille, nommée Magliar-Amin, qu'il vint à Omar l'idée de prendre pour femme.

Maassoum-khan-hodja, qui avait été désigné pour arranger ce mariage, fut reçu avec de grands honneurs à Marghélan par Omar, et à Andidjan par Rahman-Koul-by. Les noces furent célébrées dans cette dernière ville avec une grande solennité ; les fêtes en durèrent plusieurs jours, et, après un mois et demi de séjour seulement les nouveaux époux partirent pour Marghélan.

Moins d'une année après naquit à Omar son premier fils Mouhammed-Ali, ou par abréviation Madali.

Quelque temps après le mariage d'Omar-bek, Alim-khan résolut d'entreprendre une nouvelle expédition contre Oura-Toubé, ou plus exactement contre Mahmoud-Khan-hodja, qui se refusait opiniâtrement à reconnaître l'autorité du khan de Khokand.

Ouvrons ici une parenthèse. A propos de cette expédition, l'auteur du *Mountakhab-out-Tevarikh* dit, et Moulla-Avaz-Mat rapporte aussi ses paroles, qu'elle était, tout compte fait, la douzième exécutée par Alim-khan contre Oura-Toubé et qu'il passe sous silence plusieurs des précédentes, de crainte de fatiguer ses lecteurs par la monotone répétition de détails presque toujours les mêmes. Dans un autre passage, à la fin de son histoire de Boukhara, le même auteur assure que le nombre total des campagnes d'Alim-khan ayant eu

pour objet l'occupation de cette malheureuse ville, ne fut pas moindre de quinze.

Pendant trois jours, des crieurs (*djartchi*) allèrent publiant partout un édit du khan, annonçant que tout homme en état de porter les armes et en possédant, serait mis à mort et ses biens confisqués, s'il se dérobait au service pour la campagne qui se préparait[1].

Grâce à cette proclamamation, on réunit un assez fort contingent, à la tête duquel Alim-khan partit pour aller mettre le siège devant Oura-Toubé. Après une canonnade insuffisante, qui n'avait même pas réussi à faire une brèche dans la muraille, il essaya un assaut, mais, repoussé avec des pertes graves, il dut se retirer dans son camp, et le siège se prolongea encore pendant dix-huit jours.

Deux incidents en signalèrent la durée. Radjab-bek-Datkha sortit de Djizak avec un millier de noukèrs pour venir au secours de Mahmoud-Khan-hodja, mais en route la plupart s'enfuirent, en apprenant qu'on se battait pour de bon à Oura-Toubé ; il ne restait qu'une centaine d'hommes à Radjab lorsqu'il y entra. Néammoins, ce renfort, si insignifiant qu'il fût, releva le moral des habitants, tellement qu'ils se maintinrent encore quelques jours. Alim lui-même commença à douter du succès, d'autant que le commandant en chef de son armée (*émir-lechkèr*), Toulé-baï-Mirza l'abandonna pour se refugier dans la place.

1. Des proclamations de ce genre, et l'usage s'en est maintenu bien après l'époque d'Alim, montrent quel sentiment de répulsion toute expédition tant soit peu sérieuse excitait parmi les troupes, composées surtout d'une sorte de milice territoriale, appelée à servir suivant les exigences des événements ; elles font aussi comprendre combien il était difficile pour les khans de mettre sur pied une armée un peu importante. Cet état de choses nous rappelle les anciens boyards et nobles russes, qui avaient coutume de dire : « Dieu nous fasse la grâce de servir le tzar, et de ne jamais tirer l'épée. »

Le dix-huitième jour du siège, pourtant, le manque absolu de vivres et de fourrage mit Mahmoud-Khan-hodja hors d'état de tenir plus longtemps et le contraignit de faire des propositions de paix.

Alim reçut la députation qui venait les lui apporter et posa pour conditions : 1° que Mahmoud-Khan envoyât, pour lui faire hommage son frère Tourèh-Khan-hodja avec quelques personnages de la noblesse de Boukhara ; 2° qu'il livrât le transfuge Toulé-baï-Mirza. Mahmoud, qui se trouvait dans une position sans issue, dut en passer par là.

Toulé-baï-Mirza fut livré au supplice, et Tourèh-Khan-hodja, ainsi que Choukour-Ali-Toksaba, furent envoyés en exil perpétuel à Khokand.

On entendit souvent, dans la suite, Mahmoud-Khan dire, même publiquement, que le fait d'avoir livré Tourèh-baï-Mirza était une tache de honte, dont lui et sa postérité ne se laveraient jamais.

Lors de son retour, Alim s'arrêta plus d'une semaine pour festoyer à Khodjend.

Il ne jouit pas d'un long repos.

Omar avait laissé, on s'en souvient, à Tackhend, Hamout-hodja en qualité de gouverneur, sous la suzeraineté du Khokand. L'éloignement où il se trouvait et les guerres à propos d'Oura-Toubé, qui le faisaient oublier, lui donnèrent le courage de refuser ouvertement obéissance au kkan.

Alim se mit de nouveau en campagne, et entre le Tchirtchik et Tackhend il rencontra Hamout qui, après quelques hésitations, venait lui offrir la bataille. Ce fut, pour ce dernier, une défaite complète ; il dut, abandonnant sa famille et tout ce qu'il possédait, s'enfuir avec quelques soldats seulement à Boukhara. Alim entra dans Tackhend, qui fut mis à sac. Après trois jours de pillage, un ordre du khan ayant enjoint

d'y mettre fin, les habitants, qui s'étaient enfuis dans les environs pour échapper au carnage et aux violences commencèrent à se rassembler, et, au bout de deux ou trois jours, les plus notables d'entr'eux se présentèrent devant le kan avec des présents.

Saïd-Ali-bek fut nommé hakim de Tackhend ; quelques employés khokandiens et une petite garnison restèrent auprès de lui.

Le caractère d'Alim-khan a été jugé sévèrement par les historiens indigènes aussi bien que par le peuple. Les livres s'accordent avec la tradition pour lui donner les surnoms de Tigre [1] furieux (*chir garan*), d'Alim le cruel (*Alim zalim*) et d'autres encore, et il y est représenté comme un homme jaloux à l'excès du pouvoir, rigoureux jusqu'à la cruauté, et terrible non seulement pour ses ennemis, mais aussi pour ses plus fidèles serviteurs, qui ne savaient et ne pouvaient toujours satisfaire aux exigences presque insensées de leur maître.

Toutefois le jugement porté sur lui par l'auteur du *Mountakhab-out-Tevarikh*, Hakim-Khan-Tourèh, est moins défavorable, et cet écrivain avait eu les moyens de le bien connaître par les récits de son père, Maassoum-Khan-hodja, lequel, pendant toute la durée du règne d'Alim, avait été de son entourage. A ce qu'assure donc cet auteur, ce prince, en dépit de tous les défauts qu'on pouvait lui reprocher, n'était pas aussi dépourvu d'humanité que l'ont dit quelques-uns de ses contemporains, qui ne l'avaient pas vu d'assez près ; de plus, on pourrait citer de lui nombre d'actions à la fois bonnes et très sensées, et enfin on peut alléguer à son excuse, que souvent ses actes ne pouvaient être regardés comme

1. *Chir garan* veut dire « preneur de lions ». Trad.

l'expression de sa volonté. En d'autres termes, une extrême irascibilité et une sensibilité nerveuse maladive lui ôtaient la conscience de ce qu'il faisait. Au témoignage de Hakim-Khan-Tourèh encore, nul ne savait récompenser aussi bien qu'Alim; mais aussi il était d'une humeur très instable, pouvant passer subitement de l'affabilité à la fureur, puis, par un brusque retour, manifester un repentir sincère de son emportement.

Une telle mobilité accusait avant tout un état anormal du système nerveux, mais c'était là, on le comprend, le moindre souci de ses familiers, comme de la nation; aussi, avec le temps, devint-il l'objet d'une haine presque générale.

Les causes de cette haine étaient les mêmes pour tous. La jalousie du pouvoir chez Alim était telle que, combinée avec les particularités de son caractère, elle le rendit plus d'une fois cruel; il aimait la guerre, que la nation détestait, il s'essayait continuellement à des conquêtes, et, dans ces tentatives, les sujets ne voyaient qu'un amusement personnel du souverain qui non seulement ne leur rapportait rien, mais, au contraire, entraînait pour eux perte de temps, d'argent et de sang, enfin Alim, en voulant tout diriger à sa guise, s'ingérait par ses règlements et ses actes dans les détails les plus intimes de la vie privée, auxquels aucun souverain du Ferghanah ne s'était avisé de toucher.

C'est ce dernier usage de son pouvoir qui fit d'Alim un tyran aux yeux du peuple, encore que parmi ses prescriptions les plus incriminées, beaucoup ne méritassent rien de pareil. Il convient de dire que les jugements que je viens d'exposer appartiennent non à moi, mais à l'auteur du *Mountakhab-out-Tevarikh*, auquel je les ai empruntés presque en totalité, en y ajoutant seulement quelques commentaires, recueillis de la bouche d'indigènes qui avaient bien connu Alim.

Selon Hakim-Khan-Tourèh, ces surnoms de tyran, de lion furieux, d'oppresseur, etc., décernés par le peuple n'étaient pas entièrement mérités, et, pour justifier cette apologie, il cite certains faits de la vie publique d'Alim-khan.

Ainsi, par exemple, dans le Ferghanah comme dans toute l'Asie centrale, au reste, l'ignorance, non pas de la seule multitude, mais aussi des classes supérieures de la société, était alors si profonde, qu'elle les rendait facilement dupes de quantité de charlatans prenant le masque de la religion. Ces imposteurs allaient de ville en ville, de village en village, s'affublant du rôle de prédicateurs, se donnant pour des saints, tout au moins pour des justes, dont la mission était d'instruire les hommes dans la vraie foi musulmane, exécutaient des tours de prestidigitation, qu'ils faisaient passer pour des miracles, et exploitaient ainsi, de la manière la plus éhontée, les populations, dont ils tiraient, par tous les moyens, des contributions volontaires. Quelque nouveau prédicateur ou thaumaturge de cette espèce venait-il à faire son apparition, Alim le mandait au palais et l'invitait à dire et exécuter devant lui tout ce qui faisait l'objet de ses discours et de ses exhibitions publiques. Si cette espèce d'examen ne révélait rien qui fût en contradiction flagrante, ou tout au moins qui ne fût pas strictement d'accord avec les principes de la religion musulmane, le personnage était simplement congédié, parfois avec un présent; au cas contraire, le khan l'obligeait pour le moins à faire amende honorable de ses supercheries, mais, d'ordinaire, le charlatan les expiait beaucoup plus chèrement aux dépens de sa propre peau.

On comprend que les prétendus saints de cette espèce, ainsi convaincus publiquement d'imposture, se faisaient passer pour des martyrs qui avaient souffert pour la foi, diffamaient Alim en le traitant d'apostat, d'infidèle, tirant pour cela

avantage de sa malheureuse passion pour le vin, et par là augmentaient encore l'antipathie générale pour le rude et belliqueux souverain, qui exigeait chaque jour du peuple, de nouvelles victimes à offrir au Dieu de la guerre. Avec le nombre de ces victimes croissait, il est vrai, au dehors, l'importance politique du khan et de l'État qu'il gouvernait, mais par contre, son impopularité à l'intérieur augmentait dans la même proportion, et elle ne tarda pas à se manifester par des signes du caractère le plus menaçant, dont nous aurons bientôt à parler.

A côté de ces tartufes, de ces prétendus thaumaturges qui avaient existé de tout temps, Alim-khan, avec ses préoccupations militaires, créa encore une classe de faux mendiants. C'est-à-dire que, pour avoir toujours à sa disposition un train de chameaux tout prêt à effectuer les transports en temps de guerre, il fit raccoler de force, en qualité de chameliers, une quantité d'individus, pris parmi les plus robustes, qui auraient pu s'employer autrement, et qu'il était obligé d'entretenir, même en temps de paix.

Alim-khan appartenait à la secte *djaria* et presque chaque soir, habituellement en présence de la plupart des courtisans, il accomplissait la cérémonie dite du *zikr*[1].

Depuis quelque temps on voyait régulièrement assister à ces *zikrs* un jeune fou (*divanèh*), qui arrivait toujours avec la bouche pleine de son, de façon qu'il ne pouvait prononcer distinctement un seul mot ; il prenait part à la cérémonie par une sorte de sourd mugissement, accompagné de divers mou-

1. Les adhérents de la secte *djaria*, quand ils font en commun les prières appelées en général *zikr* et par eux-mêmes *djakhr*, prononcent d'une voix criarde et traînante les épithètes du nom de Dieu, en accompagnaut ces éjaculations de divers mouvements du corps. Ils finissent par arriver à un état complet d'égarement ou d'enthousiasme, lequel, dans un grand nombre de cas assurément, doit être regardé comme simulé.

vements du corps et de contorsions. Comment s'était-il introduit dans ces assemblées, c'est ce qu'on ne put savoir, parce que le khan ne fit jamais aucune question à son endroit, croyant qu'il appartenait à cette foule de gens de toute sorte qui remplit les palais. Seulement Alim s'était permis quelquefois de s'égayer à ses dépens.

Un jour, au moment de la cérémonie où l'enthousiasme avait atteint son paroxysme, alors que la plupart des assistants gisaient çà et là plongés dans un égarement, simulé sans doute pour quelques-uns, et apparemment privés de sentiment, Alim-khan aperçut le fou qui, debout devant lui et blême, le dévorait d'un regard où se lisait la haine. Lui sauter au cou et l'entrainer dans le vestibule, fut, pour le khan l'affaire d'un moment. Des personnes présentes, les unes ne prirent point garde à ce qui s'était passé; les autres, ne sachant qu'en penser, restèrent à leurs places.

A peine Alim et le fou étaient-ils arrivés dans le vestibule, où régnait une obscurité complète, que ce dernier, tirant de sa ceinture un couteau, en porta rapidement plusieurs coups au khan, avant qu'il eût le temps de dégaîner le sabre qui ne le quittait jamais, ni jour ni nuit. Quand enfin il l'eut en main, il chercha à en frapper le fou, qu'il atteignit seulement à l'épaule; après quoi, sortant en silence dans la cour, il y demeura appuyé à un mur, déjà tout affaibli par la perte de son sang.

Au bruit qui se fit dans le vestibule, d'où partait aussi une espèce de gémissement, tout le monde s'y précipita, le couteau à la main, pour voir ce qui s'était passé, et on trouva le fou qui, assis par terre et tout ensanglanté, brandissait un couteau de la main gauche. Hafiz-Kouvat se jeta sur lui, mais il reçut un coup de couteau au visage et tomba inanimé; après Kouvat, Mahmoud-hodja fut également blessé et s'enfuit

Alors Kitchik-Khan, le vézir d'Alim, ayant remarqué que le fou avait un bras qui pendait sans mouvement, le saisit par le bras resté sain, le renversa par terre et se mit à cheval sur lui pour le maintenir. Pendant ce temps-là, d'autres personnes, qui s'étaient mises à la recherche d'Alim, l'avaient trouvé dans la cour, gisant et baigné dans son sang. Le croyant mort, elles se disposaient déjà à pousser les cris de douleur usités en pareille circonstance, lorsque le khan donna des signes de vie ; alors, tandis que quelques-uns le relevaient, d'autres couraient achever le fou.

En ce moment là, Kitchik-khan, qui se tenait toujours à cheval sur celui-ci, cria par plaisanterie : « N'allez pas couper mon séant au lieu des pieds du fou ! ce ne serait pas gai d'être récompensé de mes services par la perte de cette partie de mon corps. Je vous la recommande, et vous, je vous recommande à Dieu. C'est bien, frappez ! »

Ces facéties parvinrent jusqu'à l'oreille d'Alim, qui tança son vézir, en lui criant qu'il n'y avait pas lieu de plaisanter, là où il s'agissait de mort. Le fou fut coupé en morceaux, et ainsi on ignora toujours si l'attentat était dû à sa propre initiative, ou s'il avait agi sous une inspiration étrangère.

Le khan blessé avait été rapporté dans ses appartements et remis aux mains des médecins. Trois ou quatre jours après l'événement, la nouvelle s'en était répandue dans le Ferghanah tout entier, et y causait une émotion qui n'avait rien de favorable pour le prince ; au contraire, dans les villages on ne voulait croire qu'à la rumeur, d'après laquelle Alim-Zalim, le tyran, aurait été non pas seulement blessé, mais tué. « Nous voilà sauvés, disait-on, c'en est fini de ses interminables campagnes. »

Les familiers du khan lui déclarèrent que, s'il ne se montrait pas bientôt en public, ils ne pouvaient répondre des

conséquences. Alors il donna l'ordre de prévenir Maassoum-Khan de son intention d'aller dîner chez lui dans un jardin, éloigné d'une demi-lieue du palais. Le lendemain, en effet, il monta à cheval, ce qu'il ne fit qu'avec beaucoup de peine ; et se rendit lentement, et en grande pompe, au lieu indiqué. Les esprits se calmèrent à moitié, et, au bout de cinq semaines le rétablissement du blessé était complet.

Il est remarquable que, à la suite des événements qui viennent d'être racontés, un changement se fit dans le caractère et les habitudes d'Alim-khan : il montra de l'insouciance, une sorte de fatuité arrogante, et s'adonna avec excès à la boisson. On doit supposer qu'après l'attentat dont il avait failli être victime, il s'était rendu compte de l'existence d'une forte opposition contre lui, et que cette conviction, en le rendant hypocondre, lui avait inspiré une sourde irritation contre tous ceux qui l'entouraient.

On ne saurait autrement expliquer la froideur qu'il commença à témoigner à l'égard d'un homme, qui lui était aussi entièrement dévoué que Maassoum, froideur que le frère du khan, Omar-bek, mit à profit pour se rapprocher d'autant de Maassoum, dont il connaissait bien l'immense popularité. Tous ses efforts tendaient à augmenter, aux yeux du public, un éloignement, peut-être plus apparent que réel, car, après tout, Maassoum-Khan-hodja n'en resta pas moins fidèle à son souverain ; non seulement il lui devait en partie sa fortune, mais il voyait en lui un homme droit, sincère et d'une bravoure à toute épreuve.

Dans ces circonstances, on rapporta à Alim que Rahman-Koul-by, beau-père d'Omar, et Djouma-baï-Kaïtaki, méditaient sérieusement de le renverser. A la fois ennemi juré des délations et plein d'une orgueilleuse confiance en lui-même, comptant aussi et par trop sur les faveurs qu'il avait

répandues autour de lui, Alim fit cette réponse : « Ai-je donc si peu de partisans qu'il me faille avoir peur de quelques conspirateurs ? »

Mais ce n'était plus de quelques conspirateurs qu'il s'agissait : le nombre des mécontents croissait non de jour en jour, mais d'heure en heure, beaucoup ne se cachaient pas pour dire que le renversement du khan était une affaire irrévocablement arrêtée, et que l'occasion seule était à trouver. Un de ceux, on a déjà pu le pressentir, qui attendaient le plus impatiemment cette occasion, était Omar, lequel s'était déjà créé, dans la haute classe de Khokand, un parti puissant et sûr. Le bek avait su s'en concilier les sympathies par ses prévenances et par une dévotion peut être outrée à dessein, mais qui en tout cas, lui avait valu l'appui du haut clergé ; et pardessus tout l'attitude de protecteur qu'il avait prise à l'égard des savants et des poètes, en lui gagnant partout des partisans enthousiastes, contribuait à le faire désigner comme le libérateur désiré, destiné à renverser l'odieux Alim.

Pour son propre malheur, celui-ci, dans l'hiver de 1232 (1816), se mit à rassembler des troupes et annonça à l'improviste qu'il allait partir pour Tackhend.

L'astrologue de la cour, Achour-koul-Divana, à qui il incombait entr'autres de déterminer les jours heureux ou malheureux, se présenta devant le khan, et déconseilla fortement l'entreprise. Au nombre des motifs qu'il allégua, était un rêve qu'il avait eu et dans lequel lui-même, Achour-Koul, se trouvait *en état de grossesse* et avait avorté, ce qui, comme on sait, est le plus redoutable des pronostics. En dépit de toutes les représentations, Alim persista dans sa résolution, et il fut ordonné à tout homme en état de porter les armes et en possédant, de prendre part à l'expédition, sous peine de mort pour les contrevenants. Parti de Khokand à la tête d'un

nombreux corps d'armée, en plein hiver, en dépit du froid et de la neige, il traversa le Kendyr-Dovan, et dès le quatrième jour, il atteignait Kamychi dans la vallée du Tchirtchik.

Là on fit une halte, dont Alim profita pour organiser une chasse dans les bois de touranga qui s'étendaient entre la route et la rive du Tchirtchik. Au cours de la chasse, on entendit de grands cris ; Alim, accompagné d'une suite nombreuse, s'élança dans la direction d'où ils partaient, et apprit que deux tigres, sortis du bois, avaient déchiré ou blessé plusieurs hommes.

En présence des tigres, et sans bouger de place, il promet une large récompense à qui les tuera ; les noukèrs ouvrent le feu ; les tigres se jettent sur eux, en déchirent encore quelques-uns et mettent le reste en fuite.

Alors Chah-Roukh-bek, l'un des fils d'Alim, se glisse à pied à travers les arbres et d'un coup de feu abat la femelle. A cette vue, Omar, qui ne se laissait jamais surpasser en rien par Chah-Roukh, saisit un fusil, s'élance, à cheval, sur le mâle et le tue d'une balle dans le cœur. Des applaudissements unanimes saluent les deux beks, qui aussitôt, sur le lieu même, reçurent de riches présents d'Alim.

La chasse ainsi terminée, le camp fut levé, et Alim entra avec l'armée dans Tackhend.

Après un court repos donné aux troupes, Djouma-baï-Kaïtaki et Iris-Koul-by furent envoyés dans la direction du nord, à l'effet de piller les Kirghizes (Kazaks), qui se trouvaient alors sous la domination de Boukhara. Après s'être acquité consciencieusement de sa besogne, c'est-à-dire avoir pillé les aouls voisins *jusqu'à la dernière loque*, et fait une masse de butin et de prisonniers, la colonne expéditionnaire dut s'en revenir ; elle y était forcée par le manque absolu de fourrage pour les chevaux, et, d'ailleurs, les autres aouls,

avertis de l'approche de l'ennemi, s'étaient hâtés de décamper et de s'enfoncer plus avant dans les steppes.

A la nouvelle du retour de la colonne, Alim envoya au devant d'elle Omar, qui reçut le butin, en fit dresser l'inventaire, et revint ensuite présenter au khan son rapport sur les résultats de l'expédition.

Les choses en seraient restées là si, peu après, on n'était venu accuser, devant le khan, Iris-Koul et Djouma-baï, d'avoir à dessein méconnu sa volonté et, par crainte du froid et pour rentrer plus vite à Tackhend, fait décamper les aouls sans les toucher. Sur cette dénonciation, Alim fit appeler les deux chefs, leur adressa de vifs reproches, et leur intima l'ordre de partir immédiatement pour battre de nouveau la steppe.

Au lieu d'obéir, ils allèrent réunir les partisans d'Omar, et, de l'aveu de celui-ci, un complot fut formé entr'eux ; ils décidèrent d'abandonner Alim dans Tackhend, et de partir eux-mêmes en toute hâte pour Khokand, en emmenant le plus de troupes qu'ils pourraient.

La nuit venue, ils montent à cheval, répandent dans la ville le bruit qu'Alim a été tué, et en sortent. A leur suite, la plus grande partie des noukèrs s'enfuit. Au bord du Tchirtchik, Omar est proclamé khan. Après avoir laissé à Kirsoutchi un détachement sous le commandement de Houchvakt-Divan-bégui, il s'achemine rapidement vers Khokand. En y entrant, il n'avait que vingt soldats avec lui ; les autres, incapables de le suivre, s'étaient éparpillés le long de la route.

Les événements de cette nuit fatale ne furent connus d'Alim que le matin ; il les apprit de son valet et ensuite, avec tous les détails, de la bouche de Maassoum-Khan-hodja, qui avait su le complot, mais n'avait pas voulu abandonner Alim, alors même qu'on ne pouvait plus douter du déclin de son étoile.

Alim, se rendant compte de sa situation, expédia des courriers pour rappeler Zahour-Divan-bégui, envoyé précédemment avec un détachement à Saïram, et lui-même, pour s'assurer la fidélité des gens qui lui restaient, leur distribua des présents. Mais Zahour-Divan-bégui avait appris les événements, et ne se hâta point de revenir de Saïram ; aussi Alim, sans l'attendre davantage, sortit de Tackhend, en le laissant à la garde de Séid-Ali-beg et d'Arslan-Karakalpak. Les soldats qui lui étaient restés fidèles étaient en si petit nombre, qu'il ne put même s'emparer de Kirsoutchi, défendu par Houchvakt-Divan-bégui, et ceux-là même commencèrent à l'abandonner l'un après l'autre. Quand il eut passé le Kendyr-dovan, il apprit qu'il avait devant lui une embuscade des gens du kichlak de Rangaz, postés là par Omar pour l'attendre, et qui passaient, dans ce temps-là, pour les meilleurs tireurs et chasseurs du Ferghanah. Il avait avec lui près de de deux cents femmes et enfants et une quarantaine d'hommes, parmi lesquels le seul personnage d'importance était Maassoum, car le fils du khan, Chah-Roukh-by, avait été renvoyé par lui à Tackhend, pour demander du secours à Séid-Ali-beg et Zahour-Divan-bégui. Alim-khan perdait la tête et ne savait à quoi se décider. Alors Maassoum lui conseille de se rendre à Khodjend, près de Khalyk-Koul-Mirza, avec lequel il avait toujours été dans les meilleurs termes. Mais un traître fait à Alim un faux rapport (comme on l'apprit par la suite) ; il lui dit que Khodjend est déjà aux mains d'Omar et que Khalyk-Koul-Mirza, arrêté par son ordre, a été dirigé sur Khokand.

Frustré de cette dernière espérance, et se voyant abandonné de tous, Alim-khan, pour échapper à l'embuscade qui lui était tendue, prit par les montagnes, et en dehors de tout chemin, la direction de Badam-Tchachma. Lorsque les

fuyards y arrivèrent, le troisième jour au soir, après plus de quarante-huit heures de marche sur des rochers nus et tranchants, ils y trouvèrent Chady-bek et Mer-Chérîf-by, envoyés là par Omar pour les attendre au passage. Ce fut avec beaucoup de peine que Maassoum-Khan-hodja put les persuader de se contenter de saisir les bagages du khan, en lui permettant à lui-même de s'échapper.

Voici comment le fils de Maassoum, Hakim-Khan-Tourèh, qui avait à cette époque sept ans environ, raconte ce qui se passa ensuite à Badam-Tchechmèta: « Pendant la nuit, dit-il, je me réveillai, en entendant des pleurs dans la cabane où s'était refugiée ma mère, la propre sœur d'Alim-khan. Je tournai les yeux de ce côté, et j'aperçus deux personnes qui s'embrassaient en sanglotant; cette vue me fit aussi fondre en larmes. Ces deux personnes vinrent à moi, et, me fermant la bouche, m'enjoignirent de me taire, alors je reconnus en eux Alim et ma mère. Ils s'embrassèrent encore une fois; le khan me baisa sur le front, sortit de la cabane et disparut dans les ténèbres de la nuit. A l'aube, quand les femmes du harem apprirent qu'Alim n'était plus là, elles éclatèrent en hurlements, le tenant déjà pour mort. »

A ce moment là le khan, suivi de cinquante noukèrs, était déjà parvenu aux mines de sel qui sont près de Kamych-Kourgan; s'y arrêter était dangereux, aussi ses compagnons lui conseillèrent-ils de se réfugier à Oura-Toubé près de Mahmoud-Khan-hodja. Mais Alim répondit à cet avis, que jamais il ne se déciderait à demander asile aux gens d'Oura-Toubé, dont il avait désolé la ville dans tant d'expéditions, ni à Mahmoud-Khan, avec lequel il avait été en guerre durant des années.

« S'il est écrit que je dois mourir, ajouta-t-il, je n'éviterai pas la destinée. Jamais je n'ai fui devant le danger, et je ne le

fuirai pas davantage à présent ; mieux vaut aller l'affronter. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait de mon propre mouvement, sans prêter l'oreille aux délateurs ; à cet égard ma conscience est tranquille. S'il faut mourir, mourons. J'irai à Khokand, et nulle part ailleurs. »

En quittant les mines de sel, Alim suivit la rive droite du Deria, pour gagner le gué de Ak-Djar, et de là Khokand. Il passa le gué, échappant à son insu au beau-père d'Omar, Rahmou-Koul-by, qui le guettait avec ses noukèrs, des Kiptchaks d'Andidjan. Celui-ci, apprenant que le fugitif venait de passer, envoya à sa poursuite des cavaliers, qu'il suivit à distance avec le reste de sa troupe.

Au bruit des cavaliers qui arrivaient au galop, les compagnons d'Alim tirèrent chacun de leur côté, et il resta seul. Il avait pour monture un étalon gris, Inak-bouz, fameux dans tout le Ferghanah, et qui jamais ne se serait laissé atteindre, s'il n'eût eu les pieds gâtés dans la traversée des montagnes.

Se voyant perdu, Alim fit tourner son cheval, pour faire face à ceux qui le poursuivaient, et dégaîna son sabre, seule arme qu'il eût en sa possession. Lorsqu'il vit les Kiptchaks assez près de lui, il fondit sur les premiers et abattit la tête à deux d'entr'eux ; un troisième le blessa d'un coup de pique à l'épaule, et un quatrième, passant derrière lui, lui tira un coup de pistolet dans le dos ; la balle traversa la poitrine d'outre en outre. Alim-khan saisit convulsivement le cou de son cheval, puis glissa et tomba mort la face contre terre. Bientôt accourut à toute bride Rahman-by, qui sautant à bas de son cheval, se jeta sur le cadavre en sanglotant.

On était à une très courte distance, deux lieues à peine de Khokand. Le corps, placé dans un chariot, y fut transporté, et, chose étrange, malgré l'aversion presque générale dont Alim vivant avait été l'objet, il fut accueilli avec des démons-

trations de douleur par la population, qui l'accompagna en pleurant. Mais telle est la foule ! le spectacle de la mort la laisse rarement indifférente, et produit parfois une révolution totale dans ses sentiments.

Les funérailles eurent lieu, selon l'usage du pays, le même jour. Malgré tous les efforts que fit Omar pour y paraître calme, son extérieur décélait une profonde agitation.

Alim-khan mourut au printemps de 1232 (1816). Il laissait trois fils: Chah-Rouh, Ibrahim-bek (Atalyq-Khan) et Mourad-bek, et trois filles: Aïm-Khan, Ouloug-Khan et Aftab-Khan.

Ouloug-Khan épousa dans la suite son cousin germain Madali-Khan, fils d'Omar, mais ce mariage resta sans postérité.

OMAR-KHAN (1816-1821)

Après la mort d'Alim, *Omar-khan*, qui lui succédait, jugea indispensable de se défaire de Chah-Roukh-bek, qui était à Tachkend, et aurait pu, dans des circonstances favorables, se poser en prétendant au trône paternel. Sur l'ordre d'Omar, le jeune prince, sans avoir encore commis aucun acte suspect, fut arrêté et dirigé sur Khokand ; puis, avant d'y arriver, et en vertu d'un second ordre, égorgé et inhumé au mezar de Peïghamber-ata, d'où, plus tard, ses restes furent transportés et réunis à ceux d'Alim-khan.

Au début de son règne, Omar prétend s'entourer d'un grand éclat extérieur et jouer, fût-ce en miniature, le rôle d'un de ces souverains qui avaient autrefois, comme Timour, brillé dans l'Asie centrale. Pour cela, il réunit près de lui toute une pléiade de poètes, qui dans leurs vers célèbrent à l'envi ses louanges et reçoivent un traitement à l'égal des

fonctionnaires de cour. Ensuite, bien qu'étranger à tout désir de conquêtes, mais voulant mettre à profit pour ses plaisirs la situation que le khanat de Khokand avait acquise dans l'Asie centrale grâce à Narbouta et à Alim, Omar envoie une somptueuse ambassade à l'émir de Boukhara, dans le but de contracter avec lui une alliance.

A ce moment là, Radjab-Divanbégui, qui jadis s'était enfui d'auprès d'Alim, et venait d'apprendre sa mort, revint à Khokand ; il obtint d'Omar le poste de hakim de Tachkend.

Lors de son retour de Boukhara, l'ambassade, dont le chef était Ichan-Khan-Tourèh, fut accueillie avec de grands honneurs à Oura-Toubé par Mahmoud-Khan-hodja, qui, connaissant l'humeur peu belliqueuse du nouveau khan, jugeait avantageux d'entretenir avec lui des rapports aussi amicaux que possible.

En effet Omar, quand il apprit la réception faite à Ichan, s'empressa de mettre à profit cette occasion et envoya à Oura-Toubé une ambassade spéciale sous la direction de Maassoum-Khan.

Mahmoud-Khan-hodja, très flatté d'une pareille distinction, alla au-devant des envoyés jusqu'à Ak-Sou et leur fit immédiatement connaître son intention de se réunir, avec la province d'Oura-Toubé, au Ferghanah. De plus, lorsqu'ils repartirent pour Khokand, il leur adjoignit un de ses parents, Sultan-Khan-hodja, avec la mission de proposer à Omar cette réunion et de solliciter sa protection.

Ces offres furent bien accueillies d'Omar, qui renvoya Sultan-Khan-hodja avec des présents. Mais cette trahison de Mahmoud envers l'émir mit fin immédiatement aux rapports amicaux qui subsistaient entre Khokand et Boukhara, tellement que Omar-khan crut indispensable de marcher avec des troupes contre Djizak. A Oura-Toubé, Mahmoud se joignit

à lui mais la campagne se borna à ravager les environs de Djizak, après quoi Omar s'en revint à Khokand.

Après son retour, il envoya les deux derniers fils d'Alim-khan (autrement Atalyq-Khan) et Mourda, en exil à Karatéghin, ou Abdoul-Aziz-khan, à tout événement, les traita honorablement.

Bientôt arriva la nouvelle, que l'émir Haïdar avait fortifié Peïchagar, et qu'après y avoir laissé Mouhammed-Rahim-Divan-bégui avec une garnison, il marchait lui-même contre Oura-Toubé. Omar rassemble de nouveau des troupes, et prend la même direction. Informé de ce mouvement, l'émir s'en retourne à Samarkand, après avoir laissé à Peïchagar Ma-Rahim-Divanbégui.

Omar apprit la retraite de Haïdar, lorsqu'il était lui-même déjà arrivé devant Djizak. Comme aucun danger ne paraissait plus à redouter pour Oura-Toubé et que d'autre part, il ne se souciait pas de faire une tentative sur Peïchagar, défendu par Ma-Rahim, il reprit le chemin du Ferghanah. En passant par Oura-Toubé, il s'arrêta quelques jours chez Mahmoud-Khan-hodja.

Cette campagne, si peu brillante qu'elle fût par elle-même, avait eu toutefois, pour le moment, des résultats assez satisfaisants, pour alimenter la verve des poètes de cour, qui s'évertuèrent à chanter sur tous les tons la gloire d'Omar.

D'ailleurs, pour le dire en passant, il n'était pas rare que ces poètes reçussent le sujet de leurs compositions du khan lui-même, grand amateur de poésie, et qui s'était laissé tenter par l'idée de jouer le rôle de Mécène, comme pas un de ses prédécesseurs ou de ses successeurs. Dans la suite, une grande partie de leurs élucubrations fut réunie en un recueil, dont quelques copies circulent encore dans le Ferghanah sous le titre de *Madjmou-i-Chouara*.

Cependant la réunion volontaire d'Oura-Toubé au khanat de Khokand, était un fait auquel l'émir Haïdar ne pouvait se résigner ; il alla encore une fois mettre le siège devant cette ville.

Omar arrive à la rescousse, mais un peu tardivement, lorsque Haïdar avait déjà bloqué à peu près complètement la place. Il établit son camp à Kyzyli et, dans un conseil de guerre, insiste sur la nécessité de se mettre en communication avec Mahmoud-Khan-hodja, enfermé dans la ville assiégée. Aboul-Kassim-Atalyq réussit à y pénétrer, et rapporte même des présents de Mahmoud. Ce dernier promettait, en outre, de rester fidèle à Omar et de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité.

Alors Omar-khan lève son camp, prend la direction de Zamin, et dispose ses forces autour de Rabat-Tchassir.

Instruit de ce mouvement du khan sur la route de Samarkand, l'émir Haïdar, à son tour, convoque un conseil de guerre, dans lequel la décision est prise de lever le siège et d'opérer la retraite sans retard.

Quelques jours après, des éclaireurs viennent annoncer à Omar que le siège était levé, et qu'à la place précédemment occupée par les Boukhariens, ils n'avaient plus trouvé que des tas de fumier. Omar alors revient à Oura-Toubé, et après un jour passé chez Mahmoud-Khan-hodja, il reprend le chemin de Khokand ; à sa sortie, Mahmoud l'accompagna jusqu'à une distance de deux verstes, à pied et tenant l'étrier du khan.

Peu après, l'envie prit à Mahmoud de s'emparer de Peïchagar. Sans beaucoup de réflexions, il rassembla quelques troupes, se porta rapidement en avant et, à la faveur de la nuit, entra dans la place, faiblement défendue.

Cette facilité lui inspira une fausse sécurité, et les habitants, voyant qu'il ne prenait aucunes précautions pour se

garder, donnèrent avis de cet état de choses à Ourmétin, où se trouvait un corps de deux mille cavaliers boukhariens. Surpris par une attaque nocturne, Mahmoud éprouva de grandes pertes et fut forcé de battre en retraite sur Oura-Toubé, ayant en outre à se reprocher d'avoir fait ce coup de tête sans l'assentiment du khan. Aussi à son retour, se hâta-t-il de lui expédier un courrier porteur d'une lettre, où il exposait toutes les circonstances de l'affaire et demandait pardon de sa faute.

Omar ne se contenta pas d'accorder ce pardon et de ne rien changer à son attitude bienveillante; mis en goût lui-même, à ce qu'il paraît, il réunit des troupes pour essayer de prendre Ourmétin, et d'abord, à Oura-Toubé, il opéra sa jonction avec Mahmoud-Khan-hodja. Là aussi un détachement séparé fut confié à Aboul-Kassim-Atalyq, auquel le khan donna l'ordre exprès de s'emparer d'Ourmétin.

En ce moment, Omar reçut la visite du bek de Chahrizebz, Niaz-Ali-Atalyq et de Katta-bek-Parnanatchi, d'Ourgout, qui venaient lui offrir des présents; le dernier, ennemi déclaré de l'émir, apportait, avec les présents, la proposition de réunir, au khanat de Khokand, Ourgout, à l'exemple d'Oura-Toubé.

Sans donner à Katta-bek aucune réponse précise, Omar-khan mit fin aux opérations militaires et reprit le chemin de Khokand, après avoir donné à ses hôtes une escorte, commandée par Seïd-Koulbek, qui devait les accompagner jusqu'à Ourgout.

En 1234 (1818), la première femme d'Omar, Magliar-Amin, lui donna son second fils, Sultan-Mahmoud.

Au commencement de l'hiver de cette même année, quelqu'un vint dire au khan que Mahmoud-Khan-hodja s'était mis en relations avec l'émir. Au commencement, Omar refusa

d'ajouter foi à ce rapport, qui était peut-être calomnieux, mais, au bout de quelque temps, le doute l'emporta dans son esprit, et il résolut de saisir Mahmoud et de l'éloigner à tout prix d'une province, qui avait causé tant de soucis au khanat de Khokand. Il partit en décembre pour Oura-Toubé.

Mahmoud-Khan-hodja, qui était sans défiance, sortit à sa rencontre jusqu'à Naïdjan, où les troupes du khan firent halte ce jour-là. Le campement suivant eut lieu dans le voisinage d'Oura-Toubé. Le matin, Mahmoud, en compagnie d'une suite nombreuse, se présenta devant le khan avec des présents, Omar les reçut et, après avoir congédié gracieusement celui qui les offrait, commanda que, à l'issue de la prière du peïchine, vers deux heures de l'après-midi, l'armée se tînt prête à se mettre en marche pour Djizak.

En même temps, Bava-Rahim-Inak (fils de Radjab-Kouch-bégui), reçut du khan l'ordre secret que voici : dès que, à l'issue du peïchine, les troupes seraient en selle, Bava-Rahim devrait, sur un commandement du khan en personne, agiter l'étendard ; à ce signal, les soldats saisiraient et lieraient Mahmoud-Khan-hodja, sa suite, ses noukèrs et les Kirghizes-Yuz venus avec lui.

Peu après midi, Mahmoud-Khan-hodja, Sultan-Khan-hodja et Tourèh-Khan-hodja, furent mandés chez le khan. Au lieu de les introduire en sa présence, on les fit entrer dans la tente de Maassoum-Khan-hodja, la plus voisine de celle du prince, qui leur fit porter là des rafraîchissements sur des plateaux.

Mais à peine, après avoir pris place sous la tente, portaient-ils la main à ces plateaux, que Bohadour-hodja-Tchapouktchi, Abdou-Kerim-Dastarkhantchi et Séid-Boukhtcha-bardar se saisissaient d'eux et leur déclaraient que, par ordre du khan, ils étaient prisonniers. Au même instant, Bava-Rahim-Inak fit le signal convenu en agitant l'étendard, les troupes commen-

cèrent leur chasse. L'opération finie, Kassim-Divanbégui fut expédié, en compagnie de Mouhammed-Koul-Datkha, en ville, pour y saisir les biens de Mahmoud-Khan-hodja.

Ce dernier, avec sa famille et la majeure partie de ses proches parents, fut dirigé le même jour sur Khokand, pour y être placé à vie sous la surveillance de fonctionnaires désignés à cet effet. Les condamnés à cette sorte de peine étaient appelés *aq-oüilouq* (اق اویلوق).

Omar-khan, laissant à Oura-Toubé Kassim-Divanbégui, s'en revint à Khodjend, où l'attendait sa famille, qui était venue au-devant de lui. Après avoir demeuré trois jours dans cette ville, la cour et l'armée reprirent le chemin de Khokand.

Là ne tarda pas à arriver la nouvelle que Rahim-Divanbégui (de Boukhara) était venu de Peïchagar à Yam, dans l'intention évidente d'occuper Oura-Toubé, à la faveur de l'émotion produite dans les esprits par l'arrestation inopinée de Mahmoud-Khan-hodja et des siens.

Cette première nouvelle fut bientôt suivie d'une seconde : Kassim-Divanbégui, laissé à Oura-Toubé par Omar, ayant appris le mouvement de Rahim, était parti à sa rencontre, avait été battu, avec grande perte en tués et en prisonniers, et était rentré précipitamment dans la ville, encore que Rahim-Divanbégui, qui évidemment ne se sentait pas en force, pour tenter une attaque ouverte, ne l'eût pas poursuivi.

Ces incidents indisposèrent vivement Omar, qui envoya aussitôt Radjab-Kouchbégui pour remplacer Kassim. Radjab était un vieillard décrépit. Aussi Rahim, méprisant un tel adversaire, vint aussitôt mettre le siège devant Oura-Toubé. Mais le vieux guerrier se réveilla dans Radjab ; en dépit de son âge avancé, il se défendit avec vigueur pendant quelques jours, de manière à donner le temps à Omar de venir à son secours jusqu'à Khodjend.

A la veille de quitter Khokand, le khan s'était trouvé malade (ou tout simplement peut-être, il feignait de l'être, par peur) ; tant est qu'en arrivant à Khodjend, il déclara que la maladie l'empêchait d'aller plus loin, et il se contenta d'envoyer à Oura-Toubé Mirza-Rahim, le propre fils de Radjab-Divanbégui, à la tête de l'armée de secours.

Arrivés à Kyzyli, une grande partie des noukèrs qui la composaient, refusèrent d'attaquer l'ennemi et s'enfuirent dans toutes les directions. Il ne resta guère au commandant que trois cents hommes, avec lesquels cependant il réussit à s'introduire de nuit dans la place à travers les assiégeants et, après avoir recueilli son vieux père, à en ressortir aussitôt de la même manière. Ensuite il put regagner Khodjend sans être inquiété.

Omar-khan récompensa largement le père et le fils, mais il ne put se décider à aller plus loin, et reprit le chemin de Khokand ; départ qui permit à Rahim-Divanbégui d'occuper la malheureuse ville, laquelle fut ainsi de nouveau perdue pour le Ferghanah.

Au commencement de juin (1234) Omar annonça qu'il était pleinement rétabli et décidé, coûte que coûte, à la reprendre. Bientôt après, des troupes furent rassemblées et reçurent l'ordre du départ. Au delà de Khodjend, entre Ak-Sou et Oura-Toubé, elles eurent une rencontre avec les noukèrs de Rahim-Divanbégui qui, après un choc très court, tournèrent bride et allèrent s'enfermer derrière les murailles. Omar les suivit, mais il trouva une résistance acharnée, à laquelle les femmes même prirent part. Au bout de trois jours, il se dit de nouveau malade et s'en revint à Khokand, sans avoir obtenu aucun résultat.

Peu de jours après son retour, il annonça qu'il allait à Marghélan pour y chasser, mais ce n'était qu'un prétexte ;

en réalité, il rassembla un corps de noukèrs, et partit dans la direction de Djizak, en passant par Richtan, Djigdalik et Rovat ; sa marche fut si rapide, que le premier jour il franchit près de trente-cinq lieues [1]. Le but réel de cette expédition improvisée était d'inquiéter les Boukhariens en manière de vengeance de la perte d'Oura-Toubé. Elle fut tout aussi inutile que la précédente, car, après avoir fait mine d'assiéger Djizak, l'armée khokandienne décampa au bout de vingt-quatre heures.

C'était une ancienne coutume des khans d'organiser chaque année à l'automne une grande chasse. Ayant donc rassemblé, en août 1234 (1818, d'autres disent en 1232-1816) environ trois cents faucons et deux cents chiens, Omar-khan sortit de Khokand, avec le projet de chasser pendant quelques jours successivement aux environs de Marghélan, de Kouva, de Charikhan et d'Andidjan.

Son absence donna l'occasion de s'échapper de Khokand à Djehanguir-Tourèh et Hak-kouli, tous deux descendants des hodjas, qui régnaient à Kachgar, avant la conquête chinoise de 1758. Depuis cette époque, les Chinois, pour prévenir tout soulèvement de la part de la population musulmane du Kachgar, payaient aux souverains du Ferghanah une certaine somme pour que ceux-ci exerçassent une surveillance sur ceux des hodjas, établis dans leur pays et qui pouvaient, à raison de leur origine, se poser en prétendants à la possession de Kachgar. Tels étaient les deux individus que j'ai nommés.

Sur l'Alaï, ils réunirent environ cinq cents Kirghizes, mais qui, la frontière du Kachgar à peine franchie, se dispersèrent, ce qui les obligea de s'en revenir à Khokand. D'abord mis

1. 144 verstes, dit le texte. Tr.

en prison, ils furent ensuite relâchés pour être tenus, comme par le passé, sous la surveillance de fonctionnaires désignés par le khan.

A l'automne de cette même année 1234 (1818) Omar étant allé rendre visite à sa sœur, mariée à Hakim-Tourèh, la femme du Hakim de Charikhan lui parla avec beaucoup d'éloges de la fille de Bohadour-hodja, qui avait été envoyé en exil à Khokand, avec Mahmoud-Khan-hodja, l'ancien gouverneur d'Oura-Toubé. Cette fille, du nom de Khan-Padcha-Aïm, était, lui dit-on, aussi remarquable par la beauté que par l'esprit, et elle pouvait, dès lors, être très convenablement l'épouse d'un aussi haut personnage que le souverain du Ferghanah. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer Omar-khan, grand amateur du beau sexe; il mit aussitôt en campagne des entremetteuses.

Bohadour-hodja fit des façons, sans autre but peut-être que de tirer le meilleur parti possible de la situation. Sa fille, répondit-il, était déjà promise à un de ses parents, et le mariage devait avoir lieu prochainement. Là-dessus Omar *fut pris de vertige*, selon l'expression du chroniqueur, il entra en fureur et jura, coûte que coûte, d'être le mari de cette beauté.

Aux vieilles qui servaient d'entremetteuses, il adjoignit son dastarkhantchi, et tous ensemble reviennent à la charge. Bohadour renouvelle sa première réponse: Je ne suis, ajoute-t-il, qu'un pauvre étranger, et le khan est le maître, s'il lui plaît, de prendre ma fille par force. Omar ne se laisse pas arrêter par ce double refus et renvoie pour la troisième fois ses émissaires.

Alors Bohadour-hodja donne son consentement, en disant que c'est malgré lui et uniquement pour le bon plaisir du khan, et il remet sa fille à la sœur de celui-ci.

Le lendemain eut lieu la cérémonie du mariage (*nikah*), après quoi Khan-Padcha-Aïm fut conduite au palais ; les noces y furent célébrées par des fêtes qui durèrent plusieurs jours. En sa qualité nouvelle de beau-père du khan, Bohadour reçut de riches présents; entr'autres la jouissance viagère des redevances du village de Saraï, qui fait aujourd'hui partie du cercle de Tchoust.

Peu de temps après le mariage, Omar-khan se rendit à Marghélan pour y célébrer, suivant la coutume de ses prédécesseurs, le kourban-baïram.

Ce mariage, à ce que quelques-uns assurent, aurait été le fruit des intrigues de Mahmoud-Khan-hodja, frère de Bohadour, lequel voulait se créer des intelligences à la cour pour obtenir ensuite le gouvernement de quelque province. Au témoignage de Hakim-Khan-Tourèh, tout ce qu'il obtint fut le village de Kach-Teghérman, situé aux environs de Khodjend, des revenus duquel il subsista jusqu'à sa mort.

Au printemps, en avril ou au commencement de mai de l'année 1235 (1819), Omar leva un corps de troupes et se rendit dans la steppe appelée Dacht-i-Kiptchak, située au nord de Tachkend, et habitée alors uniquement par des nomades.

Tout était en fleur dans les montagnes, et il eut là quelques jours d'agréable repos. Une lettre vint l'y trouver. Elle était d'Adyl-Tourèh, un Tchinghizi, qui lui annonçait que, sorti avec deux mille noukèrs du territoire chinois, où il avait campé jusqu'alors, il se rendait à Dacht-i-Kiptchak, dans le but de faire sa cour à Omar, dont la renommée était parvenue jusqu'à leurs lointains aouls.

Ces envoyés furent reçus avec de grands honneurs et repartirent, emportant un rescrit, par lequel le khan recevait Adyl-Tourèh sous la protection du khan de Khokand.

Omar passa le Kendyr-Dovan avec un double but : d'aller faire ses dévotions aux tombeaux des saints à Saïram, et ensuite de marcher contre la ville de Turkestan, qui se trouvait alors sous la dépendance de Boukhara ; il voulait la conquérir d'abord, et puis faire un pèlerinage aux lieux saints qu'elle renferme et qui sont fameux dans toute l'Asie centrale.

A Saïram, il visita tous les tombeaux les plus vénérés et fit de riches cadeaux au cheikh principal ; après quoi Houchvakt-koumbégui, Khan-hodja, Mir-Asat, Tourèh-khan et Ma-Chérif-Parvanatchi furent envoyés pour surprendre Turkestan, qui avait alors pour gouverneur un certain Takaï-Tourèh, de la tribu des Kazaks.

Arrivé le troisième jour, pendant la nuit, à quelque trois lieues, le détachement accéléra sa marche. A l'aube quelques volontaires s'introduisaient dans la place en franchissant sans bruit le mur d'enceinte, et ouvraient les portes après en avoir massacré les gardiens. La ville, occupée presque sans coup férir, fut immédiatement livrée au pillage. Takaï-Tourèh réussit à s'échapper avec sa famille, au plus fort de la bagarre, par une brèche pratiquée dans le mur de la ville ; de là il gagna Boukhara.

Sitôt la ville prise, des courriers furent expédiés pour annoncer l'heureuse nouvelle (*sovintchi*).

Toute la steppe environnante fit sa soumission au khan de Khokand.

Omar ne resta que peu de jours dans sa nouvelle conquête ; à la mosquée de Hazret-i-Soultan, il offrit un sacrifice (*khoudaï*) de soixante-dix moutons et fit un présent à tous les cheïks de ce temple fameux dans toute l'Asie centrale.

Après avoir nommé hakim de Turkestan un certain Cheikh-i-badal, Omar se rendit à Tachkend, où il laissa provisoire-

ment Radjab-Divanbégui, et de là, pleinement satisfait des résultats de sa dernière campagne, il rentra à Khokand.

Cette entrée fut triomphale, on jeta des monnaies d'argent à la foule, et le lendemain, en présence des mollahs réunis au palais, Omar déclara son intention de prendre désormais, non plus le simple titre de khan, mais celui d'*Émir-el-Mouslemin*, ou commandeur des croyants, équivalant au titre d'empereur.

Les mollahs ayant objecté que, pour avoir droit à un pareil titre, il faut pourvoir à l'entretien de 12,000 (?) personnes au moins, on se mit à fouiller dans les archives, et on finit par y découvrir que, en 1233 (1817), cette condition était remplie par Omar pour 25,000 individus, suivant les uns, et pour 40,000, suivant d'autres.

La proclamation du titre eut lieu à la suite de la cérémonie religieuse appelée *khoutba*, et il fut gravé sur les monnaies (?). Dès lors Omar ceignit le *tadj*, ornement de tête qui répond à la couronne, et se donna les airs d'un Tchinghiz ou d'un Timour.

Ichan-Tourèh-hodja (Mahmoud-Azami) et Sultan-Khan-Tourèh (Akhrari), obtinrent le titre de *hodja-kélian*, et Maassoum-Khan-hodja celui de chéïkh-ul-Islam ; à bien d'autres furent distribués des grades et des fonctions institués pour la circonstance.

Parmi ces fonctions de création nouvelle, il convient de distinguer celle de *mingbachi* (proprement, chef de mille hommes), quelque chose d'intermédiaire entre un ministre de l'intérieur et un chancelier d'État. Au mingbachi appartenait la direction générale des affaires intérieures de l'État; investi en outre d'un droit d'ingérence dans tout ce qui avait rapport à l'armée permanente et dans l'administration judiciaire, il était en même temps le principal conseiller du khan en

matière de politique étrangère. Ayant dans ses attributions, — mais ici son autorité s'exerçait par le canal d'un hakim, — l'organisation et le recrutement des milices (*sipa*) provinciales, il remplissait, à l'égard de la judicature, à peu près le rôle d'un inspecteur de police. En effet, il avait le droit de désigner auprès de chaque cadi ou juge, un préposé du nom de datkha (داد خواه), qui assistait aux séances du tribunal, tant pour assurer le maintien de l'ordre, que pour surveiller les faits et gestes des cadis eux-mêmes, car il y avait longtemps que, non seulement le peuple, mais aussi le gouvernement, avaient perdu toute confiance dans l'intégrité de ces magistrats. Ainsi organisé, le khanat de Khokand eut le dehors d'un État sérieux, et il n'en était guère qui fussent plus en vue dans le Touran.

Nous avons dit plus haut que, lors de la prise de Turkestan par les troupes d'Omar, le gouverneur boukharien de cette ville, Tokaï-Tourèh, avait pris la fuite. Il alla se présenter à l'émir, et implorer son secours. Quelques centaines d'hommes, un ramassis de toute espèce de gens, ayant été mis à sa disposition, Tokaï-Tourèh les mena contre Turkestan. Tout d'abord il s'empara, sans coup férir, de Souzak, où d'ailleurs il n'y avait point de garnison khokandienne, et résolut d'en faire sa base d'opérations.

Dès qu'on apprit à Tachkend la prise de Souzak, un secours de trois cents sipa à deux chevaux fut immédiatement expédié sous le commandement de Bazar-baï-Bohadour. Trois jours de marche les conduisirent devant Souzak, et, à peine arrivés, ils donnèrent l'assaut, afin de ne pas laisser aux Kirghizes (Karakalpaks) le temps de se réunir et de prendre le parti de leur compatriote, Tokaï-Tourèh. Les noukèrs de ce dernier prirent la fuite; lui-même s'enferma pour un moment dans la citadelle, mais, la nuit venue, il

s'échappa, abandonnant aux Khokandiens un butin considérable. On ne tarda pas à savoir qu'il s'était réfugié à Boukhara, où, dans la suite, il fut mis à mort par l'émir Nasroullah, si fameux pour sa crüauté.

Omar, cependant, n'avait nullement renoncé à rentrer en possession d'Oura-Toubé. Dans ce but, une nouvelle campagne fut entreprise par lui en 1235 (1819). Après avoir traversé Khodjend, il arrive à Saraï-Kichlak. Là il trouve devant lui les troupes de Rahim-Divanbégui, qui refusent le combat et rentrent précipitamment dans la ville, où elles s'enferment. Le siège commence aussitôt. Le lendemain la canonnade dura presque sans interruption jusqu'à midi ; à ce moment, et sans qu'on sache pourquoi, Omar-khan fit rentrer ses troupes au camp.

Enhardis par cette retraite, les assiégés firent une sortie en force et menacèrent le camp. Après un engagement acharné, les noukèrs de Rahim-Divanbégui eurent le dessous. Poursuivis par deux mille cavaliers, à peine eurent-ils le temps de rentrer dans la ville et d'en fermer derrière eux les portes.

Le soir du même jour, Omar-khan distribua des récompenses à ceux de ses soldats qui s'étaient le plus distingués en repoussant la sortie. Cependant, en dépit de ce succès passager et de l'enthousiasme qu'il avait répandu dans les troupes, Omar-khan, doutant de la possibilité de se rendre maître de la ville, leva le siège et se retira vers Khodjend.

Là il reçut la nouvelle de l'arrivée prochaine de Hadji-Mir-Kourban, qu'il avait envoyé auprès du sultan à Constantinople, et auquel s'était jointe, lors de son retour, une ambassade du khan de Khiva. En conséquence Omar demeura quelques jours à Khodjend pour attendre les ambassadeurs, qui l'accompagnèrent ensuite jusqu'à Khokand.

Une série de fêtes fut donnée en l'honneur des envoyés

khiviens. Leur départ eut lieu au mois de Chaban ; Abdou-Khalyk-Karaoulbégui, qui fut chargé de les escorter, était porteur de la réponse aux lettres par lesquelles le khan de Khiva avait sollicité l'amitié et l'alliance d'Omar contre Boukhara, et aussi de riches présents, consistant en or, argent, chevaux, harnais, étoffes de soie de la Chine.

En décembre 1236 (1820) la cour tout entière entreprit un voyage long et pénible pour la saison, elle se rendait à Tachkend où devait avoir lieu la circoncision du second fils d'Omar, après quoi Abdoullah-bek devait être nommé hakim de la province de Tachkend. On s'achemina par la route ordinaire de Kendyr-Dovan et de Taï-Toubé. Un millier d'hommes allaient en avant, afin d'ouvrir un chemin ou plutôt un sentier à travers les neiges profondes des montagnes. Dans le trajet, le harem resta en arrière, s'égara pendant la nuit et peu s'en fallut que Sultan-Mahmoud-bek, qui n'avait que deux ans, mourût de froid, plusieurs des femmes eurent les mains et les pieds gelés.

Sur le Tchirtchik une chasse somptueuse fut organisée, et de Kouïlouk jusqu'au palais de Tachkend, sur une distance d'environ deux lieues, on construisit un *payandaz*, espèce de chaussée formée de matériaux divers. Les cérémonies, appelées *touï*, qui précèdent la circoncision, furent réglées par le hakim de Tachkend, Léchkèr-Koumbégui.

La circoncision terminée, et après une abondante distribution d'aumônes aux pauvres, Abdoullah-bek fut institué hakim de Tachkend ; à côté de lui, à raison de sa minorité, Léchkèr-Koumbégui restait en qualité d'adjoint. La cour s'en revient ensuite à Khokand par le même chemin, à travers les montagnes.

Peu après son retour, Omar reçut une dénonciation contre Radjab-Kouchbégui, alors arrivé à l'extrême vieillesse ; on

l'accusait de vouloir faire revenir de Karatéghin, pour le placer sur le trône, Ibrahim-bek, fils d'Alim-khan, qui avait été banni par Omar après la mort de son père. Le khan répondit que c'était là une pure calomnie, mais il n'en éloigna pas moins Radjab de sa personne.

On ne sait qui avait intérêt à se défaire de ce dernier. Toujours est-il que la dénonciation fut répétée une seconde fois, encore sans succès. Alors les calomniateurs prirent le parti de fabriquer une prétendue lettre adressée à Ibrahim-bek par Radjab-Divanbégui, dont ils dérobèrent le sceau pour l'apposer à la lettre. Celle-ci fut présentée au khan, comme ayant été interceptée et enlevée à un courrier qui la portait à Karatéghin.

Un soir Omar-khan, l'air sombre, était à boire dans une des salles intérieures du palais ; il était déjà pris de vin, quand tout à coup il fit appeler Radjab. Lorsque le vieillard arriva, il était déjà tard, près de minuit. Omar s'entretint longtemps avec lui, lui fit présent d'une robe et le congédia gracieusement, tellement que le lendemain les courtisans le félicitèrent des marques de faveur qu'il avait reçues. A cet instant même le khan arrête que Ir-Nazar-bek, qui se trouvait alors à Khokand, sera transféré de Kourama à Tourèh-Kourgan, et il charge Radjab-Divanbégui de l'accompagner et de l'installer dans son nouveau poste. Mais le khan en personne intime à Ir-Nazar-bek l'ordre de donner la mort à Radjab dans le trajet.

On partit, et le soir venu on fit halte à Akhsy. Durant la nuit les gens d'Ir-Nazar-bek saisirent, dans son sommeil le vieillard, qui était parfaitement innocent de tout ce dont il avait été accusé, le lièrent avec des mèches à canon, et, après l'avoir fourré dans un grand sac, le précipitèrent dans le Deria. A sa mort il avait soixante-six ans, il était investi du

grade le plus élevé dans la hiérarchie du khanat, celui de *Vézir-ul-Vézara*.

Au mois de février de cette même année 1236 (1820) Omar-khan leva des troupes, avec l'intention d'attaquer encore une fois Oura-Toubé. A peine venait-il de s'établir pour la nuit à Kanibadam, qu'un courrier arriva en grande hâte de Khodjend, apportant des nouvelles importantes : Des désordres avaient éclaté à Boukhara ; la discorde était entre l'émir et son fils Houssein-Tourèh ; ce dernier avait pris les armes contre son père, rassemblé des Kiptchaks, des Karakalpaks, des Khytaï, etc ; après avoir mis la main, à Yangui-Kourgan, sur le hakim de Samarkand, il se disposait à assiéger cette dernière ville.

Omar, au comble de la joie, part en hâte pour Djizak. A Koch-Tégherman, Mahmoud-Khan-hodja, tout malade qu'il était, se joint à lui. Laissant à droite Oura-Toubé, Omar-khan longe le Deria dans la direction de Khaïr-abad et de Tchar-bag-Divan. A peine arrivé devant Djizak, il conduit en personne ses troupes jusque sous les murs de la ville et ouvre immédiatement un feu d'artillerie.

Ce jour là, en quelques heures seulement, il eut cinq cents hommes tués, sans compter les blessés.

Son tchilimdar, Mahmoud, était en train de lui présenter un *tchilim* (kalian, espèce de narghilèh) ; une balle ennemie l'atteint au front et il tombe ; au bout de quelques instants. Omar lui-même est blessé d'une autre balle ; on l'emporte de force à sa tente, dressée hors de portée de la fusillade. Le combat néanmoins se prolonge jusqu'à la nuit.

Le lendemain on apporte des fascines, afin de combler une partie du fossé et de permettre ainsi aux soldats de franchir les murailles. En même temps on commence à creuser un passage souterrain qui, passant par dessous le

rempart, donnera accès à l'intérieur de la ville. Mais on est bientôt forcé d'interrompre ce travail, qui n'a pas échappé au principal défenseur de la ville, Abdou-Ressoul, frère cadet du hakim de Samarkand, Devlet-Kouchbégui.

En ce moment-là on annonce à Omar que Housseïn-Tourèh attend son assistance pour mettre le siège devant Samarkand ; puis, bientôt après, il est informé de l'approche de Devlet-Kouchbégui, qui vient lui apporter des présents et le presse aussi d'être de l'expédition de Samarkand.

Peut-être n'était-ce qu'un prétexte pour l'éloigner de Djizak ; d'ailleurs en quittant cette place, Omar l'aurait laissée sur ses derrières, aussi bien qu'Oura-Toubé. C'est ce que font valoir les familiers d'Omar-khan, pour le détourner de lever le siège, et de fait, il se décide à le continuer, sans plus songer à Samarkand.

Une sortie fut essayée par Djiléougar-Inak à la tête de cinq cents hommes, mais elle n'aboutit à aucun résultat; elle coûta seulement la vie à Inak, qui atteint de plusieurs balles, expira trois jours après.

Omar n'en fut pas moins obligé, au bout de quinze jours, pendant lesquels il avait essuyé de grandes pertes en hommes et en chevaux d'abandonner son entreprise et de s'en revenir à Khodjend, et de là à Khokand.

Bientôt après, Mahmoud-Khan-hodja, étant tombé gravement malade à Koch-Tegherman, le quitta, en y laissant un homme de confiance pour revenir à Khokand. Il y mourut presque aussitôt, et Omar, voulant honorer la mémoire de son parent, lui fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles il assista en personne.

Mahmoud-Khan-hodja venait de mourir, quand Djehanguir-Tourèh s'échappa de nouveau pour courir à Kachgar, mais désespérant du succès, et avec cela craignant Omar, il rentra à

Khokand et s'enferma chez lui. Son escapade ne resta pas ignorée du khan, qui le mit en état d'arrestation, avec ordre de ne laisser pénétrer qui que ce fût auprès de lui. Les aliments, l'eau pour les ablutions, etc., lui étaient portés par des noukèrs. Au bout de quelques jours cependant, Zakir-hodja et Maassoum-Khan ayant offert leur caution, le khan l'accepta, mais pour plus de sûreté et pour rendre la surveillance plus commode, il fit amener Djehanguir au palais, où une chambre lui fut donnée.

Au commencement de l'hiver de 1237 (1821), Omar-khan chargea Séid-Koul-bek, ancien hakim de Namengan, d'aller piller les nomades de Dacht-i-Kiptchak, qui n'acceptaient qu'avec grande répugnance la domination, nouvelle pour eux, du khan de Khokand.

Au retour de cette expédition, Séid-Koul-bek rapporta à Omar que, de l'autre côté de la chaîne qui forme la limite septentrionale de la province de Namengan, se trouvait un district montagnenx, appelé Ketmen-Toubé, demeure de trois tribus kirghizes : les Baguiche, les Saïaq et les Satika (ou Satiouka). Les Satika vivaient à peu près uniquement du brigandage, et Narbouta-by, comme Alim-khan, avaient l'un après l'autre, vainement essayé de soumettre le Ketman-Toubé. On engagea vivement Omar à renouveler la tentative, et à choisir, pour époque de l'expédition, la saison d'hiver, comme étant celle où il était le moins facile aux Kirghizes de quitter leurs campements, et où ils étaient aussi mal préparés à la défense qu'à l'attaque.

Il ne fut pas difficile de convaincre Omar. Séid-Koud-bek, pourvu d'un nouveau commandement, repartit pour la montagne, attaqua de nuit la position de Ketmen-Toubé, dont les habitants s'enfuirent, et ensuite exerça d'horribles ravages dans la vallée d'Ouzoun-Akhmak; après quoi, chargé de butin

et emmenant de nombreux captifs, il rentra en triomphe à Khokand, où il fut généreusement récompensé.

A l'automne Omar entreprit une partie de plaisir en compagnie de son harem et de la partie masculine de la cour. L'immense cortège se rendit d'abord à Tourèh-Kourgan, puis de là à Kassan, en se livrant à la chasse au *kokbouri* et à d'autres divertissements.

A Kassan, le khan visita les mezars ; le lendemain il se rendit à celui de Séfid-Boulan, et, après avoir prié sur les tombes sacrées des Arabes qui ont péri là autrefois, il s'en revint à Kassan. De là il reprit le chemin de Tourèh-Kourgan, d'où il revint à Khokand en passant par Namengan et Akhty.

Lors du départ de la cour de Namengan, il s'éleva une tempête, et au passage du Deria, le kaïk, sur lequel se trouvait le harem, fut emporté par le courant. Une effroyable confusion s'y manifesta en présence de la catastrophe imminente, mais celle-ci fut évitée par l'adresse des bateliers, qui parvinrent à gagner la rive opposée à quelque distance au-dessous du passage ordinaire.

Peu après que Seid-koul-bek fut sorti du Dacht-i-Kiptchak (l'espace compris entre Turkestan, Tchimkend, Saïram et Aoulié-at), où il avait été envoyé par le khan au commencement de l'hiver, les Kirghizes (Kazaks) songèrent à s'affranchir de la domination du Khokand, et dans ce but ils invitèrent un certain Tentiak-Tourèh, qui se donnait pour un descendant de Tokhtamych, à se mettre à leur tête et à ouvrir les hostilités contre Omar.

Une douzaine de milliers de Kirghizes s'étant rassemblés autour de Tentiak-Tourèh dans le voisinage de Turkestan, il put s'emparer de Saïram, dont il fit sa base d'opérations.

A ces nouvelles, Omar réunit un conseil de guerre, dans lequel on lui assura que ce mouvement n'avait rien de sé-

rieux ; toutefois on décida d'envoyer contre les rebelles Aboul-Kassim-Atalyk.

A l'approche des forces khokandiennes, les Kirghizes se partagèrent en deux corps, qui s'enfermèrent : l'un, avec Tentiak-Tourèh, à Saïram, et l'autre à Tchimkend, position beaucoup plus avantageuse et qui était peu auparavant tombée aussi dans leurs mains.

Les deux places furent bloquées à la fois. Mais, après les premières opérations du siège, on entama des pourparlers, à la suite desquels Tentiak-Tourèh reconnut l'autorité du khan et envoya son fils à Khokand pour y faire sa soumission.

Au milieu de l'été, toute la population militaire, ou non militaire, possédant des chevaux et des armes, fut convoquée par les crieurs (*djartchi*) à prendre part à une expédition.

Un corps très nombreux se réunit à Khodjend, une petite partie en fut laissée dans cette ville, avec le jeune fils d'Omar, Madali-bek (auprès duquel se trouvait alors, en qualité de menin, l'auteur du *Mountakhab-out-Tevarykh*) ; Omar, avec le reste, alla mettre le siège devant Zamin. Cette ville était alors sous l'autorité du bek d'Oura-Toubé, Rahim-Divanbégui, et elle avait pour gouverneur un homme distingué par sa bravoure et son énergie, Berdy-Yar, fils de Toursoum-Koupak-Divanbégui, de la tribu des Yuz.

A peine Omar avait-il quitté Khodjend que Madali-bek, qu'il avait laissé avec le harem et une partie des troupes, commença à se plonger dans des débauches de toute sorte.

Rahim-Divanbégui, apprenant que le jeune prince passait son temps dans les orgies, voulut tirer parti de l'occasion. Il se mit en campagne, pillant les villages, et, arrivé à une certaine distance de Khodjend, s'arrêta avec le gros de sa troupe et se plaça en embuscade. De là, quelques dizaines d'hommes furent envoyés avec l'ordre de galoper jusque

sous les murs de la ville, d'y faire une démonstration bruyante et de s'éloigner, en tachant d'attirer à leur suite la garnison.

Ce plan faillit réussir. Madali, un enfant de onze ans qui était presque toujours ivre, apprenant que l'ennemi a paru aux portes de Khodjend, réunit à la hâte quelques cavaliers et s'élance à sa poursuite. Mais au moment où il sortait de la ville, le hakim Kassim-Atalyk le rejoint au galop, cherche à lui faire comprendre de quoi il s'agit et à le persuader de revenir sur ses pas. Puis, voyant qu'il a affaire à un garçon pris de vin, incapable de se rendre à aucune explication, il saisit la bride du cheval et fait rentrer de force Madali.

Rahim-Divanbégui dut se contenter du pillage de quelques kichlaqs dépendant de Khodjend. Quant à Madali-bek, l'incident lui servit d'avertissement ; pour quelque temps il modéra ses orgies et mit un peu plus de prudence dans sa conduite.

Pendant ce temps-là Omar-khan assiégeait Zamin, devant lequel Anna-Kouli-Parvanatchi était venu le rejoindre avec quatre mille Kiptchaks, Karakalpaks et Khytaï.

Un autre personnage, Aoulié-Makhrambachi, se présenta ensuite, en qualité d'envoyé du bek de Chehrizebs, Danial-Parvanatchi, chargé de proposer à Omar de s'unir pour marcher en commun contre Samarkand ; c'était d'ailleurs le même motif qui avait amené Anna-Kouli. Omar rejeta nettement ces propositions ; il avait assez à faire avec le siège de Zamin, dont le défenseur se montrait un adversaire énergique et dangereux. En outre, les provisions, le fourrage et surtout l'eau, par les grandes chaleurs qu'il faisait, commençaient à manquer. Plusieurs soldats étaient morts de soif, et les malades étaient déjà en très grand nombre.

Dans cette situation, le khan alla attaquer Zamin-le-petit

(Kitchik-Zamin, *Zamintcha*), qu'il prit, non sans essuyer de grandes pertes. L'événement produisit dans Zamin-le-grand une telle panique, qu'Omar, averti par ses familiers, résolut de donner l'assaut dès le lendemain. Mais ces mêmes familiers, qui n'avaient aucun goût pour un divertissement aussi dangereux, cherchèrent à détourner leur maître de l'entreprise. Ils lui représentèrent qu'il n'y avait aucun intérêt à la tenter, car, après la prise du petit Zamin, rien ne serait plus facile que de s'emparer de la ville, si cela devenait jamais nécessaire. Omar se rendit volontiers à ces raisons, et ordonna à l'armée de se préparer pour le retour.

Le même jour il distribua des récompenses aux chefs des Kiptchaks et des Karakalpaks venus avec Anna-Kouli et qui avaient concouru à la prise de Kitchik-Zamin. En même temps Houchvakt-Kouchbégui et Arslan-bek-Datkha reçurent la permission de se joindre avec leurs noukèrs à Anna-Kouli et de prendre part à la campagne qu'il méditait contre Samarkand. Cette ville, au reste, ayant opposé plus de résistance qu'on ne s'y attendait, les deux chefs ne tardèrent pas à revenir d'eux-mêmes à Khokand.

Le retour d'Omar de son expédition contre Zamin fut célébré dans le palais, par d'interminables débauches ; à peine si l'orgie, les femmes et les mignons (*batcha*) étaient laissés de côté, de temps à autre, pour ouïr chanter les vers que les poètes de cour avaient consacrés à la gloire de leur royal Mécène.

Vers la fin de l'été, des marchands, qui faisaient le commerce avec Kachgar, vinrent se présenter devant le khan : ils apportaient des plaintes contre les Kirghizes de la tribu des Sary-Baguich, qui les rançonnaient chaque année sur la grande route au-delà d'Och. Sur cette plainte, le khan envoya aussitôt Bek-Nazar-by avec la tribu des Koutlouk-Séid (frac-

tion de celle des Baguich, établie au nord de Tchoust et de Kassan), avec l'ordre de châtier les Sary-Baguich.

Cet ordre comportait deux choses, d'abord faire restituer aux marchands tout ce qui leur avait été enlevé, puis piller les aouls situés à proximité de la route. Koultouk-Séid s'acquitta dignement de sa mission. Avec ses hommes, renforcés par un détachement de troupes du khan, il exerça d'horribles ravages et des massacres, où les femmes ni les enfants ne furent épargnés ; puis chargé de butin, ramenant surtout du bétail et une masse de prisonniers, il fit sa rentrée à Khokand.

L'automne était arrivé ; Omar-khan se disposait, selon sa coutume, à partir pour une grande chasse aux environs de Marghélan et d'Andidjan, lorsque la mort le vint surprendre au milieu des apprêts de cette chasse ; il expira après une maladie de dix-sept jours (1237-1821).

MADALI-KHAN (1821-1842)

Omar mourut le matin. Dès que la nouvelle s'en fut répandue dans la ville, toute la noblesse courut au palais. A midi, Madali fut à l'unanimité proclamé khan ; à cette occasion toutes les personnes présentes à la cérémonie le supplièrent d'imiter, autant que possible, son père.

Le corps du défunt, lavé et enseveli, fut déposé dans la cour extérieure, où eut lieu le service funèbre, *djanaza* ; après quoi on le transporta au cimetière, au milieu d'un grand concours de peuple, de gémissements et de prières.

Durant les sept jours qui suivirent, la cour resta en deuil et des aliments furent distribués au peuple, surtout aux pauvres.

Le huitième jour, Madali-khan, qui avait alors à peu près

atteint sa douzième année, prit de fait les rênes du gouvernement.

C'était un enfant gâté, d'un caractère fantasque, capricieux et méchant, déjà corrompu moralement et physiquement, par les adulations et l'exemple des courtisans, et par l'usage prématuré du vin et des femmes.

Le jour même de son avènement, le huitième après la mort de son père, Madali-khan éloigna Hakim-khan-Tourèh (le fils de Maassoum-hodja et l'auteur du *Mountakhab-out-Tevarykh*) qui jusqu'alors avait été son camarade et son menin ; il le nomma, pour le moment, hakim de Tourèh-Kourgan.

Quelques jours après, la même disgrâce ou à peu près, atteignit, sans que rien parût la justifier, Maassoum-khan-hodja, vieillard respecté de tous, qui avait fidèlement et honnêtement servi l'oncle, puis le père de Madali.

Maassoum-khan-hodja s'en revenait le soir, de son jardin situé hors de la ville, lorsqu'il vit venir à lui un envoyé du khan, porteur d'une lettre, dans laquelle ce dernier lui conseillait, afin d'éviter à l'avenir toute mésintelligence, de partir sur-le-champ en pèlerinage pour la Mecque, d'autant que ce pèlerinage était depuis longtemps l'objet des désirs du cheïkh-ul-islam.

Maassoum-khan accueillit avec la plus parfaite indifférence cette communication, et après avoir chargé l'envoyé de remercier le khan de sa bienveillance, il se rendit lui-même au palais pour prendre congé de Madali, lequel était né et avait grandi sous ses yeux.

Averti de son arrivée, le khan alla s'enfermer dans les appartements intérieurs. Comprenant qu'ils avaient affaire à un homme tombé en disgrâce, les courtisans lui proposèrent d'eux-mêmes d'attendre là la *décision* du khan ; l'un d'eux même ajouta qu'il était prisonnier. S'imaginant que, proba-

blement il allait être mis à mort, Maassoum demanda qu'on fit appeler Hak-Kouli-by, auquel il remit sa ceinture dorée, enrichie de pierreries et d'une valeur de 6,000 tillas (environ 22,808 roubles argent) ; il le pria en même temps de vendre cet objet précieux et, de l'argent qu'il en retirerait, de payer toutes les dettes que lui, Maassoum, pouvait avoir. Au bout de quelques instants entra dans la chambre Kourchi-by, qui remit à Maassoum-khan-hodja l'ordre de quitter immédiatement Khokand.

Cette nuit-là même, l'exilé se mit en route, en compagnie de quelques serviteurs seulement. A Turkestan, il se joignit à une caravane, avec laquelle il arriva heureusement à Khiva.

Là, Rahim-khan ayant été informé de l'arrivée du cheïk-ul-islam de Khokand, l'envoya complimenter par un de ses fils, et quand Maassoum-khan-hodja se présenta chez lui, Rahim-khan se leva et fit quelques pas au devant de lui.

Peu après, au commencement de l'hiver de l'année 1238, Hakim-khan-Tourèh reçut l'avis qu'il allait être remplacé par Ir-Nazar-bek, le même qui, sous Omar avait été chargé de mettre à mort Radjab-Divanbégui, et que lui-même était mandé à Khokand.

Comprenant qu'il y avait là quelque méfait en perspective, les amis de Hakim-khan-Tourèh lui conseillèrent de mettre la main sur Ir-Nazar, de ramener sur la rive droite du Deria tous les bateaux de service aux divers passages de ce fleuve, et d'ouvrir les hostilités contre Madali-khan, avec les quatre mille noukèrs, que le hakim avait à sa disposition. A leur avis, on pouvait compter hardiment sur le succès, car d'une part, il y avait à Khokand même bon nombre de gens dévoués et à lui-même et à son père, dont le bannissement avait excité un grand mécontentement, et de l'autre, le bruit courait que le fils d'Alim-khan, Ibrahim-bek, banni jadis par Omar, se trou-

vait à Oura-Toubé, près de Rahim-Divanbégui. Or, Ibrahim n'avait nullement abandonné ses prétentions au trône du Khokand, et n'attendait qu'une occasion favorable pour les faire valoir et marcher contre Madali-khan.

Hakim-khan-Tourèh refusa absolument de suivre ce conseil; loin de là, il reçut gracieusement Ir-Nazar-bek, lui remit ses fonctions, et ensuite s'achemina vers Khokand, avec quarante cavaliers. A huit verstes de la ville, il fut arrêté et conduit à son propre jardin, situé en dehors des murs, et qu'entouraient déjà deux cents mercenaires afghans ([1]).

La plupart des gens qui accompagnaient Hakim prirent la fuite, il n'en resta que quatre auprès de lui. Pendant la nuit, un serviteur le réveilla et, tout terrifié, il lui annonçait que les bourreaux du khan étaient à la porte. Hakim-khan-Tourèh demanda de l'eau, fit ses ablutions et sa prière, et s'assit au milieu de la chambre dans l'attente de la mort. Peu après, le même serviteur lui apprit que les bourreaux avaient été rappelés, et enfin un envoyé du khan lui apporta l'ordre de partir sur-le-champ, cette nuit même, pour la Mecque.

Le banni avait déjà dépassé Tackkend, lorsqu'il fut rejoint par Pazyl-beg, suivi de quelques cavaliers, qui déclara avoir l'ordre de l'accompagner jusqu'à Turkestan. A Aryss, on vit paraître Mad-Youssouf-Tounkatar, également avec une troupe de noukèrs. S'imaginant que c'étaient des gens chargés de le tuer, Hakim-khan-Tourèh avait déjà perdu courage, mais il se trouva que Tounkatar était comme lui, un exilé.

Au moment de leur rencontre, ce dernier, qui était renvoyé de Khokand sous je ne sais quel prétexte, se mit à blasphémer contre Madali-khan, sans avoir égard aux repré-

1. Omar-khan avait déjà à sa solde des Afghans, au nombre de quelques centaines. C'était eux, entre autres, qui étaient chargés de surveiller Djehanguir-Tourèh, après que celui-ci fut revenu de son escapade à Kachgar.

sentations des individus présents, qui l'engageaient à s'abstenir de cette inutile et dangereuse manifestation.

Cette scène égaya Hakim-khan-Tourèh; il se moqua de son compagnon d'infortune, lequel, du temps d'Omar-khan, l'avait plus d'une fois poursuivi de ses railleries, ainsi que d'autres courtisans. Mad-Youssouf-Tounkatar faisait en effet le plaisant; il était de plus un peu poète, et écrivit quelques vers, entr'autres un *tarikh* ou chronogramme sur la mort de l'ancien bek d'Oura-Toubé, Mahmoud-khan-hodja.

A Turkestan, les noukèrs firent connaître les ordres définitifs du khan : Hakim-khan-Tourèh était exilé en Sibérie, dans les possessions russes ; quant à Pazyl-bek et à Mad-Youssouf, il était commandé à l'escorte de les mener à Khiva. Étonnement général. Hakim-khan-Tourèh, conduit en pleine steppe, y fut abandonné à lui-même ; pour les deux autres exilés, ils furent à quelques verstes au-delà de Turkestan, massacrés, après avoir subi toutes sortes d'outrages et de tortures.

Hakim-khan-Touréh fut plus heureux. Parvenu à Omsk, au prix d'assez grandes souffrances, il traversa la Russie d'Europe, puis voyagea en Égypte, en Arabie et en Perse ; en 1243 (1827) il arriva à Boukhara, où il se rencontra avec Rahim-Divan bégui, qu'il suivit à Oura-Toubé. La mort de Madali-khan lui permit seule de rentrer à Khokand.

Cę fut ensuite le tour d'être banni, également en Russie, et on ne sait non plus pour quel motif, de Youssoup-Parvanatchi, l'ancien amir-léchkèr d'Omar-khan ; ses biens furent pour partie confisqués, et pour partie pillés par les noukèrs.

De fausses dénonciations coûtèrent la vie à Houchvakt-Kouchbégui et à Ir-Nazar-bek, qui furent exécutés dans une des cours du palais ; après quoi les meurtriers allèrent secrètement accomplir à Tachkend, l'ordre de faire périr le jeune

Abdoullah-bek, qui depuis deux ans en était officiellement le hakim.

Ainsi, dès les premiers temps qui suivirent l'avènement de Madali, tous purent se convaincre que les espérances mises en lui ne se réaliseraient pas. La férocité déployée par cet enfant altéré de sang n'étonna presque personne, mais elle ne tarda pas à susciter un grand nombre de mécontents, dont le parti, comme nous le verrons tout à l'heure, s'accrut de jour en jour.

Sous Omar, les hodjas qui prétendaient à régner sur Kachgar, tout en étant placés sous une surveillance de police, n'en jouissaient pas moins d'une grande considération ; ils étaient admis à la cour, et quelques-uns même recevaient des subsides du khan.

Madali agit tout autrement à leur endroit. Blessés du peu d'égards qu'on avait maintenant pour eux et ne renonçant pas à leurs rêves de grandeur, Djehanguir-Tourèh et Tourèh-khan-Tourèh s'évadèrent. Mais avant d'arriver à Och, ils furent saisis, arrêtés et ramenés à Khokand.

Tourèh-khan-Tourèh fut laissé en liberté, et Djehanguir maintenu prisonnier. Pour son malheur (car cela lui fit plus tard trouver la mort, et une mort affreuse, à Péking) il y eut dans l'été de 1258 (1822) un effroyable tremblement de terre, tel que, au rapport des chroniqueurs, on n'avait jamais vu, et on ne vit jamais depuis le pareil, dans le Ferghanah.

A ce sujet, on raconte que les secousses souterraines se prolongèrent, sauf de courts intervalles, l'espace de deux semaines entières. De nombreux édifices avaient été renversés ; la population, affolée et craignant un nouveau désastre, vécut longtemps sous des cabanes et des tentes ; on n'osait travailler à la réparation des maisons écroulées. Moulla-Avaz-Mab, dans la description qu'il donne du phéno-

mène, dit que d'énormes masses de rochers se détachèrent des montagnes, que la terre s'entr'ouvrit et que de ces crevasses, il sortit des flammes et de la fumée.

A la faveur de la confusion produite par cette catastrophe, Djehanguir-Tourèh s'échappa de nouveau, et cette fois, il arriva sans obstacles jusqu'à l'Alaï. Après avoir erré pendant deux ans dans ces contrées, il réunit enfin une centaine de Kirghizes, et pénétra à leur tête dans le Kachgar. Arrivé au mezar de Soultan-Satouk-Bagra-khan (Seïd-Apak y est aussi enterré), il envoya demander du renfort aux musulmans du Kyzyl-sou.

Peu après le départ de son émissaire, Hassan-hodja, il fut averti que les Chinois connaissaient déja sa présence dans le pays et arrivaient au nombre de quatre mille hommes sur le mezar. Au nom de Chinois, les Kirghizes se dispersèrent ; il n'en resta que dix-sept avec Dejhanguir. Celui-ci, pendant la nuit, sortit secrètement du mezar avec un serviteur, et alla se cacher dans une des tombes vides du cimetière. Au point du jour un petit détachement chinois arriva en effet au mezar, massacra les seize Kirghizes qui y étaient restés et s'en retourna, sans soupçonner la présence de celui qu'ils cherchaient. Deux ou trois jours après, Djehanguir vit arriver cinq à six mille Kirghizes de la tribu des Tchoun-Baguich, lesquels ayant appris sa présence dans le pays, désiraient se joindre à lui pour aller combattre les infidèles. Hassan-hodja revint aussi avec un renfort du Kyzyl-sou. Cela permit à Djehanguir-Tourèh de s'avancer sur Kachgar, dont il occupa les faubourgs ; quant à la citadelle, à Goulbakh, il ne put de longtemps s'en rendre maître.

Au printemps de 1241 (1826) les familiers de Madali-khan le pressèrent vivement d'accéder à la requête de Djehanguir-Tourèh et d'aller à son secours contre les Chinois. Ils s'ap-

puyaient surtout sur ce que cette guerre étant une guerre sainte, *ghazat*, dirigée contre les infidèles, il y gagnerait le titre pompeux de *ghazy*; par surcroit il se trouvait, assurait-on, dans Goulbakh, un énorme dépôt d'or chinois. Au mot magique d'or, Madali-khan n'y tint plus et il commanda de proclamer la guerre sainte.

Les beks d'Oura-Toubé et de Chehrizebs lui amenèrent, l'un trois cents et l'autre deux cents cavaliers. Le départ de l'expédition eut lieu en juin. A cette époque, Djehanguir-Tourèh, s'il n'avait pas encore réussi à se rendre maître de l'Itychar (pays de Kachgar) tout entier, ni même de Goulbakh, se voyait cependant déjà à la tête d'un nombre considérable de soldats relativement bien armés; de plus les riches musulmans avaient mis à sa disposition des sommes importantes.

Ces libéralités ont même donné naissance à toute une série de légendes des plus fantastiques, dont on me permettra de rapporter un ou deux exemples. Ainsi un richard musulman de Khotan avait envoyé en présent une cassette, remplie de joyaux. Djehanguir réunit les marchands et les pria d'en faire l'estimation. « Si, » lui répondirent-ils, après une longue conférence entr'eux, « si on plaçait debout un garçon de douze ans et qu'on répandît sur lui des pièces d'or jusqu'à le rendre complètement invisible, la valeur de cet or équivaudrait à celle de la cassette ». Et encore celle-ci : La fille d'un marchand de Yarkend envoya à Djehanguir six cents guerriers, dont les armes étaient d'or.

En approchant de Kachgar, Madali-khan fut très étonné de ne pas voir sortir à sa rencontre Djehanguir, qui avait si longtemps sollicité son assistance ; il lui dépêcha des envoyés pour demander une entrevue immédiate. Djehanguir, dont la situation avait bien changé, et qui en outre se défiait grandement du khan de Khokand, répondit qu'il ne refusait pas

l'entrevue, mais à deux conditions : la première, qu'elle eût lieu en présence des deux armées, et la seconde, que ni lui ni Madali ne descendraient de cheval.

Bon gré malgré, le khan dut accepter ces conditions et se reconnaître ainsi publiquement l'égal d'un chef de rebelles, qui aspirait à se rendre maître de tout l'Itychar (le Kachgar).

Le jour qui suivit la réception des envoyés, les deux armées furent déployées et prirent position en face l'une de l'autre. D'un côté, Djehanguir s'avança à cheval suivi de Sultan-Tourèh, et de l'autre Madali, avec Khan-Kouli-by. Djehanguir-Tourèh, sans descendre de cheval, complimenta Madali-khan sur sa venue, lui souhaita de prendre Goulbakh, fit volter sa monture et s'éloigna. Madali sur le champ commença le siège de Goulbakh, qu'il prolongea bien inutilement durant douze jours, suivant les uns et quinze, suivant d'autres. Ses noukèrs qui, dès le début, avaient essuyé des pertes considérables, ne tardèrent pas à déserter en masse, et le khan, qui n'avait pas plus de persévérance que d'énergie, leva le camp et reprit le chemin du Khokand. Assez longtemps après, Djehanguir-Tourèh devint maître de Goulbakh et ensuite grâce à cette prise, de tout l'Itychar, mais pour s'y maintenir neuf mois seulement.

C'est qu'après avoir accompli cette conquête, le parvenu s'abandonna complètement à l'ivrognerie et à la débauche, sans presque s'occuper du gouvernement. Plus d'une fois ses familiers le mirent sur ses gardes, l'exhortèrent à changer de conduite ; il ne tint aucun compte de leurs conseils. De nouvelles troupes chinoises approchaient ; il l'apprit, alors seulement qu'elles n'étaient plus qu'à trois jours de marche de la ville de Kachgar. Tourèh-khan-Tourèh envoyé à la hâte à leur rencontre, fut battu, les Sartes s'enfuirent, et les Chinois entrèrent à leur suite dans la ville, où ils se

livrèrent à un épouvantable massacre des musulmans. Quelques-uns des hodjas, comme Tourèh-hodja, Mouça-khan-hodja, etc., furent pris et envoyés à Péking. Djehanguir avec un petit nombre d'hommes avait réussi à s'échapper et à gagner l'Alaï, mais les Chinois l'y poursuivirent.

Madali-khan essaya bien de le sauver, en sa qualité de musulman, de vrai croyant, qu'il s'agissait d'arracher aux mains des infidèles. Mais la colonne qu'il avait envoyée arriva trop tard. Les Kirghizes de l'Alaï, effrayés, livrèrent Djehanguir aux Chinois, qui envoyèrent le fameux aventurier à Péking. Là, après avoir été montré au peuple, dans une cage de fer, il devint fou par suite des tortures qu'on lui fit endurer, et subit enfin le dernier supplice.

Lorsque Madali-khan apprit cette fin misérable, il arracha la barbe aux officiers du détachement envoyé pour délivrer le prétendant au trône de Kachgar, et qui avaient échoué dans cette mission.

A la fin de l'été, ou au commencement de l'automne de 1241 (1826), peu après le retour de Madali-khan de son expédition, d'ailleurs peu glorieuse, contre les infidèles, l'émir de Boukhara, Haïdar, lui envoya de riches présents. Lors du départ de l'ambassadeur, Hizmet-oullah-by, Madali fit partir avec lui ses propres ambassadeurs Sultan-khan et Azim-by-Datkha, chargés aussi de présents de sa part. Au retour, ces deux envoyés s'arrêtèrent à Oura-Toubé et entrèrent au service de Rahim-Divanbégui, dont la situation hostile à l'égard du khan de Khokand n'avait pas changé.

Outré de la trahison de ses deux fonctionnaires et du procédé de Rahim, Madali-khan courut, avec quelques troupes, assiéger Oura-Toubé. Mais après quelques opérations préliminaires, il partit pour Ourgout, y bâtit un fortin où il laissa Gadaï-by-Datkha, et ensuite s'en revint à Khokand.

D'après d'autres sources, cette expédition aurait eu une cause différente de celle que je viens de rapporter ; à savoir que Khan-Kouli-by ayant envoyé son fils à Oura-Toubé pour ses affaires particulières, Rahim-Divanbégui aurait arrêté provisoirement le mandataire de Khan-Kouli et aurait confisqué tout ce qui se trouvait en sa possession. Tel est le récit, entr'autres, de l'auteur du *Mountakhab-out-Tevarykh,* qui à l'époque dont il s'agit se trouvait en exil.

Cette année 1242 (1826) commença une époque fatale pour Boukhara, l'émir Haïdar ayant été remplacé par le féroce et sanguinaire Nasroullah.

A Khokand on reçut la nouvelle qu'un des parents du nouvel émir, Omar-khan, s'était enfui de Boukhara et était arrivé à Marghélan. Madali l'envoya saluer, et l'invita à venir à Khokand. Là, il lui fit un accueil cordial et au bout de peu de jours le maria à la fille d'un de ses familiers, Ishak-Divanbégui. Mais bientôt après, des émissaires secrets de l'émir arrivèrent à Khokand ; Omar fut empoisonné, et son cadavre transporté à Boukhara.

A la suite de son expédition de Kachgar, Madali-khan commença à négliger de plus en plus les affaires, dont il abandonnait le soin au *mingbachi* (chancelier) Khan-kouli-by, pendant que lui-même, avec une brutalité qui ne pouvait s'assouvir, était livré tout entier au vin et aux femmes. La population, tout au moins celle de la ville de Khokand, n'ignorait rien de ces honteux débordements ; les sentiments de répulsion qu'ils lui inspiraient, étant encore aggravés par les censures du clergé (ou, plus exactement, des lettrés, puisque chez les musulmans, il n'y a pas de clergé consacré), la conduite du souverain devint l'objet d'une réprobation presque publique.

Il y avait là de quoi inquiéter ceux de l'entourage du khan,

qui lui étaient le plus dévoués. Dans la crainte que le mécontentement populaire n'aboutît à une sédition ouverte, ils songeaient déjà à ouvrir, s'il se pouvait, les yeux du khan sur la situation, ou à imaginer quelque entreprise, qui, en intéressant la foule, détournerait son attention de ce qui se passait au palais.

Une circonstance vint fort à propos à l'aide de ce parti. On apprit que Rahim-Divanbégui, laissant son fils Ishak-bek à Oura-Toubé, s'était rendu pour affaires à Boukhara, et qu'il paraissait devoir y faire un assez long séjour.

Aussitôt les courtisans dont nous avons parlé s'adressèrent au mingbachi Hak-koul-by, et lui représentèrent que l'absence de Rahim-Divanbégui était une excellente occasion, qu'il fallait s'empresser de saisir, de rentrer en possession de la province d'Oura-Toubé. C'était aussi la pensée du mingbachi, et il alla l'exposer au khan.

La réponse de Madali, qui était à moitié ivre, à cette communication, fut que, il avait depuis longtemps remis le khanat entre les mains de lui, Hak-kouli-by, et que dès lors il lui appartenait de faire ce qu'il jugerait à propos : aller à Oura-Toubé, ou n'y pas aller, comme bon lui semblerait. Une telle réponse, devenue aussitôt publique, déchaîna contre celui qui l'avait donnée, une tempête d'indignation, un débordement d'injures. Il était d'autant plus urgent de se hâter d'agir. L'expédition fut résolue ; un corps d'armée, rassemblé à la hâte, partit au bout de trois jours, emmenant avec lui le khan. Celui-ci dans un conseil de guerre qu'on tint à Kyzyli, résolut de donner l'assaut pendant la nuit.

Il ne faisait pas encore jour quand les Khokandiens pénétrèrent dans la ville ; elle fut livrée au pillage. Après une courte défense, Ishak-beg se rendit avec la citadelle et fut envoyé à Djizak. Madali-khan nomma Chaï-Parvanatchi hakim d'Oura-

Toubé ; cela fait, il s'empressa de regagner Khokand, pour y reprendre le cours de ses occupations et de ses plaisirs ordinaires.

En 1245 (1829), Madali exila à Chehrizebs, son frère Sultan-Mahmoud-bek, accusé de conspirer contre lui. (Quelques-uns rapportent ce fait à l'année 1247-1831.)

En juillet 1246 (1830) arriva de Chehrizebs à Khokand le frère de Djehanguir-Tourèh, Mohammed-Youssouf-hodja, qui avait conçu le dessein de s'y créer un parti et de tenter à son tour la fortune à Kachgar. De fait, les partisans ne lui manquèrent pas et sans longues hésitations, ils s'adressèrent au khan et le sollicitèrent d'autoriser l'expédition contre les infidèles. Non seulement Madali refusa son consentement, mais il reprocha aux solliciteurs les résultats de la campagne de 1241 (1826), dans laquelle on avait vu une bonne partie des troupes khokandiennes déserter sous les murs de Kachgar. Alors les partisans du hodja prirent le parti de recourir à l'homme tout puissant, Koul-by, dans l'espoir qu'il réussirait à persuader son maître. Et il y réussit ; pour cela il n'eut besoin que de quelques flatteries outrées et de phrases pompeuses sur la gloire dont une seconde *guerre sainte* couvrirait le nom de Madali-khan. En septembre, un corps d'armée, formé pour la circonstance, partit sous le commandement de Khan-Koul-by lui-même; Mohammed-Youssouf-hodja (autrement Ma-chérif-hodja) en faisait partie.

Les faubourgs de la ville de Kachgar furent bientôt occupés par les Khokandiens, mais, cette fois encore, la prise de la citadelle de Goulbakh fut au-dessus de leurs forces, si bien qu'en novembre Hak-Koul-by fut contraint de s'en revenir à Khokand; il ramenait à sa suite plusieurs milliers d'émigrants, des musulmans kachgariens.

Vers cette époque, Rahim-Divanbégui et son fils, Ishak-bek,

dans l'espoir de rentrer en possession d'Oura-Toubé, dont la population leur était dévouée, croyaient-ils, y arrivèrent un soir, accompagnés de dix-huit cavaliers seulement et descendirent chez Massala-hodja.

Prévenu aussitôt, Chaï-Parvanatchi, le hakim institué par Madali-khan, fit arrêter et décapiter toute la bande, à l'exception du seul Ishak-bek; mis sur une charrette avec les dix-neuf têtes coupées, il fut expédié sous escorte à Khokand.

Là, les têtes furent exposées sur des pieux et Ishak-bek, jeté d'abord au fond d'un cachot souterrain, en fut bientôt après tiré et banni à Boukhara.

En 1247 (1831), un délateur accusa Hak-Koul-by d'être en correspondance avec le frère du khan, Mahmoud-bey, qui avait été envoyé en exil à Chehrizebs. Il n'en fallut pas davantage pour que le favori, jusque-là tout puissant, fût livré au supplice. Mais, par malheur pour Madali-khan, ce favori, qui était l'un des hommes les plus honnêtes et les plus énergiques de son temps, jouissait de toutes les sympathies de la nation. Son supplice immérité et imprévu souleva l'indignation générale, et tous se remirent à censurer de plus belle la honteuse passion du khan pour le vin, et à invectiver cette foule de mignons et de concubines qui peuplait le palais.

Les plus clairvoyants se rendent bien compte déjà que Madali court à sa perte, mais ses débauches ne font, semble-t-il, que redoubler. C'est en pleine rue ou peu s'en faut, que ses soldats mettent la main sur des jeunes filles; quelques-unes réussissent à s'échapper; d'autres sont entraînées pour quelques jours au harem du khan. Il va sans dire que les satellites, approuvés ou encouragés par le prince, se servent de son nom pour assouvir leurs propres désirs. La population de la capitale murmure, tandis que le clergé et les dévots tonnent partout dans le Ferghanah contre le khan, qu'ils

dénoncent comme un apostat, un infidèle. Et en ceci ils avaient beau jeu, attendu que l'usage de vin, la prostitution, les jeux de hasard (*koumarbaz*), en un mot tout ce que réprouvent le Koran et le Chériah s'exerçait, sous ce règne honteux, avec liberté pleine et entière, contrairement à l'esprit de la religion, qui conservait encore beaucoup d'empire. La haine contre le khan ne faisait que s'en accroître.

On assure, à ce propos, que ç'aurait été là, indirectement, l'une des principales causes de la chute de Hak-Kouli-by. Ce personnage, dont toute la vie était strictement conforme à celle qui convient au vrai musulman et qui, de ce côté, ne compromettait en rien sa haute situation officielle, n'aurait pas craint, à diverses reprises, mais sans aucun succès, de faire des représentations énergiques à Madali-khan ; ce dernier le trouva fort mauvais et, comme on l'a vu, se défit par la mort d'un homme qui l'avait toujours fidèlement servi.

Ce fut dans les circonstances que nous avons dites, que Madali-khan entreprit, en compagnie de son harem, un voyage de plaisir à Oura-Toubé, en cette même année 1247 (1831).

Là, au milieu d'excès de boisson plus qu'ordinaires, il s'éprit, par surcroît, de sa marâtre, Khan-Padcha-Aïm (la plus jeune des femmes de d'Omar-khan), qui demeurait à Oura-Toubé, avec son père, Bahadour-hodja. Cette femme, d'une réelle beauté et qui le savait, était en même temps, une coquette et une intrigante douée de quelque esprit. Elle comprit à l'instant quels avantages elle pourrait retirer de la passion du khan, et elle se donna à lui.

Mais le vieux Bahadour était riche et influent; Madali eut peur de quelque opposition de sa part, et il avait d'abord donné l'ordre de l'égorger; ensuite il se ravisa, en réfléchissant qu'il se trouvait à Oura-Toubé, au milieu de la parenté

de Bahadour, et il l'exila à Tachkend. (En chemin, l'exilé réussit à s'échapper, et il gagna Boukhara, d'où il se rendit à la Mecque. A son retour, il mourut à Khiva).

Ainsi débarrassé du vieillard, Madali-khan ne se contenta point d'une simple union de fait avec Khan-Padcha-Aïm, il voulut contracter un mariage public, officiel, lequel n'était pas moins que tous ses autres excès, en opposition avec les prescriptions formelles de la religion. Aussi à la persuasion de certains courtisans et pour éviter de soulever davantage les esprits dans la capitale, Khan-Padcha-Aïm fut installée à Namengan. Cette précaution servit de peu, d'ailleurs; partout on n'entendait que les expressions d'un blâme injurieux et irrité; le peuple semblait pressentir que cette union incestueuse devait attirer des malheurs sur tout le pays; des dévots en même temps ne manquaient pas de dénoncer avec plus de violence que jamais la conduite du khan, ce contempteur de Dieu et de la religion, qui venait de donner une nouvelle preuve de son apostasie.

Madali était parfaitement tenu au courant de tout ce qui se disait et par ses espions et par les perpétuelles intrigues du harem, mais il faisait la sourde oreille.

En 1250 (1834), on apprit que les fils d'Alim-khan, Ibrahim-bek (Atalyq-khan) et Mourad-bek (bannis autrefois par Omar), étaient arrivés de Chehrizebs à Karatéghin ; bien informés de l'état des choses dans le Ferghanah, ils n'attendaient qu'une occasion pour renverser Madali.

Alarmé de cette nouvelle, ce dernier depêcha vers Karatéghin une colonne commandée par Ma-Chérif-Atalyk. Les deux beks jugèrent prudent de se retirer à Boukhara ; suivant quelques-uns même, ils y auraient été forcés par les gens de Karatéghin, qui, doutant du succès de la guerre, se flattaient d'échapper aux conséquences d'une défaite en bannis-

sant d'eux-mêmes les deux prétendants. Ma-Chérif-Atalyk, ne sachant rien de ce départ, continua d'avancer avec autant de célérité que le comportait la nature montagneuse de la contrée.

Une rencontre eut lieu aux environs de Saripoul, et Ma-Chérif y ayant reçu le secours inopiné du hakim de Marghélan, Mohammed-Koul-by, les gens de Karatéghin furent battus et s'enfuirent du côté du Darvaz, laissant sans défense leur pays qui, par le fait de cette conquête absolument improvisée, fut réuni au khanat de Khokand. Avant de repartir avec une partie des troupes, Ma-Chérif y institua pour hakim Mohammed-Kouli-bek.

On ne tarda pas à savoir que la province nouvellement conquise méditait de se soulever, que des partis d'hommes armés commençaient à se montrer sur le Koulab, et que l'envoi de troupes était nécessaire. Ma-Chérif reprit donc le chemin de Karatéghin, mais cette fois la campagne se termina sans effusion de sang, attendu qu'à l'apparition des Khokandiens la révolte s'apaisa d'elle-même, et qu'en outre Katta-by, gouverneur de Koulab, qui connaissait les goûts de Madali-khan, amena pour lui, en venant faire sa soumission, sa fille, dont la beauté était célèbre. Ces divers événements occupèrent, il est vrai, les esprits, mais n'en rendirent pas meilleure la position du khan. Ses cruautés[1] et ses désordres n'en continuèrent pas moins, non plus que le murmure du peuple et les objurgations passionnées des dévots; elles aboutirent même, assure-t-on, à la formation d'un complot contre le khan.

C'est alors que la destinée envoya à Madali une dernière planche de salut, dont il ne sut ou ne voulut pas se servir.

1. Ainsi, par exemple, vers cette époque Azim-Djan-by fut, à la suite de dénonciations, banni à Tachkend, égorgé en route, et ses biens furent confisqués.

Je veux dire qu'il arriva à Khokand un certain cheikh, qui se prétendait possesseur d'un *mouï-moubarek*, un poil de la barbe du prophète, doué d'une vertu miraculeuse.

Madali-khan possédait sa dose d'hypocrisie et de superstition; il connaisssait d'ailleurs les accusations d'impiété, lancées de toutes parts contre lui. C'en fut assez pour qu'il accueillît le cheikh avec de grands honneurs; il se rendit même à son logis, pour y vénérer la sainte relique, qui plus est, il se la fit céder moyennant finance, par son propriétaire, et on la transporta en grande pompe à Karatépé, qui depuis cette époque prit le nom de *Mouï-Moubarek*. Autour du bâtiment où elle avait été déposée, on vit bientôt, plantés en terre, quelques étendards à queue de cheval (*bountchouq*) et quantité de bannières de toutes les couleurs.

C'était là l'occasion la plus propice pour se réconcilier avec la nation, mais Madali ne sut pas en profiter.

Les pélerins affluaient de tous côtés à Karatépé, et bientôt il s'y forma une véritable forêt de bannières de couleurs les plus variées; le nombre en était évalué à quatre mille. Les hampes de beaucoup d'entr'elles étaient enrichies d'or, d'argent et de pierreries; le cheikh qui avait apporté dans le Ferghanah la sainte merveille n'était d'ailleurs pas oublié, il recevait en abondance des offrandes de toute sorte.

Bientôt pourtant il eut des envieux et même des concurrents; à Marghélan parut un certain hadji, qui prétendait posséder une relique du même genre, et sur quelque autre point du pays, on entendit parler du propriétaire d'un troisième poil de la barbe du prophète. Ce peuple comprit qu'on le trompait, et l'idole de Karatépé perdit son prestige. On assure même que bon nombre des plus précieuses bannières furent pillées; cependant la localité n'en a pas moins conservé depuis cette époque le nom de *Mouï-Moubarek*.

Ces émotions religieuses apaisées, Madali-khan reprit la première place dans les préoccupations de l'esprit public. A ce qu'on raconte, il se forma un complot parmi les personnes les plus montées contre le khan, mais qui pourtant n'osèrent pas agir directement.

L'émir de Boukhara était regardé alors comme le principal réprésentant de l'islamisme dans le Touran ; les conspirateurs lui adressèrent une plainte en forme, dans laquelle ils le suppliaient de mettre à la raison, de manière ou d'autre, l'apostat altéré de sang. Ces faits, je dois le dire, ne sont pas avérés, mais il est certain, du moins que, en 1256 (1840), il arriva à Khokand un envoyé de Nasroullah, Rahim-Kalmouk, porteur d'un *rivaïat* ou interprétation d'un article de la loi religieuse, par lequel Madali-khan était proclamé infidèle à raison de son mariage illicite avec la veuve de son père. Furieux, Madali fit arrêter l'envoyé et saisit tout ce qu'il possédait.

Au bout de quelques jours pourtant Rahim-Kalmouk fut relâché ; ordre lui fut intimé de retourner à Boukhara et de dire à son maître, de la part du khan, qu'il n'était qu'un sot. L'envoyé reparti, Madali rassembla des troupes et s'achemina vers Djizak.

Au sujet de ces événements, il m'est arrivé plus d'une fois d'entendre dire que Madali n'était pas le fils d'Omar, mais qu'il était né d'une des femmes de ce dernier, Magliar-Amin, et d'un des courtisans ; la mère, disait-on, l'avait elle-même avoué à Madali, après la mort d'Omar. Le fait offre fort peu de vraisemblance ; c'est par lui pourtant que quelques-uns veulent expliquer cette qualification de *sot*, transmise à l'émir par son envoyé ; elle signifiait que Nasroullah s'ingérait de juger de faits, dont il ne connaissait pas les véritables circonstances.

Arrivé à Peïchagar, Madali-khan le fortifia, y laissa Gadaï-by avec mille hommes, et ensuite, abandonnant le reste de ses troupes sur la grande route, il s'avança vers Djizak avec une centaine de cavaliers. Les uns disent qu'à ce moment il était ivre ; d'autres attribuent cette extravagance à l'affaiblissement de ses facultés, qui d'ailleurs n'avaient jamais rien eu de remarquable, par les excès dont il était coutumier. Léchker-Kouchbégui et Ma-Chérif-Atalyq le rattrapent avec peine et s'efforcent de lui faire abandonner sa hasardeuse expédition en lui tenant ce langage : « Si vous voulez, lui disent-ils, faire le siège de Djizak, ce n'est pas cent hommes, mais au moins trois mille qui vous sont nécessaires. D'abord il ne convient de risquer ainsi ni votre propre personne, ni la vie de vos gens, et ensuite il est contraire à la dignité d'un souverain de courir de telles aventures. » A ces mots, Madali descend de cheval, s'asseoit par terre, sans plus écouter ni regarder ceux qui lui parlent, en un mot se comporte comme un petit enfant capricieux ; puis, sans dire un mot, il se remet en selle, et suivi de de deux noukèrs, part au galop dans la direction d'Oura-Toubé. Tous ceux qui le rejoignent et essayent de lui faire changer d'avis, sont accueillis par une bordée d'injures les plus triviales. Il continue sa route, et en compagnie de dix-sept cavaliers qui se sont successivement joints à lui, il arrive à Khodjend, d'où il repart avec la même rapidité pour Khokand.

Grand embarras des troupes qui, abandonnées par le khan, ne savent que faire ; car elles craignent de retourner à Khokand, sans en avoir reçu l'ordre ou la permission, et d'autre part elles n'ont nulle envie de marcher contre Djizak et Samarkand. Durant une semaine entière, les chefs expédient message sur message, pour demander des ordres au khan. Jusqu'à quarante dépêches de cette sorte lui arrivent et

il n'y fait aucune réponse. Alors l'armée exécute un mouvement de retraite et s'établit entre Yam et Zamin.

Sur ces entrefaites, l'émir, informé du mouvement des Khokandiens sur Djizak, s'avança contre Peïchagar à la tête d'un nombreux corps d'armée. Gadaï-by-Datkha, que le khan y avait laissé avec un millier d'hommes, culbuta l'avant garde de l'émir, mais le reste des troupes boukhariennnes ayant investi la place, il fut bientôt obligé de la rendre, non sans avoir, pourtant, stipulé le droit de garder ses armes et d'aller rejoindre le gros de l'armée, toujours campée entre Yam et Zamin.

La chute de Peïchagar décida les Khokandiens à avancer vers Oura-Toubé, et l'émir les suivit; entre temps il occupa Yam et Zamin. Dans le désir de faire quelque chose pour arrêter la marche en avant des Boukhariens, Ma-Chérif-Atalyq envoya contre eux Gadaï-by avec trois mille cavaliers. Atalyq fut défait à Ab-Djoumaq, et aussitôt toute l'armée du khan battit précipitamment en retraite sur Khodjend. Dans sa marche elle se heurta à la tente de Madali-khan, lequel, averti de la prise de Peïchagar et de la défaite infligée à ses soldats, revenait se remettre à leur tête, dans l'espoir de réparer par sa présence toutes les folies qu'il avait commises. Réveillé, au milieu de la nuit, par le bruit des troupes qui suivaient la route en désordre, il s'élance hors de son lit, et veut faire reprendre à l'armée le chemin d'Oura-Toubé, mais déjà personne ne l'écoute plus ; tous continuent leur marche vers Khodjend, et force lui est de les suivre.

A Khodjend, une grande partie des sarbaz aussi bien que des sipaï s'enfuit vers Khokand. Madali-khan, resté dans la première de ces deux villes, y voit arriver au bout de quelque temps un envoyé de l'émir, Astana-Koul-Toskaba, hakim de Djizak, porteur du message suivant : « Oura-Toubé est tombée

sans peine entre nos mains ; j'y ai institué pour gouverneur votre frère Sultan-Mahmoud-bek. Ma-Chérit-Atalyq, Karym-Koul-Datkha et Mahmoud-hodja sont prisonniers. L'émir vous invite à lui livrer sans délai Khodjend, Kourama et Tachkend. » Madali remit à l'envoyé les clés de Khodjend ; ensuite il envoya son fils, Mad-Amin-bek, avec Mahmoud-Dastarkhantchi et Mirza-Eyoub-Kitabdar, son bibliothécaire, pour saluer l'émir. Madali-khan partit pour Khokand, et l'émir occupa Khodjend.

Lorsque Mad-Amin-bek revint à Khokand, il était accompagné de nouveaux envoyés de Nasroullah, chargés d'inviter Madali à se présenter sans délai devant lui, sous peine de déchéance. Ces envoyés furent logés dans la maison de Mahmoud-Dastarkhantchi. Madali, pris de peur, perdit absolument la tête, et ne savait à quoi se décider. Se rendre près de l'émir, c'était risquer d'y être égorgé, ne pas s'y rendre, c'était probablement perdre tout.

La majorité des courtisans lui conseille de s'abstenir, de rallier plutôt les troupes dispersées et de marcher sur Khodjend. Ce plan est combattu par Mahmoud-Dastarkhantchi, qui, sincèrement attaché à l'État et à son maître, prouve l'impossibilité actuelle de résister avec espoir de succès aux Boukhariens ; il supplie donc le khan d'aller saluer l'émir et de chercher à obtenir un traité, fût-il désastreux ; c'est là, assure-t-il, dans les circonstances présentes, le meilleur, le plus sûr moyen de salut pour le khan lui-même et pour la nation.

Ces deux avis, diamétralement opposés, n'avaient fait qu'augmenter les perplexités de Madali. Les choses en étaient à ce point, quand survient un étranger, un certain hodja kalender, qui lui assure que, s'il veut lui donner une place de hakim n'importe où dans le Ferghanah, il se fait fort de délivrer des Boukhariens et le khan et le pays. Madali

eut l'imprudence, et il fallait pour cela qu'il eût totalement perdu l'esprit, d'accéder à cette plus qu'étrange proposition. Le hodja kalender sort du palais, déclare publiquement que le khan lui a confié le gouvernement pour un jour, et il invite le peuple à délibérer. Une foule énorme, composée de paysans, d'ouvriers, chassés de leurs demeures par la guerre, de soldats et de la plus vile populace, se rue au pillage de la ville. Les émeutiers dépouillent entre autres les envoyés boukhariens et massacrent Mahmoud-Dartarkhantchi, pour le punir de son dévouement au khan et du conseil qu'il lui avait donné d'aller se présenter à l'émir.

Les courtisans courent au palais, ils informent le khan de ces désordres, et lui reprochent d'en avoir été la cause par sa crédulité à l'endroit d'un fripon. Nouveau sujet de confusion pour Madali-khan, qui envoie des gens pour ramener la population et arrêter le hodja. Celui-ci est saisi et mis à mort sur l'heure; la tranquillité se rétablit quelque peu.

Une nouvelle terrible se répand alors : l'émir, avec le gros de ses forces, est arrivé à Karaktchi-koum, et Soultan-Mahmoud-bek, avec l'avant-garde, a déjà occupé Patar, près de Kanibadam; par conséquent les Boukhariens ne sont plus qu'à douze lieues de Khokand.

Madali-khan est au comble du désespoir; à la suggestion d'on ne sait qui, il rassemble à la hâte des objets précieux et les envoie en présent à l'émir par Souleïman-hodja, le cheïkh-ul-islam, et Khali-bek-Kouchbégui, chargés de demander la paix.

Il est difficile de dire ce qui put déterminer Nasroullah à accéder à cette demande; toujours est-il qu'il rappela ses troupes, arrivées déjà presque au centre du Ferghanah, et se retira, après avoir en effet conclu la paix, à la condition que le khan de Khokand se reconnaissait le vassal de Boukhara.

Sultan-Mahmoud-bek, frère de Madali-khan, et qui était toujours avec lui sur un pied d'inimitié, fut laissé à Khodjend, en qualité de gouverneur, par l'émir.

Le départ de Nasroullah permit à Madali-khan de respirer plus librement et de se reconnaître. Au palais, on commença à parler de la nécessité pour les deux frères Madali et Sultan-Mahmoud, de se réconcilier, afin de tenir tête en commun à l'émir. Ce fut Magliar-Aïm, leur mère à tous deux, qui travailla surtout à amener ce résultat.

Cédant aux instances de sa mère, Sultan-Mahmoud-bek vint à Khokand, l'accord se fit entre eux; cela fut jugé suffisant pour qu'on ne gardât plus de ménagements à l'endroit de Boukhara. A la prière de son frère, Mahmoud-bek abandonne Khodjend, qui lui avait été confié par l'émir, et se rend à Tachkend, afin de le conserver au Ferghanah, attendu qu'il n'avait été encore cédé que verbalement, et que les autorités boukhariennes n'en avaient point jusque-là pris possession de fait.

Ces derniers événements, n'ayant provoqué de la part de l'émir ni des mouvements militaires ni même de protestation immédiate, Madali-khan se tranquillisa tout à fait, et avec une légèreté inexplicable retomba dans ses anciens errements.

Au commencement de 1258 (1842), il fut rapporté au khan que Nar-Kouzy-Datkha et Seïd-Kouchbégui étaient en correspondance avec Boukhara. Sur cette simple dénonciation, Nar-Kouzy fut immédiatement mis à mort; quand à Seïd-Kouchbégui, voici comment Madali imagina de le traiter, il commanda de saisir ses biens, de le colloquer lui-même en qualité de muezzin dans une mosquée et d'installer dans sa maison la propre épouse du khan, Khan-Padcha-Aïm, qui venait alors à Marghélan et avait déjà de Madali-khan (et peut-être aussi pas de lui) deux enfants. Ces nouveaux excès

irritèrent au dernier point le peuple, qui se rassembla autour du palais dans une attitude séditieuse. Madali eut peur, il envoya Léchker-Kouchbégui et Gadaï-by pour calmer la foule, par la promesse que tous ses vœux seraient accomplis et, pendant ce temps, lui-même s'esquiva par une porte de côté et s'enfuit à Ir-Metchet, village qui est à une lieue de Khokand. Le peuple répondit aux envoyés, qu'il n'entendait plus souffrir ni la cruauté ni les désordres du khan. C'est à peine si, à force de promesses, on parvint à le calmer.

Ces témoignages publics de l'impopularité du khan engagèrent l'émir Nasroullah à rentrer dans le Ferghanah. A cette nouvelle, Madali envoya Gadaï-by occuper Khdojend, où il n'y avait plus de troupes boukhariennes. L'émir, à son tour, s'étant présenté devant la place, la population voulait résister derrière ses murailles, mais Gadaï-by prit un autre parti, celui d'aller offrir la bataille aux Boukhariens. Battu à Tangui, une partie de ses soldats s'enfuit jusqu'à Khokand, le reste périt en voulant passer le Deria.

Gadaï-by, Khali-bek, et Ibniamin-bek, entre autres, tombèrent aux mains des vainqueurs. Ces deux derniers furent mis à mort, Gadaï-by jeté dans un cachot.

Éperdu, ne sachant à quel parti s'arrêter, Madali-khan expédia un courrier à Tachkend, pour presser Sultan-Mahmoud-bek de revenir à Khokand et d'y prendre les rênes du gouvernement; démarche à laquelle l'aurait décidé la connaissance qu'il acquit d'un complot formé en faveur de Sultan-Mahmoud.

Au moment où celui-ci arrivait en toute hâte à Khokand, l'émir était déjà parvenu à Bech-aryq, qui en est éloigné de moins de dix lieues. Il laissait derrière lui d'épouvantables traces de sa marche triomphale. A Patar, par exemple, il faisait massacrer quatre cents prisonniers, habitants paisibles

surpris et ramassés par l'avant-garde. La boucherie terminée, défense fut faite à la population des environs d'enterrer ces cadavres, dont la vue devait attester à tous et à chacun la puissance de l'émir Nasroullah. Longtemps les corbeaux et les chiens, avec les loups et les renards, qui abondaient dans les jungles, dont la partie septentrionale de cette région était encore couverte, se repurent de ces restes humains. Ce ne fut que plus tard, après l'évacuation du Ferghanah par les Boukhariens, que les ossements des malheureuses victimes furent recueillis et inhumés. On éleva sur eux un mezar, près duquel se forma dans la suite un hameau, qui subsiste encore sous le nom de *Chahid-Mezar*, ou tombeau des Martyrs.

Informé de l'arrivée de Nasroullah à Bech-Aryq et espérant s'en tirer à aussi bon compte que dans la guerre précédente, Madali-khan envoya vers lui son fils Mad-Amim-bek, Léchker-Kouchbégui, Moumyn-Inak et Souleïman-hodja, le cheïkh-ul-islam; ils étaient porteurs de présents et chargés de demander la paix.

L'émir repoussa cette demande et retint prisonnier Mad-Amin-bek et Léchkèr-Kouchbégui, se contentant de congédier les autres envoyés. A peu près dans ce temps-là, averti du départ de Sultan-Mahmoud-bek de Tachkend pour Khokand, il avait envoyé, pour lui couper la route, un parti de cavalerie qui le manqua. Sultan-Mahmoud avait pu gagner la capitale où il assuma la souveraineté, son premier acte étant de faire des présents aux gens de service. Mais il était déjà trop tard; au milieu de la panique et du tumulte qui régnaient dans la ville, nul ne voulait écouter le nouveau khan pas plus que l'ancien.

Khokand était une ville ouverte; les Boukhariens n'en étaient plus qu'à quelques lieues, lorsque les deux khans son-

gèrent à la fortifier, soin tout à fait inutile. Au moment même où les troupes de l'émir parurent devant les faubourgs, la populace se rua au pillage.

Le mercredi, cinq du mois de Saour (qui correspond à avril) de l'année 1258 (1842), les Boukhariens occupèrent Khokand et le mirent à sac. C'était la première fois qu'il tombait aux mains d'un ennemi étranger.

Madali-khan s'enfuit abandonnant à cet ennemi, son harem et sa vieille mère. Il prit d'abord la direction d'Andidjan, puis celle de Marghélan. Il s'était trompé de route, disent les uns; suivant d'autres, il espérait trouver un refuge chez Khan-Padcha-Aïm. On raconte même à ce propos que, arrivé aux portes de Marghélan, il n'osa pas y entrer et envoya un des gens qui l'accompagnaient, pour prévenir Padcha-Aïm de son approche. Sur quoi la dame aurait chassé l'envoyé, en disant qu'elle n'était plus la femme du khan.

Ce fut là pourtant que Madali fut livré aux Boukhariens par Mahmoud-hodja, qu'il avait jadis comblé de ses faveurs. Mahmoud-bek eut le même sort à Chahrikhan.

Les deux frères, Madali et Mahmoud, par ordre de l'émir, subirent le dernier supplice dans la salle du palais appelée *imarat-Zarin,* celle où Madali avait coutume de tenir son lever quotidien. Ensuite ce fut le tour du jeune Mad-Amin-bek, de la vieille Magliar-Aïm et de deux autres femmes du harem (la seconde épouse du khan, Mirza-Aïm, fille de Ma-Chérif-Atalyq, était morte depuis longtemps).

Ces exécutions faites, l'émir fit rassembler tous les émigrés boukhariens qui vivaient à Khokand ou aux environs, et les expédia tous à Boukhara. Lui-même en reprit le chemin, après un séjour de treize jours dans la capitale du Ferghanah.

C'est ainsi que périt d'une mort infâme l'un des plus tristes souverains qu'ait eu le Khokand. La voix du peuple,

dit-on, est la voix de Dieu. Peut-être, mais il n'en est pas moins étrange que, dans la mémoire populaire vive toujours jusqu'ici le surnom d'*Alim-zalim*, le tyran, tandis qu'à l'égard de Madali, elle paraît n'avoir consacré aucun souvenir défavorable. C'est étrange, disons-nous, car, à comparer les deux hommes, il semble qu'on dût s'attendre à un résultat inverse. Si l'on voulait, par exemple, juger de la cruauté de l'un et de l'autre par le nombre des serviteurs fidèles ou infidèles, qu'ils firent égorger, la palme sanglante de la primauté appartiendrait sans conteste à Madali-khan, et nullement à Alim. Si la nation prit en haine Alim à cause de ses guerres fréquentes, on peut dire sans exagération que Madali causa la mort d'un plus grand nombre d'hommes seulement dans sa dernière guerre avec l'émir, laquelle fut la conséquence directe de ses excès et de ses désordres.

Tout en constatant la persistance de ce surnom de *Zalim*, l'historien qui comparera Alim avec ses prédécesseurs et avec ses successeurs, aura de la peine à le regarder comme justifié. Loin d'être un tyran, Alim était plutôt un héros méconnu par la plèbe; ce fut lui qui donna l'unité et la cohésion au khanat de Khokand, qui rêva et tenta d'en faire un état puissant et n'ayant rien à redouter de personne. D'une bravoure éprouvée, énergique et dur, par ses exigences il *se rendit importun* à une nation, dont la plus grande partie venait à peine de passer de la vie nomade à la vie sédentaire et qui n'avait pas encore complètement trouvé son assiette. Alim se rendit importun à la nation, par ses guerres et par ses manières tranchantes de despote absolu; il en résulta qu'elle ne le reconnut point pour un héros, et que la puissance politique qu'il avait péniblement fondée, elle la laissa follement dissiper par ses successeurs : Omar, le Mécène attiré seulement par l'éclat extérieur, et Madali, le débauché et le bourreau.

CHAPITRE QUATRIÈME

CHIR-ALI-KHAN (1842-1845) — MURAD-KHAN (1845) KHOUDAÏAR-KHAN (1845)

Avant de quitter Khokand, à la suite des événements que nous avons racontés, l'émir y institua en qualité de son lieutenant Ibrahim-Khaïal-Parvanatchi, Manghyt de naissance. Les diverses provinces du khanat conquis, avaient aussi reçu des gouverneurs boukhariens, mais les troupes laissées à la disposition de ceux-ci étaient tout à fait insuffisantes pour assurer le maintien de leur autorité.

Dès le début de son administration, Ibrahim-Khaïal, à ce qu'on rapporte, se livra à des exactions et à des violences, qui soulevèrent à tel point le mécontentement de la population, qu'elle prit immédiatement la résolution de proclamer un khan, issu de la dynastie nationale des *Ming*, et ensuite de secouer le joug étranger, celui des Manghyt. Les regards de tous se tournèrent vers Talap, où depuis trente-cinq ans, vivait obscurément, de la vie des Kirghizes nomades, Chir-Ali-bek, fils de Hadji-by, neveu de Narbouta et cousin germain d'Alim et d'Omar.

Ici je me permettrai de rappeler au lecteur que, lors de son avènement au trône de Khokand en 1223 (1808), Alim-khan fit égorger son oncle Hadji-by, dont les deux fils Ouglouk-bek et Chir-Ali se refugièrent, après la mort de leur père, à Tchatkal. Ouglouk-bek y périt par accident, et Chir-Ali, âgé alors

de quatorze ans, se retira à Talap, s'y maria, et y mena le genre de vie d'un Kirghize du commun.

Ce Chir-Ali n'était pas le seul prétendant possible au trône de Khokand ; cette qualité pouvait encore être revendiquée par les deux fils d'Alim-khan, Ibrahim-bek (Atalyq) et Mourad-bek ; mais depuis qu'Omar les avait exilés, ils étaient restés sans relations avec la population du Ferghanah, vivant tantôt à Boukhara, tantôt à Chehrizebs ou à Karatéghin, de sorte qu'elle les avait à peu près oubliés ; ceux-là seuls avaient conservé le souvenir de leur existence pour lesquels les prétentions des deux beks pouvaient offrir un danger.

Tout autre était la situation de Chir-Ali-bek. Les Kirghizes de Namengan et de Tchoust avaient pour la plupart des liens de parenté avec ceux de Talap ; visitant fréquemment cette localité, ils avaient l'occasion de l'y voir ou d'entendre parler de lui, et revenus chez eux ils en parlaient. En outre, quiconque avait connu les fils d'Alim et gardait un souvenir d'eux, s'effrayait de la trop grande ressemblance qu'ils offraient avec leur père, tandis que Chir-Ali passait pour un homme tranquille et modeste.

Telles furent les causes, qui firent tomber sur lui le choix de la majorité.

La conquête de Khokand par les Boukhariens avait eu lieu au commencement d'avril 1258 (1842), et dès le mois de mai les députés de la nation, ayant à leur tête un certain Youssouf, l'un des personnages les plus influents parmi les Kirghizes de la province de Namengan (du clan des Kyrq-Ogoul), se rendaient à Talap auprès de Chir-Ali-bek. Dans les premiers jours du mois suivant, Chir-Ali, suivi de toute sa famille [1],

1. Deux femmes, kirghizes : Yarkyn-Aïm et Souna-Aïm, et cinq fils : Sarymsak, Khoudaïar et Sultan-Murad. issus de la première; Mallia et Soufi-bek, nés de la seconde.

passa les montagnes et s'installa provisoirement chez Youssouf, au milieu de celles que traverse le Kara-sou. Là on fit venir entr'autres de Nanaï, un certain Moulla-Tach-by, qui fut chargé d'apprendre à lire aux fils de Chir-Ali, Khoudaïar et Soufi-bek (Moulla-Tach-by vit encore; il habite au village de Nanaï, cercle de Namengan).

Les partisans du prétendant commencèrent à se rassembler sur le Kara-sou ; quand leur nombre eut atteint quelques centaines, Chir-Ali s'achemina, avec cette escorte armée, vers le mezar de Sefid-Boulan ; on était alors à la fin de juin. Là fut offert un sacrifice d'un chameau blanc et d'un cheval de même couleur, et Chir-Ali (il avait alors cinquante ans), élevé sur un tapis de feutre blanc, fut proclamé khan. A cette nouvelle, des quantités d'hommes armés affluèrent de toutes les localités environnantes, et bientôt ils constituèrent une force assez considérable, pour que Chir-Ali pût marcher sur Tourèh-Kourgan, qui fut pris après une fusillade insignifiante. De là, et après avoir traversé le Deria, ils s'avancèrent vers Khokand. Ibrahim-Khaïal ne l'attendit point. Il se retira en hâte, en compagnie de quelques serviteurs seulement, à Boukhara. Chir-Ali, entré sans obstacle dans la capitale, y fut définitivement reconnu khan.

Le départ, ou pour mieux dire, la fuite d'Ibrahim avait eu lieu avec une telle précipitation, qu'il n'en donna même pas avis aux fonctionnaires placés sous ses ordres. La plupart des Manghyt ne réussirent pas à imiter son exemple, et ils payèrent ce retard de leur vie. Car on ne sut pas plutôt à Khokand l'approche de Chir-Ali, et la fuite d'Ibrahim-Khaïal, que tous les habitants s'armèrent, et le massacre des vainqueurs de la veille commença.

La nouvelle des évènements fit rapidement le tour du Ferghanah, et l'extermination des Manghyt devint générale;

on dit qu'il n'en périt pas moins de trois mille en cette occasion.

Un des dignitaires boukhariens, Mahmoud-hodja-Batyr-bachi essaya de se sauver sous des habits de femme (les femmes ici vont le visage couvert), mais sa démarche ayant paru suspecte, on lui arracha le *parandji*, il fut reconnu et mis en pièces.

Cela n'assouvit point la fureur des Khokandiens ; un des premiers actes de Chir-Ali fut d'expédier Ma-Nazar-bek à la chasse des Boukhariens, dont quinze cents environ furent bientôt ramenés à Khokand. Déclarés esclaves en masse, on les jeta provisoirement dans les fosses servant de prison. Ensuite on commença à les amener par groupes nombreux au marché pour y être vendus ; personne ne voulant les acheter, le massacre recommença. Ces scènes durèrent deux à trois semaines ; alors seulement l'ordre et la tranquillité se rétablirent.

Cependant, pour Chir-Ali le Ferghanah était un pays complètement inconnu ; le nouveau souverain redoutait d'ailleurs la possibilité d'une guerre avec Boukhara ; ces deux motifs l'engagèrent, peu après son avènement, à parcourir les villes, à se montrer au peuple, et à se rendre compte par ses propres yeux des moyens de défense que possédaient les points principaux du territoire. Sa première visite fut pour Namengan, où il n'avait pu entrer lors de sa marche récente de Sefid-Boulan à Tourèh-Kourgan. Au retour de cette excursion, Chir-Ali jugea qu'il était nécessaire avant tout et sans perdre de temps, d'entourer d'un mur la capitale, qui n'avait ni citadelle ni fortifications extérieures d'aucun genre. L'exécution de ce travail fut confiée à Moumyn-Koul et à Mirza-Ismaïl ; un ordre du gouvernement prescrivit l'envoi à Khokand par chaque province, d'un nombre déterminé d'ouvriers pourvus de

houes (pioches, *ketmèn,* instrument ordinaire des travaux agricoles).

Sur ces entrefaites, on apprit que l'émir de Boukhara, brûlant de venger le massacre des siens et de rétablir son autorité sur le Ferghanah, était déjà en marche à la tête d'une armée. Deux des corps en faisant partie, avaient pour commandants Ma-Chérif-Atalyq et Gadaï-by, lesquels faits prisonniers dans la guerre précédente, avaient été épargnés par l'émir, à raison de leurs talents militaires, et étaient ensuite volontairement restés au service de Boukhara.

Moumyn-Koul et Mirza-Ismaïl ne croyant pas à la possibilité pour les Khokandiens de sortir victorieusement de la lutte qui se préparait, convinrent entr'eux, dans le but de s'acquérir à l'avance les bonnes grâces de l'émir, d'entraver la construction du mur d'enceinte. Les ouvriers qu'on avait réunis, ne furent point admis à commencer le travail, sous le prétexte que la répartition de celui-ci entre les différentes provinces n'avait pas encore été faite. Pendant toute une semaine, les deux directeurs, pour cacher leur jeu, venaient sur les lieux, se consultaient, prenaient des mesures, comptaient les ouvriers, faisaient semblant de se disputer, puis s'en allaient sans avoir rien fait ni décidé.

Enfin quelqu'un éventa l'affaire, et les ouvriers mis au courant, se saisirent des deux personnages qu'ils tuèrent sur place à coups de pierres, de bâtons et de pioches ; puis, sans perdre de temps, ils se divisèrent d'eux-mêmes en brigades et procédèrent à la construction d'un mur en terre. Après quinze jours environ de ce travail, les trois quarts de la ville étaient entourés de la faible défense que nous venons de dire ; le temps ne permit pas de faire davantage, et le reste de l'enceinte, du côté de Marghélan, fut simplement muni de barricades par les habitants eux-mêmes.

D'après les avis reçus, l'émir était en marche sur Makhram, et sur la rive droite du Deria, dans le voisinage du Kamych-Kourgan, se trouvaient avec leurs troupes boukhariennes, Ma-Chérif-Atalyq et Gadaï-by, venant de Tachkend, ville qui appartenait à l'émir depuis la chute de Madali-khan.

A la réception de ces nouvelles, Chir-Ali-khan envoie son fils aîné, Sarymsak-bek, pour faire face à l'émir, et sur la rive droite du Deria, Manazar-bek et Issa-Datkha.

Averti que Sarymsak approchait de Kanibadam, l'émir fait avancer contre lui un corps de troupes, qui est battu et repoussé vers Makhram. Mais alors les gens d'Ourgout attaquent Sarymsak sur son flanc gauche, rejettent ses troupes en désordre sur Kanibadam, et dans la poursuite lui font cent quatre-vingt-dix prisonniers. (Ils furent ensuite massacrés jusqu'au dernier, par ordre exprès de l'émir). Sarymsak est obligé de rentrer à Khokand, après quoi Chir-Ali envoie contre l'émir de nouvelles troupes sous le commandement de Koutchar, jusque-là hakim de Tourèh-Kourgan.

Pendant ce temps là un engagement avait lieu sur la rive droite, près de Kyrtchin-Kourgan. Les Khokandiens, battus, se replièrent sur Nameugan, ce qui permet à Ma-Chérif et à Gadaï-by d'occuper toute la rive droite jusqu'à Tourèh-Kourgan inclusivement. Ma-Chérif laisse dans cette ville son fils, Hassan-bek, avec un petit détachement, et lui-même, avec Gadaï-by, à la tête du reste de leurs troupes, passent le Deria et se disposent à effectuer leur jonction avec l'émir.

Là-dessus Ma-Nazar-bek, qui avait été battu près de Kyrtchin-Kourgan, parvient à rassembler à Namengan et à Kaçan un certain nombre de Kirghizes et de Kiptchaks, attaque de nuit Tourèh-Kourgan, s'en empare, y fait prisonnier le fils de Ma-Chérif, Hassan-bek et l'envoie à Chir-Ali-khan ; ensuite il nettoye complètement la rive droite des Boukhariens qui

s'y trouvaient (ils avaient de petites garnisons à Tchoust, Gouroum-Saraï, etc.), entre à Gouroum-Saraï et s'occupe de ravitailler Khokand, déjà cerné par l'émir.

Sarymsak défait à Kanibadam, avait été remplacé par Koutchar. Mais ce dernier, après une ou deux journées de marche, doutant de la possibilité de garder libre la route de Khokand, avait battu en retraite, de sorte que l'émir, ne trouvant plus devant lui aucun obstacle, était venu asseoir son camp à Mouï-Moubarek. Durant les deux premiers jours, les Khokandiens exécutèrent de fortes sorties, la population mêlée aux soldats, et infligèrent de grandes pertes aux Boukhariens. Néanmoins le troisième jour après l'arrivée de l'émir, au lever du soleil, l'assaut est donné, du côté de Khodjend, et repoussé. L'émir alors fait passer la plus grande partie de ses troupes vers le côté nord de la ville et aussi vers le côté est, faisant face à Marghélan, et qui, le mur n'ayant pu être achevé, était défendu par de simples barricades.

Ces mouvements préliminaires étaient déjà achevés, quand un secours arriva d'Andidjan, tardivement. Youltchi-bek, qui l'amenait, essaya de pénétrer dans la place, mais il fut forcé de se retirer vers l'Ampy-aryq. Un second assaut fut dirigé par Ma-Chérif contre la partie nord du mur, défendue presque uniquement par les habitants, les troupes étant, en ce moment, concentrées devant les barricades. Un nouvel échec attendait encore là les Boukhariens, qui durent reculer, laissant sur la place environ deux mille cadavres. Et non seulement les assiégés repoussèrent l'assaut ; ils sortirent à la poursuite de l'ennemi, et rentrèrent avec des chevaux des prisonniers, des armes et des têtes coupées.

Durant l'espace de quarante jours, Khokand subit neuf assauts.

Les revers suivaient les revers, et l'émir se décida enfin à

envoyer un parlementaire, Khalfa-Abou-Satar, qui devait entamer des pourparlers avec le khan en personne. Mais quand Khalfa arriva aux portes, les assiégés refusèrent de le laisser entrer, et il entendit proférer des menaces de mort. Il fallut l'intervention de Chir-Ali, qui lui envoya une escorte, mais qui d'ailleurs, après l'avoir admis en sa présence, se refusa à toute espèce de négociation.

Le lendemain un nouvel envoyé se présenta. Le khan le reçut, et donna certains ordres. Au bout de quelque temps, le parlementaire fut conduit sur la place, et on le fit entrer dans un cercle, formé de quelques dizaines de cadavres boukhariens ; de plus deux ou trois canons, près desquels se tenaient les servants avec les mèches allumées, étaient tournés contre lui. Au bout de quelques heures passées dans cette situation aussi dangereuse que peu agréable, l'envoyé fut enfin laissé libre de s'éloigner, mais sans autre réponse. Sur quoi Nasroullah, qui avait été en outre avisé de certains mouvements hostiles du khan de Khiva, jugea prudent de lever le siège et de regagner Boukhara.

Cette guerre, que tous avaient redoutée, et à l'issue favorable de laquelle personne ne croyait, se terminait au contraire par un succès, et cela dès les premiers temps du règne de Chir-Ali-khan. Il y avait là de quoi lui concilier les sympathies et la confiance de la nation : on trouva qu'il portait avec honneur son nom de *lion* (Chir).

Ces sentiments étaient assurément justifiés, car l'activité intelligente et le sang-froid, dont il avait fait preuve pendant le siège, avaient grandement contribué au triomphe obtenu sur un ennemi aussi redoutable que l'était l'émir à l'égard du Ferghanah.

Après la retraite de Nasroullah, Khoudaïar-bek, qu'il avait laissé à Khodjend, craignit quelque attaque du khan victo-

rieux, et il se hâta de lui faire proposer par un envoyé exprès, de reprendre sous son autorité Khodjend, qui n'avait cessé d'appartenir au Ferghanah que sous Madali-khan. L'annexion fut effectuée en effet par Sarymsak-bek, fils aîné du khan, que suivait un corps assez considérable, composé pour moitié de Kiptchaks.

Sarymsak et Khoudaïar réunis assiégèrent Naou, qui se rendit immédiatement et fut aussi annexé au Ferghanah. Sarymsak revint à Khokand, mais Khoudaïar, voulant se poser en fidèle serviteur du khan, forma le projet de mettre à profit une annexion favorable et de s'emparer d'Oura-Toubé et de Djizak.

Il était déjà en marche, mais ses troupes, qui savaient qu'Oura-Toubé ne se rendrait pas facilement, l'abandonnèrent, et il dut rentrer à Khokand. Les premiers auteurs de cette défection étaient les Kiptchaks, amenés précédemment par Sarymsak-bek.

En 1259 (1843) Chir-Ali-khan, préoccupé du désir de rendre au khanat ses limites précédentes, envoya une expédition contre Tachkend, que gouvernait alors au nom de l'émir, Ma-Chérif-Atalyq ; il en donna le commandement à son fils puîné, Mallia-bek, et au mingbachi Youssouf, le même qui l'avait ramené de Talap, et avait depuis reçu le poste de *mingbachi*.

Koursoutchi fut pris d'assaut ; Gadaï-by, blessé, se sauva à Tachkend.

A l'avis de l'approche des Khokandiens, Ma-Chérif avait demandé du secours à l'émir. Sur l'ordre de celui-ci, Abdour-rahman-Metin partit de Djizak, mais il arriva à Tachkend avec deux cents noukèrs à peine ; tout le reste de ses gens, qui avaient pris part au siège de Khokand, s'étaient débandés en route. Néanmoins Ma-Chérif sortit à la rencontre de

l'ennemi; il fut battu près de Chour-tépé, et fait prisonnier, ainsi que son frère Abdoul-Ali; plus heureux, Gadaï-by et Abdourrahman-Métin réussirent à s'échapper.

Mallia-bek occupa Tachkend, dont Sarymsak-bek fut nommé hakim.

Lorsque l'armée rentra à Khokand, et que les prisonniers furent amenés devant le khan, il se contenta d'ordonner que Ma-Chérif-Atalyq et Abdoul-Ali fussent maintenus en état de détention. Ma-Chérif, on s'en souvient, était le beau-père de Madali-khan; fait prisonnier dans une des guerres précédentes avec Boukhara, il était resté volontairement au service de l'émir.

La décision, prise à son égard et à l'égard de son fils par le khan, remplit les courtisans d'étonnement d'abord, et ensuite d'indignation. « Ce sont, disait-on, des criminels d'État, des traîtres à leur pays; ce n'est pas la prison, mais le dernier supplice, qu'ils méritent. »

Et le peuple fut du même sentiment que les courtisans; il *exigeait* ce supplice. Chir-Ali se refusa d'abord à prononcer cet arrêt de mort, et si extraordinaire que cette clémence paraisse, pour le pays, elle n'est pas sans explication, Chir-Ali qui, encore enfant, avait failli être égorgé avec son frère par les bourreaux du khan, avait ensuite, pendant trente-cinq ans, mené la vie paisible des pasteurs dans des tribus, aux yeux desquelles la peine capitale n'est guère autre chose qu'un meurtre[1]; avant d'avoir appris à commander, il avait été élevé au souverain pouvoir dans un âge déjà mûr, et ce pouvoir, que menaçaient de perpétuels complots, il n'ignorait pas que Madali-khan l'avait perdu,

1. Chez les Kirghizes, surtout aux derniers temps de leur autonomie, la peine de mort n'était presque jamais appliquée; les meurtriers n'étaient tenus qu'à payer le prix du sang, *khoun* ou *koun*.

avec la vie, en grande partie à cause des supplices qu'il avait ordonnés.

Mais, ces raisons n'avaient prise ni sur les courtisans ni sur le peuple, dont les réclamations devinrent de plus en plus pressantes; le khan eut peur et céda. Ma-Chérif fut attaché à la queue d'un cheval, et son fils exécuté (à Tchoust).

Malgré tout, l'étonnement général persista et de telle façon, qu'on finit par décider qu'Ali était un caractère *faible* (*bouch*).

Et pour le malheur de ce caractère *faible*, qui allait être soumis à une nouvelle épreuve, on apprit que le fils d'Alim-khan, Ibrahim-bek (autrement Atalyq-khan), était venu à Leïlak, à l'instigation de l'émir, et qu'il y machinait quelque intrigue. Chir-Ali lui envoie un message et lui fait proposer de venir à Khokand s'entendre avec lui, et de mettre fin à sa vie errante en occupant quelqu'une des principales charges du khanat.

Loin d'accéder à ces propositions, Atalyq rassembla activement des gens armés et se fortifia dans une position. Alors Chir-Ali est obligé d'envoyer contre lui des troupes sous le commandement de Seïd-Ali-bek, l'un des Kirghizes venus avec lui de Talap. Après l'échange de quelques coups de fusils, Atalyq fut pris, et on l'emmena à Khokand.

Nouvel embarras pour Chir-Ali, car le souvenir de ce qui s'était passé à propos de Ma-Chérif était encore récent. En tout cas, il résolut d'épargner la vie du captif, ce qu'il se croyait d'autant plus en droit de faire, qu'Atalyq, dans son opinion, était moins un criminel d'État, que son ennemi personnel, à lui khan, et qui aurait attenté à ses propres droits.

Cette manière d'envisager la question n'excita point, il est vrai, l'indignation publique, mais bien un étonnement absolu et la raillerie universelle.

Partout on entendait des exclamations comme celle-ci : Chir-Ali est une *gelée* (*atalia*); « Chir-Ali est une *bouillie* (*chavlia*); Chir-Ali est un *poustak* (peau tannée). Cette dernière épithète faisait allusion à la vie du khan chez les Kirghizes, lesquels portent pour la plupart, en hiver, une pelisse dont la laine est en dehors. Quant aux courtisans, ils insistèrent plus que jamais pour *la mort*, s'ingénièrent à *effrayer* le khan, qui n'était pas exempt de timidité, non pas à la guerre, il l'avait montré, mais à l'égard de la clique de cour, et de fait ils lui firent peur.

De nouveau il céda et prononça l'arrêt, en demandant seulement comme une grâce, qu'il fût exécuté partout ailleurs qu'à Khokand. Un certain Azy-Mekhter se chargea de la chose, et Atalyq fut égorgé au kichlak de Yapan.

Le châtiment accompli, l'opinion publique se montra satisfaite, mais les épithètes infamantes d'*atalia*, de *chavlia*, de *poustak*, parurent si heureusement appliquées, qu'il devint désormais impossible de les oublier. Les poètes s'en mêlèrent et écrivirent des épigrammes. L'un d'eux (le vieux Djelal-hodja qui vit encore et habite au village de Karaskan), fit du khan le portrait que voici : Vêtu à la façon du dernier des Kirghizes, Chir-Ali, le peureux, monté sur un bœuf, arrive en hâte à Khokand, pour s'y asseoir, dans son touloup sur le trône *royal*.

Le peuple, gâté par ses souverains, habitué à voir en eux quelque chose de fort semblable à un bourreau, habitué aussi à penser que les meurtres commis par eux étaient une condition du maintien même de leur autorité, et enfin à regarder les exécutions comme un fait presque quotidien, le peuple, dis-je, ne comprenait pas ce que c'est que l'humanité ; il lui donnait le nom de *faiblesse*.

On ne saurait, au reste, nier que Chir-Ali ne fût faible

dans une certaine mesure. Trente-cinq années passées dans la vie privée ne l'avaient pas préparé à commander aux hommes. En outre, transporté subitement dans le palais, dont les mœurs ne lui étaient connues que par ouï-dire, et où il savait qu'il avait toute raison de redouter les complots et les intrigues, il *se laissa intimider*; il craignait d'être sévère et exigeant, il craignait même, dans les commencements, de faire des reproches aux hauts fonctionnaires, qui avaient l'assurance qui lui manquait à lui-même. En ce sens, il pouvait mériter l'épithète de faible, mais dans le siège il avait montré qu'il était un *lion*.

Par malheur, ces services réels furent oubliés. Sa bonté, la simplicité de son commerce, aussi bien que de son genre de vie, tout ce qui, avant son élévation, avait captivé les cœurs, devenait désormais un prétexte à accusations. Chir-Ali fut perdu dans l'opinion publique.

Dans le Ferghanah on a l'occasion d'entendre un récit, d'après lequel il aurait fait mettre à mort un Sarte qu'un acte de courage avait rendu fameux; muni d'une pique pour toute arme, il avait osé attaquer seul un tigre, aux environs de Balyqtchi ou de Mingboulak, et l'avait tué. En se défaisant de l'intrépide chasseur, Chir-Ali, dit-on, croyait se débarrasser d'un compétiteur possible et assurer son trône. A dire vrai, ce récit me fait tout l'effet d'être controuvé, attendu qu'il ne s'accorde en rien avec tout ce qu'on sait de la conduite d'un prince, faible peut être, mais à coup sûr le plus humain de tous les khans qui ont régné sur le Khokand.

Mais avant d'aller plus loin dans l'exposé des événements, il est nécessaire ici de faire une courte digression et de dire quelques mots des Kiptchaks.

Dans le premier chapitre de cette histoire, j'ai dit comment cette peuplade, en abandonnant un genre de vie exclusive-

ment pastoral et en joignant à l'élève du bétail la pratique de l'agriculture, avait notablement amélioré sa condition matérielle; comment aussi, en même temps que les Kirghizes s'égrenaient en *clans*[1], unis par un lien moral qui allait sans cesse s'affaiblissant, les Kiptchaks du Ferghanah restaient au contraire dans leur ensemble, fidèles aux principes de l'unité de tribu. Ces divers clans s'étaient bien dispersés sur différents points de la vallée, ils n'en restèrent pas moins attachés par le même lien moral et politique, jusqu'au jour où un excès d'ambition chez leurs chefs, d'une part, et de l'autre la haine des Sartes pour les Kiptchaks, amenèrent leur ruine, ainsi qu'il arriva un peu plus tard, en 1268 (1851).

Au moment donc, où nous avons conduit notre récit, les Kiptchaks l'emportaient sur les autres par une somme de supériorité morale et matérielle. Les meilleurs corps dans les troupes du khan étaient, dans l'estime générale, ceux qu'ils formaient. Ils le savaient et étaient fiers de leur supériorité relative, ce qui, à son tour, constituait le principal obstacle à leur fusion avec les autres éléments de la population. Entre tous les clans appartenant à cette tribu, qui vivaient dans le Ferghanah, on comptait comme les principaux les cinq suivants : les *Koulan*, les *Oulmass*, les *Ilatan*, les *Yachik* et les *Iti-Kachka*. Ils avaient respectivement pour chefs Moussoulman-koul, Khatam-koul, Outam-baï, Mirzat et Ma-Nazar-Gour-Oghly (autrement Sandjar).

Le lecteur se rappelle, sans doute, qu'après que l'émir se fut éloigné de Khokand et que Khodjend eut été de nouveau annexé au Ferghanah, Khoudaïar-bek, hakim de cette

1. Ici, comme en d'autres passages, j'ai cru pouvoir rendre par ce mot étranger de *clan* le russe *koliéno*, que l'auteur oppose à *rod*, race ou tribu. *Trad.*

dernière ville, avait voulu mettre à profit les circonstances pour s'emparer d'Oura-Toubé et de Djizak, entreprise qui avait manqué, les troupes ne l'ayant pas suivi. C'étaient les Kiptchaks qui les premiers avaient refusé de marcher et les Sartes avaient ensuite fait de même. La plus grande partie du corps dont il s'agit avait de son propre mouvement regagné Khokand.

Soit par amour de la paix, soit par crainte d'irriter les Kiptchaks en général, Chir-Ali ferma les yeux sur la désobéissance commise à l'égard de Khoudaïar, qui plus est, il leur fit des avances.

Cela n'empêcha point que bientôt, parmi les bandes kiptchakes, on vit se produire l'expression de mécontentements mal définis; les cavaliers qui les composaient, commencèrent à refuser l'un ou l'autre des services qui leur étaient commandés.

Ces premiers troubles, qui d'ailleurs au début, échappèrent à l'attention de Chir-Ali et de son entourage, avaient pour cause l'ambition des chefs de clans, dont nous parlions tout à l'heure. Jusque-là les principales charges du khanat étaient occupées par les Sartes. Mais le temps était arrivé où ces chefs, ayant conscience de l'importance de la nation kiptchake dans le Ferghanah et obéissant uniquement à des visées d'intérêt personnel, commencèrent à aspirer aux hautes dignités. L'autorité dont ils jouissaient alors, devait être d'autant plus grande, qu'ils avaient chacun derrière soi toute la nation kiptchake. Aussi n'épargnaient-ils rien pour y formenter l'agitation, en donnant pour prétexte que, s'ils prétendaient aux grands emplois, ce n'était nullement par ambition personnelle, mais uniquement dans le but de rehausser encore l'importance politique, déjà considérable de la nation.

En faisant naître ainsi des désordres parmi les corps kip-

tchaks, Moussoulman-koul et ses pareils comptaient que Chir-Ali, dans le but d'obtenir cette fois encore la paix, leur offrirait ce qui formait l'objet de leurs désirs. Mais leur attente fut trompée. Chir-Ali, quand on lui fit le rapport des menées séditieuses observées parmi les sipaï kiptchaks, déclara nettement que, s'il en était ainsi, il saurait bien les mettre à la raison et les tenir en bride. Irrités de cette réponse, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les chefs appelèrent leurs gens aux armes, et des rassemblements se formèrent dans l'Iki-sou-arassy.

Mallia-bek et le mingbachi Youssouf furent dépêchés contre eux avec des troupes. Arrivés à Marghélan, et en vertu des instructions du khan, qui ne souhaitait nullement d'en venir à une effusion de sang, ils firent porter aux Kiptchaks la proposition de se désister de leurs prétentions et de venir faire acte de soumission devant le khan ; il n'en faudrait pas davantage pour assurer leur pardon.

Ces ouvertures ayant été déclinées, à la persuasion des chefs, les troupes du gouvernement, beaucoup plus nombreuses que les bandes des mutins et pourvues d'artillerie, ce qui manquait à ceux-ci, se portèrent en avant.

Les Kiptchaks, comptant peu sur le succès et tremblant pour le sort des familles qu'ils avaient laissées derrière eux, commencèrent à se raviser, et finalement chargèrent Moussoulman-koul d'aller, en compagnie de quarante notables, implorer leur pardon.

Le mingbachi demande à Mallia-bek l'autorisation de passer immédiatement par les armes tous les suppliants, sans en excepter Moussoulman-koul, afin d'en finir une bonne foi avec les Kiptchaks, en les frappant de terreur. Alors entre en scène Chady, un Sarte-tadjik, qui avait occupé jusque-là des fonctions de cour sans importance,

mais qui, convoitant dès longtemps le poste de mingbachi, n'épiait qu'une occasion favorable pour faire tomber Youssouf.

Rampant, fourbe et intrigant, ce qui lui avait valu le surnom de *chady-choum* (*chady* veut dire intrigant), il avait à merveille pénétré le caractère de Chir-Ali et comprenait très bien par quels moyens il pourrait arriver à son but. Il combattit l'avis d'Youssouf et chercha à prouver que le massacre par lui proposé n'entrait nullement dans les projets du khan, ne pouvait avoir son approbation et par surcroît aurait sans doute pour conséquence le soulèvement, non plus de quelques bandes, mais de la tribu des Kiptchaks tout entière, ce qui pourrait bien en fin de compte aboutir à la chute de leur bien-aimé souverain. Youssouf persista dans son opinion, mais la majorité se rangea à l'avis de Chady.

La députation suivit Mallia-bek à Khokand. Youssouf, privé de ses fonctions, fut nommé gouverneur de Marghélan, et Chady, au comble de ses vœux, élevé au poste de mingbachi, mais il ne s'en tint pas là. Dans la crainte que Chir-Ali ne se ravisât et ne reprît son ancien serviteur, il ne cessait de critiquer publiquement la conduite d'Youssouf dans l'affaire des Kiptchaks ; c'était évidemment, à l'entendre, un homme qui avait de mauvaises intentions contre le khan et qu'il fallait punir. On remua tout le passé de l'ex-mingbachi, on rappela de vieilles intrigues de cour et la mort fut résolue. Peu après Mad-Kerim-Yessaoul fut expédié à Marghélan et c'en fut fait d'Youssouf (1260-1844).

Une fois débarrassé de son rival, Chady, à ce qu'il paraît, gagna entièrement la confiance du khan, et fit de lui tout ce qu'il voulait, en jouant le rôle d'un serviteur dévoué à toute épreuve. Sous ce masque, il parvint à amener la vacance d'une quantité d'emplois, à la plupart desquels il fit nommer

des Tadjiks. Ensuite, voulant donner à tous une preuve manifeste de sa puissance, il réussit même à obtenir du khan quelques exécutions capitales. C'est que Chir-Ali avait déjà commencé à s'habituer aux prérogatives de la souveraineté et s'était aperçu qu'une sentence de mort n'est pas quelque chose d'aussi terrible qu'elle lui paraissait auparavant. Son caractère, sans qu'il en eût conscience, se corrompait.

Bientôt les plaintes affluèrent contre Chady, devenu odieux aussi bien que la plus grande partie de ses créatures; mais le khan ou refusait de recevoir ces plaintes, ou n'en prenait pas connaissance. Les Kiptchaks devinrent ses ennemis les plus ardents; d'ailleurs les troubles, fomentés parmi eux par Moussoulman-koul et autres, ne cessaient point. Toutefois, malgré ce que nous venons de raconter, la politique intérieure du khan conservait le même caractère pacifique.

C'est ainsi que, désireux de mettre fin aux mésintelligences de son gouvernement avec les Kiptchaks, et comprenant ce qu'il y avait à faire pour cela en ce moment, il institua Moussoulman-Koul et Karym-Koul (aussi Kiptchak), gouverneurs, le premier à Charikhan, et le second à Andidjan.

Cependant un tel poste était bien loin de satisfaire l'ambition de Moussoulman-Koul; aussi Chady, qui redoutait en lui pour l'avenir un rival, se mit-il à travailler l'esprit du khan et chercha à le persuader de se débarrasser par la mort d'un homme qui, disait-il, jouissait parmi les Kiptchaks d'une influence beaucoup plus considérable qu'on ne le supposait.

Après de longues discussions, Hadji-Mat-by, fut envoyé, muni d'un ordre du khan, ou plus probablement d'un arrêt de mort, à Charikhan. Il n'y trouva point sa victime désignée, qui était en ce moment à Andidjan. Hadji-mat se rend dans cette ville, exhibe au gouverneur Karym-Koul l'ordre (*bouïrouk*) dont il était porteur, et lui propose d'arrêter le con

damné, afin de mettre à exécution sans délai la sentence rendue par le khan.

Karym-Koul fait avertir Moussoulman-Koul du danger, et tous deux prennent la fuite. Sans perdre de temps, ils rassemblent les Kiptchaks de l'Iki-sou-arassy autour de Namengan, descendent la rive droite du Deria, et prennent Tourèh-Kourgan, où ils mettent à mort le hakim du vilayèt, Mir-Hadji-Datkha (un Sarte); ensuite ils s'emparent de Kassan.

Chir-Ali, que ces événements avaient frappé de stupeur, convoqua un conseil de guerre; on y décida de rappeler de Tachkend, avec le corps dont il disposait, Sarymsak-bek (le frère aîné de Chir-Ali), et d'expédier contre les révoltés les troupes de Khokand sous le commandement de Chady; ce dernier devait emmener le troisième fils, encore mineur, du khan, Khoudaïar-bek. Cela se passait en juin 1260 (1845).

Chady, après avoir traversé la rivière à Sang, se dirigea vers Tourèh-Kourgan par la voie de Tchoust; entre les deux villes, il se heurta aux Kiptchaks. Ceux-ci, sachant que Khoudaïar-khan se trouvait parmi les troupes, envoyèrent des parlementaires pour lui déclarer que les insurgés n'avaient à proprement parler aucun grief contre le khan, mais qu'ils étaient résolus à ne point mettre bas les armes aussi longtemps que Chady garderait ses fonctions.

Chady n'eût pas plus tôt ouï cette déclaration, qu'il se lança avec sa cavalerie à l'attaque, sans la faire préparer ni soutenir par un feu d'artillerie. Il y trouva la défaite et la mort. Les soldats du khan prirent la fuite et les Kiptchaks, entre les mains de qui Khoudaïar-bek était tombé, se mirent en marche sur Khokand, non sans exercer d'effroyables ravages dans les lieux habités.

Sarymsak, rappelé de Tachkend par le khan, approchait déjà de Tchoust quand il apprit la défaite et la mort de Chady.

Remettant aussitôt le détachement sous ses ordres à Davran-bek, qui venait aussi d'être battu par les Kiptchaks, il se rendit en toute hâte à Khokand ; mais à la vue de la confusion qui régnait dans le palais, il jugea prudent de s'éloigner au plus vite et se rendit à Boukhara, où il se présenta à l'émir en qualité de fugitif.

Avant la chute de Chady, il n'était question au palais que de l'extermination totale des Kiptchaks, et Chir-Ali avait déjà formé un camp à Tokaï-Toubé, mais réduit à l'impuissance, il vit bientôt tomber sa capitale aux mains de l'ennemi.

Les Kiptchaks tinrent conseil entr'eux et prirent deux résolutions : le trône était laissé à Chir-Ali-khan, mais Moussoulman-Koul remplacerait Chady.

A peine en possession du poste de mingbachi, Moussoulman-Koul remplaça les principaux fonctionnaires par des Kiptchaks, forma presque exclusivement de cet élément la nouvelle garnison de Khokand, et prit en main la direction absolue des affaires de l'État, de telle façon que Chir-Ali n'avait plus du khan que le nom. Ce prince sembla se résigner à la situation qui lui était faite ; aussi bien ne trouvait-il alors autour de lui aucun élément de résistance à opposer à l'insolente usurpation de Moussoulman-Koul.

Tachkend était resté sans gouverneur, depuis que Sarymsak-bek l'avait quitté ; Mollah-Khal-bek, aussi un Kiptchak, y fut nommé. Aussitôt Sarymsak, qui s'était, comme je l'ai dit, réfugié à Boukhara, et qui voyait Tachkend tomber aussi aux mains des Kiptchaks, demande assistance à l'émir, obtient de lui quelques troupes, court à Tachkend, y entre, et fait prisonniers Mollah-Khal-bek avec quelques autres chefs Kiptchaks. Ces derniers furent aussitôt égorgés ; quant à Mollah, il fut envoyé à l'émir. La liberté lui fut rendue et il put rentrer dans le Ferghanah, car l'émir n'avait aucun intérêt à faire

mourir les insurgés de cette province, qui, au contraire, pouvaient servir ses desseins.

Ces événements forcèrent Moussoulman-Koul à lever une armée et à venir disputer Tachkend à Sarymsak-bek, qui refusait de le reconnaître comme mingbachi. De son côté, l'émir envoya au secours de Sarymsak un détachement sous le commandement de Lechker-Kouchbegui, et ce secours ne fut pas inutile, car, après avoir assiégé sans succès la place, Moussoulman-Koul fut contraint, en plein hiver et par des froids rigoureux, de se retirer et de regagner Khokand.

Au commencement de l'année 1261 (1845), des désordres éclatèrent parmi les Kirghizes des environs d'Och. Moussoulman-Koul se rendit sur les lieux, dispersa les Kirghizes, et leur fit des prisonniers, qu'il expédia, sous une forte escorte, à Khokand ; pour lui, il demeura à Och, afin de rétablir dans le pays l'ordre et l'obéissance.

C'est alors qu'il se forma à Khokand le noyau, très faible au début, d'un parti hostile à la fois et aux Kiptchaks et à Chir-Ali ; il avait pour chef le hakim d'Isfara, Iakoub-Aldy-Datkha, qui, par un message écrit, fit appel, au nom du peuple, à Murad-bek (fils d'Alim-Khan), lequel demeurait provisoirement à Oura-Toubé.

Murad-bek vint d'abord à Isfara, puis, de là, en compagnie de Satoub-Aldy et de sipas du pays, il se dirigea vers Khokand.

C'était un mercredi, jour de marché, de plus, la foule s'était rassemblée autour du palais, pour regarder les prisonniers qui venaient d'arriver d'Och. A ce moment même, autour du palais et en divers lieux du bazar, des crieurs, envoyés dans ce dessein d'Isfara, proclamèrent l'avènement de *Murad-khan,* et bientôt après Murad en personne et la suite qui l'accompagnait depuis Isfara, entrent en ville et se précipitent au galop de leurs chevaux vers le palais.

On peut s'imaginer la confusion où un événement aussi imprévu jeta les esprits; la surprise, l'anxiété, la consternation, au dire du chroniqueur, les agitaient à la fois. Il y en eut pourtant qui n'hésitèrent pas et se joignirent à Murad.

En pénétrant dans le palais, l'escorte du nouveau khan eut pour premier soin de piller. Quelques personnages, restés auprès de Murad, reçurent l'ordre d'arrêter Chir-Ali et ses fils, et de chasser du palais tous ses autres habitants.

On raconte diversement l'arrestation de Chir-Ali. Les uns assurent qu'il s'était enfui dans un jardin, où on le découvrit et d'où il fut amené devant Murad; suivant d'autres, assis dans une chambre, il aurait attendu là son sort.

Toujours est-il que trois jours plus tard, il fut mis à mort dans le palais, après quoi Murad donna l'ordre d'empoisonner successivement Mallia, Soufi et Sultan-Murad-bek, en leur donnant de l'opium. L'ordre n'ayant pas reçu son exécution immédiate, les trois beks en furent quittes pour onze jours d'une captivité, à laquelle mit fin la chute de Murad. Quant à Khoudaïar-khan, il se trouvait alors à Namengan, cette circonstance le sauva.

Murad-khan fit venir de Khodjend et de Naou, Mad-Kerim et Akhoun-Datkha et leur confia la défense de Khokand.

A la nouvelle de l'avènement de Murad-khan, Mirzadéh-Kouchbégui et Aziz-Parvanatchi, deux Kiptchaks, qui se trouvaient auprès de Khoudaïar, expédient un courrier à Moussoulman-Koul, rassemblent des Kiptchaks et amènent Khoudaïar de Namengan jusqu'à une ferme appartenant à Mirzadèh et située sur la grande route de Khokand. Moussoulman-Koul y accourt.

Les Kiptchaks, réunis sur la rive droite du Deria, près du gué de Kirghiz-Kourgan, proclament khan le jeune Khoudaïar, encore mineur, et sous la conduite de Mous-

soulman-Koul, qui s'était fait donner la régence, marchent sur Khokand, dont la défense avait été confiée par Murad à Mal-Kerim et Akhoun-Datkha. Akhoun essaye, en effet, de résister, mais Mal-Kerim ouvre les portes aux assaillants, dont une partie envahit le palais, tandis que les autres se répandent dans la ville et se mettent à piller et à massacrer les Sartes. Murad-khan engage d'abord une fusillade à travers les fenêtres du palais, puis, s'élançant au dehors, le sabre au poing, il tue quelques-uns des assaillants et va se cacher dans le jardin. Après y être resté jusqu'au soir, il en sort à la faveur des ténèbres et cherche un refuge dans la maison d'un Sarte, un nommé Touroun, qui se hâte de le livrer à Moussoulman-Koul. Murad fut mis à mort, il y avait onze jours qu'il avait pris le pouvoir. Des gens qui l'ont connu, disent que, vivant, il n'avait qu'un désir, celui de régner, fût-ce durant deux jours.

En même temps que lui, Satoub-Aldy et Akhoun-Datkha subirent le dernier supplice. Ensuite les Kiptchaks massacrèrent, à Khokand, Manazar-bek, Souleïman-hodja, qui était cheïkh-ul-islam, Damoullah-khodjam-kouli-Kazi-Kelian et Mollah-Khal-Mat-Akhoun-Aglam.

Ces trois derniers jouissaient d'une grande popularité, et voici ce qui les perdit. Lorsque Murad fut proclamé khan et qu'il fit mettre à mort Chir-Ali, les Sartes de Khokand attribuèrent cette révolution aux Kiptchaks, et Souleïman-hodja, en vertu du droit qui lui appartenait comme cheïkh-ul-islam, rendit une décision (*rivâïat*), aux termes de laquelle les Kiptchaks étaient déclarés coupables de violation de la loi religieuse et de haute trahison. Les deux autres avaient apposé leur sceau à ce document et l'avaient fait publier.

Khoudâïar-khan fut installé dans le palais ; tous les honneurs appartenant à sa dignité lui étaient rendus, mais

l'autorité tout entière était dans les mains du régent Moussoulman-Koul et des Kiptchaks. Les violences commises par les vainqueurs n'avaient point de fin, mais comme il serait trop long de les énumérer toutes, nous nous contenterons d'en citer quelques-unes. Tout à fait ignorants, bien éloignés même de posséder ce qui passe pour de la civilisation dans l'Asie centrale, les Kiptchaks chassaient les étudiants des médressés, brûlaient les livres et, à tout moment, cherchaient à humilier les mollahs, pour la plus grande partie Sartes.

Les circonstances obligeaient un grand nombre de Kiptchaks à quitter leurs métairies et à s'établir à Khokand, et, pour les loger, on ne se faisait pas scrupule de chasser de leurs maisons les propriétaires sartes. Il en était de même des propriétaires de terre et, de plus, les peupliers, élément indispensable des constructions dans le pays, étaient abattus par qui voulait dans les jardins des Sartes.

Qu'un Kiptchak épousât une femme sarte, il ne payait point à ses parents le *kalyma*, le douaire qu'il s'était engagé à fournir, lors du contrat de mariage. Les *aryqs* étaient devenus la propriété commune des Kiptchaks ; les Sartes n'en restaient pas moins dans la nécessité d'arroser leurs champs, mais pour obtenir l'eau nécessaire, il leur fallait l'acheter du Kiptchak qui se donnait pour propriétaire du canal. Et pour toutes ces violences, comme pour bien d'autres, le Sarte n'avait aucun secours à espérer de la justice, puisque celle-ci était également aux mains des Kiptchaks.

Il est facile de concevoir quelle haine implacable devait, dans une pareille situation, s'ajouter à l'hostilité, qui depuis longtemps, divisait les deux races.

A ce qu'on raconte, Moussoulman-Koul, enivré par le succès et aveuglé par le pouvoir, ne se contentait plus du rôle de régent, il aurait songé à déposer Khoudaïar, et s'en

serait même ouvert à quelques Kiptchaks, mais là il trouva une opposition décidée, surtout de la part de Mirzadèh. Ce dernier, en effet, n'avait pas plus d'attachement que de confiance pour le tout puissant favori, et en outre il avait pris en affection le jeune khan, qu'il n'avait presque point quitté depuis la chute de Chady [1].

Durant l'été de cette même année 1261 (1845), Moussoulman-Koul entreprit une expédition dans le dessein de reprendre Oura-Toubé, perdu pour le Ferghanah depuis la première guerre de Madali-khan contre Boukhara ; pour sauver les apparences, il emmena avec lui Khoudaïar. En arrivant à Khalta-kichlak, localité près de Kanibadam, Moussoulman-Koul envoya un petit détachement à Khodjend pour en ramener le hakim, Mad-Kerim-Datkha, qui fut aussitôt mis à mort à cause de ses relations avec Murad. Le même sort atteignit l'*amin* du village de Khalta, sans qu'on sache quel était son crime. Un Kiptchak, du nom de Tourdy-by, fut nommé à Khodjend. Après avoir échoué dans la tentative d'emporter d'assaut Oura-Toubé, l'expédition s'en revint à Khokand.

Tachkend, où continuait de commander Sarymsak-bek, ne reconnaissait ni Moussoulman-Koul ni le khan, pour deux raisons : ce dernier était au pouvoir des Kiptchaks et, de plus, il avait été nommé illégalement, au mépris des droits de ses deux frères aînés. Les Kiptchaks d'ailleurs avaient bien su ce

1. Ici il me revient à la mémoire un fait que je ne voudrais pas passer sous silence, tant il met dans son jour l'esprit casuistique des mollahs. En proclamant Khoudaïar, ils avaient laissé de côté ses deux aînés : Sarymsak et Mallia-bek. Or, plus tard, quand Khoudaïar eut pris en main toutes les prérogatives du pouvoir, les mollahs, désireux de confirmer moralement pour ainsi dire le khan dans la connaissance de ses droits et en même temps de sanctionner de quelque manière le choix qu'ils avaient fait de lui, découvrirent dans le *Hadis*, je ne sais quelle sentence d'après laquelle *le moyen est le meilleur*. Né le troisième de cinq frères, Khoudaïar en était le *moyen* par l'âge.

qu'ils faisaient en choisissant un prince dont la minorité entraînait une régence.

Espérant être plus heureux à Tachkend qu'à Oura-Toubé, Moussoulman-Koul se mit en campagne à la fin de 1261 ou au commencement de 1262. Mais après un siège de quarante jours, il dut lever le camp et s'en revenir à Khokand.

Au printemps, le régent essaya d'un autre moyen, qui lui réussit mieux. Un envoyé, Mian-Khalil, qu'il expédia à Tachkend pour persuader à Sarymsak de reconnaître volontairement l'autorité du khan, parvint à le décider. Sarymsak vint à Khokand, eut une entrevue avec le khan et Moussoulman-Koul, obtint quelque poste à Balyktchi, et ne tarda pas à y être assassiné.

Généralement on attribua ce meurtre à Khoudaïar, mais il y a quelque difficulté de le croire, attendu qu'alors le khan ne possédait littéralement aucune autorité. Qu'il ait donné son consentement, cela est fort possible, mais ne fait absolument rien à l'affaire; Sarymsak avait de nombreux partisans, il était, par conséquent, un personnage fort à redouter pour le régent, qui ne pouvait manquer de s'en débarrasser par le glaive ou par le poison. Sarymsak-bek eut pour successeur à Tachkend un Kiptchak, Mollah-Khal-bek, mais qui, trois mois après, fut remplacé lui-même, on ne sait pourquoi, par Aziz-Parvanatchi, aussi Kiptchak. La haine mutuelle entre les deux hommes, à la suite de ce changement, ne fut que le prélude des divisions qui se firent bientôt jour parmi les Kiptchaks, à la suite d'une nouvelle campagne infructueuse contre Oura-Toubé.

Elle eut lieu en 1263 (1846), sans autre résultat que le pillage des localités voisines. Cet échec fut le signal d'un grave dissentiment qui, pendant la retraite, dégénéra en rupture complète. On tint conseil, et la majorité ayant

proclamé l'incapacité de Moussoulman-Koul comme général, le bannit à Ablyk en qualité de hakim ; un autre Kiptchak, Mollah-Khal-bek, lui succéda comme mingbachi. Ces événements ne firent qu'accroître les scissions entre Kiptchaks, et ils auraient pu amener une révolution qui aurait enfin fait passer l'autorité aux mains de Khoudaïar. Mais le jeune prince continuait à être entouré presque uniquement de Kiptchaks, et la situation resta la même, d'autant que la nation se souciait aussi peu de Khoudaïar que de ses prérogatives ; le choléra ravageait alors le Ferghanah.

Mais il me faut rapporter des événements qui avaient précédé de peu ceux qui viennent d'être racontés. Au moment où Aziz-Parvanatchi avait été nommé gouverneur de Tachkend, on y apprit la défection de la ville de Turkestan, qui avait alors pour gouverneur Kanaa-Chah, Tadjik, frère aîné de Davran-bek, et l'une des créatures de l'ancien mingbachi Chady.

Aziz-Parvanatchi marcha contre la ville, ne put s'en emparer et revint à Tachkend, en laissant à Ikan douze cents hommes sous le commandement d'Oumet-by. Ce dernier, pressé par les habitants de Turkestan, ne tarda pas à prendre la fuite. Son frère, envoyé à sa place, ne put non plus se maintenir à Ikan. Alors Aziz-Parvanatchi en personne reprit le commandement de l'expédition. Le siège se prolongea durant plusieurs mois, au cours desquels les assiégeants élevèrent un petit fort et ensemencèrent même quelques terrains. A la fin, Kanaa-Chah, enfermé dans la ville et étroitement bloqué, se rendit, après avoir stipulé pour lui-même le droit de se retirer sans obstacle à Boukhara. Au moment même où, laissant une garnison à Turkestan, Aziz-Parvanatchi en sortait pour regagner Tachkend, l'avis lui arriva du remplacement de Moussoulman-Koul par Mollah-Khal-bek, avec lequel il avait dès longtemps des relations hostiles.

Irrité au plus haut degré, il rebrousse chemin, rentre à Turkestan et le met en état de défense ; après quoi il revient à Tachkend, s'y fortifie également et ne cache à personne sa résolution de se détacher du Ferghanah.

Bientôt après, de nouvelles dissensions éclatèrent à Khokand parmi les Kiptchaks, dont la majorité se repentait d'avoir élevé au poste de mingbachi Mollah-Khal-bek. En même temps, un autre parti, mais fort peu nombreux, publie qu'il faut renverser Khoudaïar et mettre à sa place Padcha-hodja-Tourèh, qui descendait par les femmes de Narbouta-by.

A peine les autres Kiptchaks ont-ils connaissance de cette intrigue, qu'ils se mettent à massacrer les conspirateurs, mais, sur ces entrefaites, ils reçoivent la nouvelle de la défection imminente du hakim Aziz-Parvanatchi. Ils en sont consternés, et craignant que leur parti ne succombe à ses dissensions intérieures, ils envoyent quelques chefs à Tachkend pour empêcher par la persuasion Aziz de se révolter. Mais celui-ci ne veut rien entendre.

Alors Khoudaïar-khan, mettant à profit les circonstances, relève pour un moment la tête et ordonne, de sa propre autorité, une expédition contre Tachkend. Elle ne fut pas heureuse, et, après un siège infructueux, les troupes de Khoudaïar battent en retraite. En arrivant à Tilaou, les Kiptchaks tiennent de nouveau conseil ; les partisans de Moussoulman-Koul s'efforcent d'attribuer l'insuccès de la campagne à l'absence de l'ex-régent ; le poste de mingbachi est enlevé à Mollah-Khal-bek et rendu à Moussoulman-Koul, encore bien que l'autorité de celui-ci parmi les Kiptchaks fût déjà fortement ébranlée. Si l'on en venait à cette décision, c'est qu'on avait reconnu qu'il ne se trouvait personne capable de remplacer Moussoulman-Koul, le régent tout puissant, le favori.

Après la retraite des Khokandiens, Aziz-Parvanatchi s'aperçut, à son grand déplaisir, qu'il manquait d'argent. Pour y remédier, il imagina d'établir quelques impôts supplémentaires, extraordinaires, tels que *tillè-pouli*, *miss-pouli*, *oulaou-pouli*, ou taxes sur l'or, sur le cuivre, sur les bêtes de somme. Ces taxes frappaient les monnaies d'or et de cuivre, les bêtes de somme et de trait, etc.

Quiconque possédait de ces objets devait payer le droit de possession par le sacrifice d'une partie de la valeur [1].

Ces impôts qui, par leur nature même, entraînaient des perquisitions et des recherches vexatoires, ne manquèrent pas, comme toujours, d'exciter un grand mécontentement parmi les nouveaux sujets d'Aziz-Parvanatchi. Des murmures ils passèrent bientôt à un état de rébellion ouverte et armée, à la tête de laquelle se trouvait l'un des habitants les plus influents de Tachkend, Ma-Youssouf-baï; c'était un tisserand d'étoffes de soie, qui avait un atelier important.

Une lutte sanglante s'engagea dans les rues barricadées de Tachkend entre la population et les noukèrs d'Aziz; le triomphe de la première paraissait assuré, quand l'artillerie entra en action, et la révolte fut comprimée, pour quelques jours du moins, car bientôt le peuple reprit les armes, et le carnage recommença.

La nouvelle de ces désordres étant parvenue à Khokand, des troupes furent expédiées de là, en hâte vers Tachkend, qu'elles prirent après un assaut fort court. Aziz, envoyé à Khokand, y fut mis à mort; un Kiptchak, Nor-Mat-Datkha, lui fut donné pour successeur.

En 1264 (1847), l'un des hodjas, prétendant au trône de

1. Des impôts de ce genre étaient d'un usage fréquent aussi dans le khanat de Khokand. Par exemple le *miss-pouli* était exigé chaque fois que le khan avait besoin de faire fondre une ou plusieurs pièces de canon.

Kachgar, du nom de Katta-Tourèh (autrement Kodja-Tourèh ou Ichan-Khan-Tourèh), rassembla un corps de volontaires, et se mit en route pour Kachgar, où il avait quelques adhérents parmi les hodjas. Au-delà d'Och, Alim-by et Khydyr-by se joignirent à lui avec leurs Kirghizes.

Kachgar fut de nouveau enlevé aux Chinois, mais les hodjas ne purent s'y maintenir. Moussoulman-Koul (on ne sait ce qui, en cette occasion, détermina sa conduite), engagea par lettres les deux bys à désorganiser l'armée des hodjas; Alim et Khydyr emmenèrent leurs Kirghizes, qui regagnèrent leurs foyers, et Katta-Tourèh n'eut plus qu'à s'enfuir. Cela se passait en hiver. A la suite de Tourèh, une nouvelle troupe d'émigrants kachgariens pénétra dans le Ferghanah. Le passage du Terek-Davan coûta la vie à beaucoup d'enfants qui périrent de froid ; les adultes avaient les mains et les pieds gelés, et beaucoup, par suite du manque de provisions, moururent de faim. En arrivant à Och, les Kachgariens vendaient leurs filles pour une somme de deux à quatre roubles, afin d'avoir de quoi acheter du pain.

Katta-Tourèh, avec le reste de ses gens, fut arrêté et désarmé, et tous les effets qu'ils avaient apportés de Kachgar, confisqués au profit du khan, lequel, non content de cette prise, envoya, le printemps venu, du monde à Terek-Davan pour y recueillir tout ce que les fugitifs avaient abandonné en fait de monnaies de cuivre, vaisselle, harnais, armes, etc.

Cependant les divisions, loin de s'effacer parmi les Kiptchaks, avaient abouti à la formation de deux partis distincts : les adhérents et les adversaires de Moussoulman-Koul. Aux derniers appartenaient Nor-Mat-Datkha, hakim de Tachkend, Khatam-Koul et Outam-baï, hakims l'un de Tourèh-Kourgan et l'autre de Marghélan, Mingbaï, qui fut tué plus tard dans un combat contre les Russes, Khalmat-Datkha et Hodja-Mir-

guen, frère aîné de Mirzadèh. Entre Nor-Mat-Datkha et les Kiptchaks de Khokand avait lieu une correspondance très active, dont l'objet était le renversement de Moussoulman.

Ce dernier provoqua lui-même sa disgrâce par son échec dans une nouvelle campagne contre Oura-Toubé; il fut remplacé par Madiar-Datkha, aussi Kiptchak.

Cette même année, Khoudaïar-khan fut plus heureux dans une autre entreprise contre Oura-Toubé ; il s'en rendit maître cette fois. On éleva une *Kalliè-minara* ou tour de têtes coupées ; un certain Abdou-Gafar-bek, de la tribu des Yuz, fut nommé hakim d'Oura-Toubé, et depuis lors Khoudaïar ne laissa échapper aucune occasion favorable de retirer aux Kiptchaks les emplois qu'ils occupaient.

Mais Moussoulman-Koul ne s'était pas résigné à la perte de sa dignité ; il rassemble à Tchoust un corps de Kiptchaks et, à leur tête, marche sur Khokand. A la suite de pourparlers qui s'engagent entre lui et le mingbachi Madiar, il obtient pour lui-même Andidjan, et pour un de ses adhérents, Rahmantcha-Datkha, Tchoust ; cette dernière province, naturellement, donnait des revenus bien moindres que celle d'Andidjan. A ce prix, une réconciliation temporaire a lieu.

A Khokand demeurait alors un Boukharien, Khalfa-Safa-Ichan, qui s'était acquis une réputation de sainteté, et avait un grand nombre de murids, parmi lesquels le mingbachi. Un jour, Madiar vint faire visite à son précepteur religieux. On servit une collation (*dastarkhan*). Ichan parla longuement de Dieu, de l'âme, des devoirs de l'homme. etc.

Après cet entretien, et le repas fini, on se sépara. En rentrant chez lui, Madiar se sentit indisposé et fit appeler des médecins, qui l'assurèrent qu'il était empoisonné. Aussitôt ordre est donné de saisir Ichan, de l'emmener à Och et de l'y

mettre à mort. Et l'ordre fut ponctuellement exécuté, encore que, le lendemain, Madiar, sans avoir pris aucun médicament, se fût réveillé en parfaite santé.

Réellement émus peut-être du supplice infligé à un homme qu'ils regardaient comme un saint, ou plus probablement empressés de saisir une occasion propice, les partisans kiptchaks de Moussoulman-Koul envoient un message à leur patron à Andidjan. Aussitôt il rassemble des noukèrs, accourt à Khokand et occupe le palais. Saisi d'effroi, Khoudaïar-khan rétablit Moussoulman-Koul dans le poste de mingbachi. Informé de ce qui se passe, Madiar accourt au palais, pour venger son injure dans le sang de son rival. A grand'peine, on le calme et on l'entraîne dans la maison du Kadi-kelian.

Mollah-Khal-bek et Rahmantcha viennent au secours de Moussoulman-Koul ; de leur côté, les adversaires de celui-ci se rassemblent, et une fusillade s'engage dans le palais même. L'ordre ne fut rétabli qu'avec la plus grande difficulté, après quoi Madiar fut envoyé en exil perpétuel dans l'Ikisou-arassy.

Un jour cependant, à l'heure de midi, ce même personnage, en compagnie de Mollah-khal-bek, de Rahmantcha et de Djouma-baï, suivis de cinq cents Kiptchaks, pénétrèrent de force dans le palais, avec l'intention avouée de tuer le khan. L'attaque fut repoussée ; Mollah-khal-bek et quelques Kiptchaks, pris comme lui, furent immédiatement passés par les armes ; le reste se dispersa.

Quelque temps après Mollah-Karym-Koul-Darstarkhantchi se rendit de Khokand à Padok, village de la province de Tchoust, où il avait été invité à une noce. En revenant de cette fête, avis lui fut donné que des assassins, apostés par Moussoulman-Koul, l'attendaient sur la route. Il se hâta de

gagner Tachkend, où il se réfugia chez son ami Nor-Mat-Datkha.

L'année 1268 (1851) commença. Des bruits de Tachkend ayant annoncé que les Kiptchaks du pays se préparaient activement à entrer en campagne contre Moussoulman-koul, ce dernier, dès que l'approche du printemps le permit, marcha contre Tachkend, afin de prévenir ses adversaires, mais tout se borna pour cette fois à un échange de quelques coups de fusils sur la rivière du Salar.

En mai, il leva de nouvelles troupes et, emmenant avec lui Khoudaïar-khan, reprit le chemin de Tachkend. Khal-Mat-Datkha fut envoyé avec l'ordre d'opérer une diversion sur Tchimkend, afin de détourner l'attention de l'ennemi, mais ayant rencontré sur sa route Nor-Mat-Datkha, il se rendit à lui, et laissant là Tchimkend, s'enfuit à Tachkend. Les Khokandiens cernèrent cette dernière ville, creusèrent une mine et firent tomber une partie du rempart, ouvrant ainsi une brèche, par laquelle Outambaï devait pénétrer dans la ville, mais ce dernier, au lieu de donner l'assaut, ramena tranquillement ses noukèrs au camp. Cependant, il promet à Moussoulman-koul, dont l'anxiété était grande, de monter à l'assaut le lendemain. Le jour venu, il sort, en effet, en armes, mais au lieu d'attaquer, il entre tranquillement dans Tachkend, où il se réunit aux Kiptchaks. Témoin de cette trahison, Moussoulman-koul se retire vers le Tchirtchik, où, dès le lendemain, les gens de Tachkend viennent l'attaquer; battu, abandonné de tous, il s'enfuit dans la direction de Tchatkal. Alors les habitants de Tachkend entourent Khoudaïar, le font entrer, en le comblant de témoignages de respect, dans leur ville et le supplient de reprendre en ses mains l'exercice de l'autorité souveraine, qui lui avait été enlevé par un favori.

Outambaï, élevé aux fonctions de mingbachi, est envoyé

sur-le-champ à Khokand, tandis que Nor-Mat-Datkha reste à Tachkend, comme gouverneur, mais en recevant pour adjoint (batyr-bachi) un Sarte, Kaçym.

Ce fut juste ce moment-là qu'un parent éloigné de Khoudaïar choisit pour rassembler, à Khokand, un ramassis d'un millier d'individus, pénétrer à leur tête dans le palais et s'y faire proclamer khan. Mais son règne ne fut pas de longue durée.

Bientôt l'avant-garde des troupes du gouvernement arriva, sous le commandement de Karym-koul-Dastarkhantchi. Le mingbachi Outambaï et Karym-Koul se jettent dans le palais et y massacrent le prétendu khan, Abdoul, après quoi Outambaï, profitant de l'occasion, livre au supplice son ennemi juré, Mirzad[1], sous l'accusation d'avoir été de complicité avec Abdoul.

Lors de son retour à Khokand, Khoudaïar-khan prit en main les rênes du gouvernement. Mallia-bek, son frère aîné, qui jusque-là avait été tenu à l'écart des affaires, fut nommé gouverneur de Marghélan. Le nouveau mingbachi prit l'engagement solennel de ne pas suivre la politique de Moussoulman-koul et de garder la même attitude à l'égard des Kiptchaks aussi bien qu'à l'égard des Sartes. Il semblait qu'une certaine tranquillité relative voulût s'établir dans le khanat, mais un mois s'était à peine écoulé que de nouveaux troubles éclatèrent.

Moussoulman-koul s'était réfugié à Tchatkal. Là, de nouveaux pourparlers s'engagèrent entre lui et les Kiptchaks, qui

1. A l'époque où il était gouverneur de Marghélan, Outambaï avait fait élever à Saouk-Boulak quelques constructions. Mirzad, se prévalant de sa qualité d'homme allié au khan, et dès lors puissant, avait fait démolir ces constructions et apporter une partie des matériaux pour son usage, à Khokand. Il était résulté de là, entre les deux hommes, une haine des plus violentes et irréconciliable.

l'invitaient à rentrer dans le Ferghanah, mais Khoudaïar résolut d'en finir coûte que coûte avec « l'engeance du diable ».

Au commencement de l'automne ces intrigues étaient devenues publiques, mais on savait aussi que Moussoulman-Koul ne se laissait point entraîner, et qu'aux propositions pressantes qui lui étaient faites, il répondait par des récriminations à propos de l'abandon dont il avait été l'objet sous les murs de Tackhend.

Par mesure de précaution, Khoudaïar rappela de cette dernière ville Nor-Mat-Datkha avec son corps de troupes, et à la suite du courrier expédié à Nor-Mat, il en partait un autre, porteur d'une lettre secrète du khan pour Kaçym, l'adjoint militaire de Nor-Mat. Dans cette lettre, Khoudaïar invitait Kaçym à expédier de Tachkend des bandes composées principalement de Sartes et à se trouver sans faute à Khokand *le mardi* 28 *du mois de kourban*.

De leur côté, les Kiptchaks, en apprenant que les troupes étaient rappelées de Tachkend, écrivirent à Nor-Mat pour le prier de ne pas se hâter, de manière à laisser à Moussoulman-koul le temps d'arriver dans le Ferghanah.

La missive, remise secrètement à Datkha, le trouva déjà en route ; il promit aux envoyés de ne pas hâter sa marche, et de fait il s'arrêta près du village de Tcharvak-Touranga, sur la rive gauche du Deria, et dans le voisinage du lac de Tchilmakhram.

Le prétexte assigné à cette station était la nécessité de distribuer à certains personnages des robes d'honneur, à l'effet de raffermir leur fidélité et de stimuler leur zèle. Mais l'intrigue échoua.

Kaçym, le batyr-bachi, Yakoub-bek (le même qui alla plus tard à Kachgar, et qui avait alors le grade et l'emploi de

pançat), Paçyl-bek, Kambar-bek et Mir-Zaryf-Yeçaoul, tous Sartes, arrêtèrent Nor-Mat à Tcharvak-Touranga, et à la tête de quelques centaines d'hommes, aussi des Sartes, choisis parmi les plus sûrs, se dirigèrent à marches forcées sur Khokand; avant d'y parvenir, ils rencontrèrent un courrier du khan, porteur d'une lettre qui les pressait d'arriver en toute hâte.

Le matin du 27 de kourban, Khoudaïar tenait son audience quotidienne au palais. A l'issue de cette cérémonie, fort courte, les Kiptchaks entourèrent le khan et commencèrent à lui reprocher les desseins qu'il nourrissait contre eux et qu'attestait le rappel des troupes de Tachkend. Des reproches, ils passèrent peu à peu aux cris et aux injures, et déjà quelques-uns commençaient à proférer des menaces de mort contre le prince, quand tout à coup le corps arrivant de Tachkend pénètre au grand galop dans le palais, le cimeterre à la main, les mèches des fusils allumées, et sans perdre un instant se met à massacrer les Kiptchaks. Le petit nombre d'entre eux qui a réussi d'abord à gagner la rue, est poursuivi, atteint et exterminé.

Les Sartes de Khokand n'attendaient que l'exemple qui venait d'être donné par le khan; s'armant aussitôt de tout ce qui leur tombe sous la main, ils se répandent par la ville et assomment ou égorgent leurs anciens oppresseurs.

Tous leurs griefs contre « l'engeance du diable » leur reviennent à la fois à la mémoire : les peupliers coupés dans les jardins, les maisons enlevées de force, les fiancées prises sans douaire, et l'eau des canaux, dont les propriétaires eux-mêmes avaient à payer l'usage, en un mot, toutes les violences et les vexations auxquelles ils avaient été en butte durant les sept dernières années.

Les Kiptchaks étaient massacrés partout où on les trouvait,

dans les rues, sur les places, dans les maisons, les mosquées, les jardins, tant la soif de vengeance était insatiable.

Khatam-koul, qui, à cette époque, était sans fonctions, échappant aux coups des meurtriers qui avaient pénétré dans sa maison, monta sur un toit, de là sauta dans un jardin, puis en traversa plusieurs autres, en franchissant les murs de terre qui les séparaient. Ayant pu s'emparer d'un cheval, il s'enfuit jusqu'à Tourèh-Kourgan, dont le hakim, Kaï-Murad, un Kiptchak, était son ami. Le lendemain, Khatam-koul et Murad-Kaï, après avoir ramassé tout ce qu'ils purent dans un si court espace de temps, se dirigèrent vers la province d'Andidjan, appelant aux armes sur leur passage tous les gens de leur race, et bientôt il y en eut deux mille de réunis au village de Bykyllam.

Khokand était rempli de cadavres, et pendant les trois ou quatre premiers jours, personne ne s'inquiéta de les faire disparaître. C'était au commencement d'octobre, époque où les rayons du soleil brûlent encore la vallée du Ferghanah. Les corps commencèrent à se décomposer et à empester l'air ; alors seulement l'ordre fut donné de les enlever et de les transporter hors de la ville, où ils furent mis en terre.

Cependant bien des Kiptchaks qui avaient échappé à la mort, se répandaient dans le Ferghanah, portant partout la nouvelle de la catastrophe.

Revenons au palais du khan. Lorsqu'il n'y resta plus un seul Kiptchak vivant, Khoudaïar appela aux fonctions de mingbachi Kaçym. Mallia-bek, qui à ce moment-là se trouvait près du khan, fut nommé commandant général provisoire de toutes les forces militaires du khanat, après quoi il retourna en hâte à Marghélan, dont il était déjà gouverneur. Arrivé là le soir du même jour, il manda près de lui les plus notables des Kiptchaks de la ville. Trente à quarante se

rendirent à l'appel. Réunis d'abord dans la salle de réception, on les faisait passer un à un dans la cour intérieure, où ils étaient égorgés.

Le mardi premier jour du mois d'achour 1269 (3 octobre 1852) Khoudaïar se mit en campagne à la tête d'un corps considérable. L'arrière-garde se composait, comme toujours en pareil cas, de quelques milliers de ce qu'on appelait des *Kara-Kaltak* (à la lettre : gourdin noir ; on les appelait aussi *Kyl-Kouïrouk*), à la suite desquels venait uue foule d'oisifs, des Sartes, avides de voir de leurs propres yeux la destruction des Kiptchaks [1].

A chaque étape — et le khan marchait à fort petites journées,— afin de donner le temps aux différentes villes de lever un corps de troupes, il s'ouvrait dans le camp un marché complet. Le soir on entendait le bruit du tambour et des chants, il y avait des danses; en un mot, c'était une allégresse générale dans l'attente de l'extermination totale de « l'engeance du diable. »

A Marghélan Mallia-bek se joignit à Khoudaïar-khan, qu'accompagnaient déjà ses deux frères puînés, Sultan-Murad et Soufi-bek.

Pendant ce temps-là les Kiptchaks, réunis à Bykyllam, attendaient avec impatience l'arrivée de Moussoulman-koul et se reprochaient l'un à l'autre de n'avoir pas songé, durant la longue domination qu'ils avaient exercée, à construire quelque part une citadelle kiptchake, et à la pourvoir

1. Sous le nom de *Kara-Kaltak* ou de *Kyl-Kouïrouk*, on désignait une espèce de milice armée de bâtons, de haches, et autres armes de cette espèce. Ce ramassis marchait d'ordinaire à l'arrière-garde de l'armée et avait pour mission de retenir les soldats à coups de triques dans le cas où ils lâchaient pied. En outre les Kara-Kaltaks étaient chargés de la réparation des routes et du travail de manœuvres, lorsqu'il s'agissait de restaurer des fortifications ou d'en construire de nouvelles.

d'une artillerie, qui en ce moment, leur faisait grandement défaut.

Enfin arriva Moussoulman-koul, qui commença à se plaindre amèrement de ce qu'on l'avait abandonné dans Tachkend.

Bientôt après lui parurent les envoyés du khan ; ils étaient chargés de proposer aux mutins de livrer leurs chefs et les principaux artisans de la rébellion; à cette condition, amnistie pleine et entière était promise aux autres. Les Kiptchaks répondirent qu'ils étaient résolus à se battre, et à se battre jusqu'à la mort.

Ce ne fut que le 8 d'achour (10 octobre) au soir que le khan arriva à Bykyllam ; il campa en vue des Kiptchaks. Au point du jour les dispositions furent prises pour le combat. Mallia-bek était à l'aile droite ; les deux autres beks au centre et à l'aile gauche. La plus grande partie des troupes occupaient des terrains incultes et arides, dont la superficie se changeait facilement en poussière ; un moindre nombre était disposé dans des rizières déjà moissonnées et asséchées.

Les Kiptchatks, avec des bandeaux sur la tête, afin de pouvoir distinguer leurs gens de l'ennemi, se formèrent en trois colonnes, faisant face à l'est, et s'approchèrent jusqu'à six cents pas des Sartes.

Alors seulement Mallia-bek ouvrit, au flanc droit, un feu d'artillerie ; le centre et la gauche suivirent son exemple.

Les Kiptchaks se ruèrent à l'attaque en poussant d'effroyables clameurs et de véritables hurlements. Il en résulta une confusion presque incroyable. Tout d'abord la poussière, soulevée sous leurs pas, et mêlée à la fumée de la poudre, forma comme un nuage, qui rendait presque impossible de voir aucun objet distinctement. La colonne de gauche des Kiptchaks avant de joindre le corps de Mallia-bek, qui lui était opposé, fit un mouvement sur la gauche, et le prenant

en queue, massacra quelques centaines de Karakaltaks, et mit en fuite les non combattants, qui se dispersèrent de tous côtés en annonçant la défaite du khan.

Une partie de l'aile droite de celui-ci, changeant de front, chargea les Kiptchaks, qui cherchaient à la tourner, les écrasa et les poursuivit dans la direction du nord ; le reste de cette aile, pressé par le centre des Kiptchaks, lâcha pied; le centre au contraire soutint l'attaque, le repoussa victorieusement et chassa l'ennemi vers Namengan. Les Kiptchaks fuyaient, persuadés qu'ils étaient battus ; les Sartes se dispersaient de tous côtés, criant que le khan avait eu le dessous.

Niaz-Kouchbégui, bien convaincu qu'il en était ainsi, se sauva, presque sans s'arrêter jusqu'à Djizak.

Karym-Koul-Datkha fut moins heureux ; il avait aussi pris la fuite, mais arrêté par les habitants d'Yaza, au delà de Tchoust, il fut tué par eux pour avoir abandonné le khan au moment du danger.

Pendant que tout le monde, en proie à la terreur, s'enfuyait de tous côtés, criant que le khan était vaincu, la plus grande partie des Kiptchaks se sauvait aussi du côté de Kaçan et de Namengan, dans la pleine conviction de leur propre défaite.

Lorsque, sur le champ de bataille la poussière se dispersa, il n'y restait plus que des morts et des blessés. Le khan l'avait aussi abandonné en hâte, mais avait cherché un refuge non loin de là, au milieu des cannaies qui environnent le lac Turut. Il n'était resté auprès de lui que deux cents hommes, ou cinquante seulement selon d'autres récits.

Le premier qui revint sur le champ de bataille fut Mallia-bek. Il y trouva, au milieu d'une quantité de cadavres, entre autres celui de Kazan-Hodja-Hadji-Keliana, l'*ichan* (*le chape-*

lain) de Khoudaïar. Les Sipa et les Sarbaz, à la vue du corps, poussèrent des hurlements de douleur. A ce moment, Mallia-bek et Khoudaïar venaient de se retrouver. Ils regardèrent comme leur premier devoir de rendre les honneurs funèbres à l'ichan, dont le corps fut mis en terre au milieu des lamentations de plusieurs centaines de personnes. Cela fait, les trompettes entonnèrent des fanfares de victoire, suivies de proclamations auxquelles d'abord personne ne voulait ajouter foi.

Beaucoup de soldats, qui se tenaient cachés dans le voisinage, entendaient bien les trompettes du khan, mais ils ne se décidaient pas pour cela à sortir de leur asile.

Après Mallia-bek, on retrouva aussi Soufi-bek. Le khan s'arrêta au village de Baïtou ; là, les fuyards, chefs et soldats, commencèrent peu à peu à se réunir autour de lui.

Kourban-bek-Datkha fut envoyé à Khokand pour y rassurer la population, et dans d'autre villes, on fit publier des proclamations, informant les sujets fidèles de la victoire remportée sur les Kiptchaks, que les habitants se mirent aussitôt soit à massacrer eux-mêmes, soit, après les avoir saisis, à amener au khan. Parmi ces derniers était Moussoulman-Koul, qu'on avait arrêté près du village d'Outchi dans la province de Namengan.

Moussoulman-Koul fut expédié à Khokand, ainsi que tous les Kiptchaks pris jusqu'alors. Quand ils approchèrent de la capitale, des scènes affreuses commencèrent. Tous les cinq ou six cents pas le convoi s'arrêtait, et les bourreaux égorgeaient, sur la route même, quelques prisonniers. Ce fut au milieu de cette espèce de cérémonial atroce et incompréhensible pour tous ceux qui ont nos idées d'humanité et de légalité, que cette procession de forcenés arriva à la grande place de la ville. Là, on construisit une espèce d'échafaud, com-

posé d'un poteau, mis en terre et surmonté d'une plate-forme en planches; Moussoulman-Koul, hissé sur cette plate-forme, et chargé de chaines, fut attaché au poteau, qu'entourait une garde nombreuse.

Le reste des captifs avaient été jetés dans des basses-fosses, mais pas pour longtemps; toutes les deux ou trois heures, on les faisait sortir de là, mourants de faim et de soif, et on les égorgeait au pied du pilori.

Ces actes d'épouvantable barbarie se prolongèrent trois jours durant. Est-il possible de concevoir l'inhumaine férocité et le fanatisme de ces gens qui, pendant trois jours, ne purent apaiser leur soif de vengeance dans des torrents de sang?

Enfin le khan étant rentré dans la capitale, Moussoulman-Koul fut pendu solennellement sur le marché aux moutons.

Telle fut la fin de Moussoulman-Koul; mais cet homme avait, durant sa vie, enveloppé tous les Kiptchaks dans les filets de son ambition démesurée; lorsqu'il tomba, ces filets entraînèrent après lui toute sa nation dans un abîme d'effroyables calamités, les veuves et les enfants sans asile dans un abîme de douleurs, et dans l'abîme d'une misère irréparable tout ce qui avait échappé au cimeterre et au couteau des meurtriers.

Si forte que fût la haine des Sartes contre les Kiptchaks, si altéré de sang que fût ce peuple dans les premiers moments de la victoire remportée sur ses anciens oppresseurs, il ne tarda pas toutefois à se tranquilliser et cessa d'en vouloir à la vie de son ennemi tombé. Il n'en fut pas ainsi du khan; il se montra plus sanguinaire que la foule; il ne se tranquillisa point, ne s'estima pas suffisamment vengé, ni suffisamment garanti contre de nouvelles usurpations de la part des Kiptchaks.

Partout où se trouvaient des localités habitées par des gens de cette race, furent envoyés des détachements de soldats, le Ferghanah fut divisé sous ce rapport en petites circonscriptions, et dans chaque circonscription, des affidés du khan eurent la mission de travailler à l'extirpation totale des Kiptchaks du sexe masculin.

Ma plume se refuse — elle serait hors d'état de le faire — à décrire, à énumérer même les scènes de carnage et d'horreur qui furent partout la conséquence de l'exécution de cet ordre. Dans la seule ville de Balyktchi, à ce qu'on raconte, il n'aurait pas péri moins de quinze cents Kiptchaks, dont les cadavres furent jetés dans le Deria.

Beaucoup n'étaient pas mis à mort sur place ; on les arrêtait et les conduisait dans les villes voisines, où les attendait le dernier supplice. Plus d'un, parmi ces captifs, était déjà blessé ou mutilé.

A Namengan, dès le commencement de ces hideux massacres, et en un temps très court, une énorme fosse, qui se trouvait dans le voisinage d'un des bains publics, fut comblée entièrement de cadavres.

Les Kiptchaks, amenés de tous les points aux environs de la ville, étaient d'abord emprisonnés; puis, emmenés par groupes de dix à quinze individus aux petits marchés (*gouzar*) qui se trouvent aux carrefours des rues, et là exécutés, à la plus grande horreur des habitants paisibles.

Un de ceux de Namengan qui, à l'époque de ces boucheries, était encore enfant, me racontait que pendant longtemps il n'osait plus sortir dans la rue et n'avait pu dormir plusieurs nuits de suite, tant il avait l'esprit hanté de la vision des spasmes convulsifs des victimes, de leurs yeux écarquillés et éteints, des mares de sang répandu, en un mot de tout ce qu'il avait vu, par hasard, sur l'un des marchés, voisin de sa maison.

La terreur finit par s'emparer des Sartes, presque autant que des victimes mêmes de la rage du khan.

Nombre de Kiptchaks réussirent, assurément, à se dérober par la fuite au massacre; les uns trouvèrent un asile dans les montagnes, d'autres chez les Kirghizes, mais leur sort était des plus lamentables; l'hiver était arrivé. Craignant d'être livrés par ceux qui leur avaient donné asile, ce qui, en effet, arriva plus d'une fois, ils se virent réduits à changer fréquemment de refuge jusqu'à des temps meilleurs. La cruauté du khan finit elle-même par se lasser et il ferma les yeux sur ceux qui, ayant échappé au cimeterre et au couteau des égorgeurs, commençaient peu à peu à sortir de leurs retraites et à regagner sans bruit en se dérobant aux regards leurs foyers incendiés. Les fuites et refuites en plein hiver furent surtout fatales aux enfants; un très grand nombre, à ce qu'on assure, périt alors de froid et de faim.

Khoudaïar-khan avait fait preuve de la plus insigne cruauté après sa victoire de Bykyllam; il alla plus loin et acheva de se déshonorer par un autre genre de méfaits.

Une fois qu'il se vit bien maître, il ne pensa plus qu'à satisfaire sa cupidité, qui n'avait d'égale que sa férocité, et l'extermination des Kiptchaks lui parut une excellente occasion de s'enrichir. En conséquence, les terres de tous les Kiptchaks sans exception furent confisquées à son profit, et comme il voulait les convertir en argent, ordre fut donné de les vendre à moitié prix aux Sartes.

Mais, en dépit du bas prix auquel ces terres étaient offertes, beaucoup de Sartes refusèrent d'en acheter, tant ils étaient persuadés qu'un jour ou l'autre les Kiptchaks finiraient par reprendre le dessus, et qu'alors mal en prendrait aux acquéreurs de leurs biens.

Voyant donc que l'affaire ne marchait pas, Khoudaïar-

khan prescrivit une vente forcée par un décret en vertu duquel les plus récalcitrants furent contraints, dans le sens littéral du mot, à coups de bâton, à devenir acheteurs des parcelles de terre récemment confisquées par le khan.

On comprend qu'une telle opération n'était nullement faite pour augmenter la popularité de Khoudaïar ; le peuple ouvrit les yeux et se rendit compte qu'il était tombé, comme on dit, de fièvre en chaud mal, qu'au régime arbitraire des Kiptchaks avait succédé l'autorité non moins arbitraire du khan, ce trafiquant éhonté et sans conscience que resta Khoudaïar jusqu'à la fin.

Cependant la terreur produite par les supplices était encore trop récente dans l'esprit de tous pour qu'aucun osât murmurer ; aussi l'acquisition forcée, par les Sartes, des terres confisquées, réussit-elle en somme pleinement.

Débarrassé des Kiptchaks, Khoudaïar-khan donna de nouveaux emplois à ses frères.

Mallia-bek fut nommé à Tachkend, Sultan-Murad à Marghélan et Soufi-bek à Tourèh-Kourgan. En même temps, des Sartes, à peu près exclusivement, furent promus aux diverses fonctions publiques.

CHAPITRE CINQUIÈME

KHOUDAÏAR-KHAN (*suite*) — MALLIA-KHAN (1858-1862)
CHA-MURAD-KHAN (1862) — SULTAN-SEID-KHAN (1863-1865)
KHOUDAÏ-KOUL-KHAN (1865) — KHOUDAÏAR-KHAN
RÉTABLI EN 1865

Je rappellerai au lecteur que, au printemps de 1269 (1853), le poste de mingbachi était occupé par Kaçym; à Tachkend se trouvait Mallia-bek, et à Oura-Toubé Abdou-Gafar, natif de la ville et de la tribu des Yuz.

Vers la fin du printemps, les Russes marchèrent contre Ak-Metchèh (Perovsk). Informé de cette circonstance qui devait détourner l'attention de Mallia-bek, Abdou-Gafar ordonna à sa milice de se tenir prête pour une expédition contre Kourama, entreprise d'ailleurs uniquement dans un but de pillage.

On n'eut pas plus tôt à Khokand connaissance de ces préparatifs qu'on fut persuadé à la fois d'une connivence entre Mallia-bek et Abdou-Gafar, et de la nécessité de prévenir leur jonction. Khoudaïar, de concert avec Kaçym, leva des troupes, se mit en marche et parvint jusqu'à Makhram. Là, on lui annonça l'arrivée d'un courrier, un certain Kourkal-Dach, expédié de Tachkend avec des dépêches de Mallia-bek. Le khan, qui, déjà, ne conservait plus de doutes sur la trahison de son frère, refusa de recevoir aucune communi-

cation du traître prétendu, et commanda de mettre à mort Kourkal-Dach, ce qui fut exécuté sur l'heure. Plus tard, il fut reconnu que les dépêches apportées par le courrier avaient trait au mouvement des Russes d'une part, et d'Abdou-Gafar de l'autre, et contenaient en outre une demande de secours de la part de Mallia-bek.

A Makhram, l'armée se divisa ; Khoudaïar-khan partit pour Tachkend, et Kaçym pour Oura-Toubé.

Oura-Toubé fut cerné et se voyait déjà dans la nécessité de se rendre, quand le mingbachi reçut l'ordre de rejoindre le khan qui venait d'arriver à Kirsoutchi.

Cette arrivée du khan fut pour Mallia-bek une énigme qu'il ne pouvait s'expliquer ; il venait lui-même, de sortir de Tachkend avec quelques troupes, afin de s'opposer à l'expédition d'Abdou-Gafar contre Kourama. Il s'en revint et envoya complimenter Khoudaïar.

Celui-ci, en recevant les présents qui lui étaient offerts, parut se calmer, mais néanmoins il envoya à Mallia-bek un message verbal, qui était quelque chose d'intermédiaire entre un reproche et une injonction et dont voici les termes : « Ayez l'œil ouvert et voyez ce qui se passe sous votre nez. »

Irrité d'un pareil langage, et ignorant d'ailleurs que ses rapports n'avaient pas été reçus, et que Kourkal-Dach avait été mis à mort, Mallia-bek fit une réponse qui peignait bien son irritation et qui fut transmise mot pour mot au khan : « Nous aurons l'œil ouvert, et nous verrons qui, en cas de besoin, aura plus de vigilance. »

Khoudaïar écouta le message sans rien dire ; mais, peu de temps après, Kaçym étant arrivé avec ses troupes, il donna cours à sa colère contre Mallia-bek et cerna Tachkend.

Mallia-bek fit une sortie, éprouva un échec et s'enfuit à Boukhara.

Le khan occupa Tachkend, qu'il confia à Chadman-hodja. Ensuite Chadman, Sarym-Sak et Mat-Kerim-Cheïkh furent envoyés à Ak-Metchèh contre les Russes, tandis que Khoudaïar se dirigeait sur Oura-Toubé.

Après un siège très court, la ville se rendit, et Abdou-Gafar en sortit pour faire sa soumission. Le khan le reçut à merci et partit pour Yam, qui lui envoya des présents. Après y être resté quelques jours, il réunit, sans coup férir, au Ferghanah la ville de Zamin, y laissa Roustem-bek et s'en revint à Khokand.

Dans l'intervalle, c'est-à-dire le 28 juillet 1853, Ak-Metchèh avait été pris parmi les Russes, et Chadman-hodja, Sarym-Sak et Mat-Kerim-Cheïkh avaient fui à Tachkend. Irrité de leur insuccès, Khoudaïar les manda tous trois à Khokand. Lorsqu'ils se présentèrent devant le khan, on les revêtit, par-dessus leurs habits, de costumes de femmes, et on les exposa dans la cour intérieure du palais, chacun avec une quenouille à ses côtés.

Après avoir publiquement déshonoré de cette manière ses trois principaux généraux, le khan les tint quelque temps en disgrâce [1].

1. Sarym-sak, dans la suite, fut un temps gouverneur de Namengan, sa ville natale, où il vit encore aujourd'hui, dans un âge assez avancé. Timide et sans énergie, il n'a jamais, semble-t-il, fait preuve d'aucune capacité militaire ou autre, offrant ainsi un contraste complet avec sa mère, personnalité vraiment historique, dans les idées du pays. Elle avait eu pour mari (le père de Sarym-sak) *le mirzab-bachi* de Namengan, ou fonctionnaire chargé du service et de la répartition des eaux d'irrigation.

Arrivée à l'âge mûr, d'un caractère énergique, vif et intelligent, Khal-Bibi, c'était son nom, prit peu à peu la part la plus active aux affaires qui étaient du ressort de son mari. Puis, contrairement aux usages du pays, sanctifiés par la religion, elle cessa de se cacher devant les hommes, de se voiler pour sortir dans la rue, se mit à porter le turban et des bottes, et commença à remplir pour la plus grande part les fonctions de son mari, dont l'intelligence était fort bornée. On assure même qu'il lui arriva fréquemment de bâtonner de ses propres mains des délinquants.

A la mort de son mari, Khal-Bibi prit de sa propre autorité les fonctions de

Après la défaite subie par Chadman-hodja sous Ak-Metchèh, le khan, qui commençait à se méfier fortement de ses frères, confia le gouvernement de Tachkend à Soufi-bek, fils de Davran-bek. Vers le même temps eut lieu le supplice du hakim d'Andidjan, Isa-bek, dont la disgrâce eut pour cause ce qui suit. Il avait soustrait, sur les sommes provenant des impôts, trois mille *tilles*, et les avait donnés à garder au beau-frère de l'ichan (*chapelain*) du khan, Khalfa-Altmych. Destitué pour je ne sais quel motif, il réclama la restitution de cet argent. Mais le dépositaire n'avait aucune envie de le rendre, et après s'être consulté avec l'ichan, il refusa nettement, dans la conviction où ils étaient tous deux, que Isa-bek n'oserait élever officiellement une réclamation, dont l'objet était de l'argent volé. Il revint pourtant à la charge ; sur ce, l'ichan le dénonça à Khoudaïar-khan pour quelque complot imaginaire, et le hakim, mandé au palais, y fut aussitôt mis à mort.

Dans l'hiver de cette même année 1270 (1853), le mingbachi Kaçym fut envoyé à Ak-Metchèh contre les Russes. De Tachkend, il exposa, par lettre, au khan, que par suite des froids rigoureux et du manque de provisions et de munitions, l'expédition ordonnée était impossible ; il ajoutait d'ailleurs qu'il n'y avait aucun motif de tellement se hâter et proposait de l'ajourner au printemps. Khoudaïar ne se rendit point à ces raisons, et répondit par une injonction absolue de partir.

mirzab à Namengan, d'où le surnom de *Khal-mirzab* sous lequel elle est encore connue dans la tradition locale.

Il est curieux qu'aucune réclamation ne se soit jamais élevée à ce sujet ; mais, outre que chacun redoutait le bâton et la langue de Khal-Bibi, tout le monde lui reconnaissait une science approfondie du droit écrit et coutumier en matière d'irrigations, et même des divers systèmes de canaux existant autour de Namengan.

Dans la suite les hakims de la province ne manquaient pas de prendre conseil d'elle, aussi bien que de leurs autres employés, avec cette différence toutefois qu'ils la craignaient beaucoup plus que ces derniers.

Kaçym dut céder, mais la plus grande partie des troupes refusa d'obéir. Pourtant, moitié par la menace, moitié par des promesses, le mingbachi parvint à les persuader, et il partit.

Ce séjour à Turkestan se prolongea assez longtemps. Au moment du départ de l'expédition, le poète et bouffon Mirza-hodja (Kouliabi), faisant semblant de frissonner et s'enveloppant dans sa pelisse, s'écria : « O Russes, détalez, autrement cela ira mal. » Et comme Kaçym lui demandait en souriant pour qui cela irait mal : « Voilà, répondit Mirza-hodja ; ici nous avons tous l'air de cailles gelées ; les provisions de bouche manquent, et cela est déjà assez mal. Ne vaudrait-il pas mieux demeurer à Turkestan et menacer de loin les ennemis ? »

Avant même d'arriver à Ak-Metchèh, Kaçym fut battu, revint en fuyard à Turkestan, et envoya de là au khan un rapport sur ce qui s'était passé.

Khoudaïar se prit à réfléchir, regret lui vint d'avoir infligé un outrage public à Chadman-hodja, qui, après tout, avait été peut-être dans l'impossibilité de lutter contre un ennemi, avec lequel on ne s'était pas mesuré jusque-là, et, pour ne pas se priver encore de cet auxiliaire, il résolut de ne laisser paraître aucun signe de mécontentement à l'égard de Kaçym.

Lorsque ce dernier revint à Khokand, le khan l'embrassa, le revêtit d'une robe précieuse et le remercia d'avoir fait tout ce qui avait paru possible.

En 1273 (1856), Vali-khan-Tourèh, l'un des prétendants au trône de Kachgar, se forma secrètement un parti de volontaires, et partit avec eux pour la frontière [1].

1. Précédemment, en 1851, il était déjà parti, en compagnie de Tavakkoul-Tourèh pour Kachgar, mais cette tentative échoua, les deux amis s'étant pris de querelle et ayant dû se sauver, Tavakkoul-Tourèh (proprement Akhmet-hodja)

Des cavaliers furent envoyés à la poursuite de Vali-khan, qui leur échappa, continua sa route et occupa en effet Kachgar et Yangui-Hissar. Mais il ne put s'y maintenir que quatre mois, après quoi, vaincu par les Chinois, il dut rentrer dans le Ferghanah, où quinze mille émigrants environ le suivirent. Peu après son retour à Khokand, Vali-khan mourut.

A cette même année 1273 (1856), se rapportent deux événements qui ne manquent pas d'importance, la restauration d'un *medressé* (école musulmane supérieure), et la révolte de Roustem-Khan-hodja.

En 1231 (1815), Omar-khan avait élevé de ses deniers le *Medressé-i-Djami*, en lui assignant un *vakf*, une propriété, dont les revenus devaient servir à l'entretenir. Comme chaque khan régnant avait coutume d'élever des fondations de ce genre, Khoudaïar se décida à suivre aussi cet exemple. Pourtant par avarice, il résolut de ne rien construire de neuf, mais de se borner à restaurer, en y faisant quelques additions, le medressé en question. Un devis à cet effet fut dressé par son ordre. Mais lorsque le devis lui fut présenté, le total lui en parut excessif, et voici ce qu'il imagina : prélever, par portions, dans le cours de plusieurs années, une somme égale à deux ans de revenu du vakf, et appliquer cette somme à la réparation du medressé.

Est-il besoin de dire que Khoudaïar n'ajouta pas beaucoup à sa gloire par un tel travail ?

Une fois qu'il eut abattu les Kiptchaks, Khoudaïar-khan forma le projet d'en user de même avec les hodjas et les *tourèh*, dont plusieurs jouissaient d'une grande popularité. Au nombre de ces derniers se trouvait entr'autres un parent

était un Afghan, natif de Péchaver, mais établi depuis longtemps à Khokand et à Tachkend.

éloigné du khan (par les femmes), Roustem-Khan-hodja, (descendant de Makhloum-Azam), qui demeurait à Kaçan.

Informé du danger qui menaçait les hodjas, Roustem s'aboucha avec divers personnages considérables, et leur proposa de le proclamer khan. Quelques-uns se déclarèrent bien en sa faveur, mais ils étaient en trop petit nombre pour que, avec leur seul aide, il y eût aucune possibilité d'arriver à un résultat décisif.

A ce moment-là justement le plus jeune frère du khan, Soufi-bek, l'invita chez lui à une fête, donnée à l'occasion de la circoncision de son fils. Khoudaïar en conséquence partit pour Andidjan, suivi de son harem. Roustem-bek, profitant de l'absence du prince, rassemble à la hâte ses partisans, si peu nombreux qu'ils fussent, et se dirige vers Khokand. A la nouvelle de l'événement, le mingbachi Kaçym marche contre Roustem, avec Douha-baï et Kambar-Pançat.

Kambar-Pançat arrête Roustem et l'envoie à Kaçym, qui se trouvait au palais, mais la populace de Khokand prend fait et cause pour l'usurpateur et chasse hors de la capitale tous les représentants du khan.

Quelques employés sont même pendus par le peuple, qui du reste n'avait pas attendu ce moment pour exprimer tout haut un mécontentement, dont l'origine remontait à la vente forcée des terres des Kiptchaks. A la tête du mouvement se trouvait un certain Mirza-Mounavvar, le même qui, dans la suite, fut mirza-bachi, et enfin pendu à Tachkend. Il survint des troupes qui changèrent la face des affaires; Mirza-Mounavvar s'échappa ; quant à Roustem-bek, il fut arrêté et envoyé à Andidjan, où le khan se trouvait encore.

Khoudaïar se contenta de l'exiler à Karatéghine, d'où il s'enfuit et gagna Boukhara. Plus tard, après l'avènement de Mallia-khan, il revint à Khokand.

Après la chute d'Ak-Metchèh, le poste de gouverneur de Tachkend fut donné à Mirza-Akhmet, le même qui avait été chargé par Kaçym de porter au khan son rapport sur la malheureuse issue de la campagne d'hiver entreprise contre les Russes. A la même époque, Mallia-bek ayant réussi à se réconcilier avec Khoudaïar-khan, revint de Boukhara, où il s'était réfugié en 1859. Par sa cruauté et son avidité, Mirza-Akhmet se montra pleinement digne de son maître. Ainsi ayant été chargé de recouvrer les arriérés d'impôts dus par les Kirghizes, il vendait leurs jeunes enfants comme esclaves aux Sartes. Les Kirghizes murmurèrent d'abord, puis entrèrent en rébellion ouverte et se réunirent en armes autour d'Aoulié-Ata.

Mirza-Akhmet y vint de sa personne, disposa les bandes kirghizes, et comme il s'en était aussi formé à Pichpek, il envoya contre elles cinq pançat.

Ce détachement fut battu par les Kirghizes (Kazaks), éprouva des pertes énormes, et s'enfuit à Aoulié-Ata. En ce moment-là, le neveu de Mirza-Akhmet, Mirza-by, était occupé à lever les taxes du *ziakèt* aux environs de Tchimkend. Il fut arrêté par la population, après quoi les Kirghizes assiégèrent dans Aoulié-Ata Mirza-Akhmet lui-même, qui se voyant dans un extrême danger, fit demander des secours au khan par Mir-Sabir-by.

Mallia-bek et Chadman-hodja furent envoyés à la rescousse. L'arrivée de Mallia-bek à Tchimkend détermina les Kirghizes à lever le siège d'Aoulié-Ata, et à se disperser. Quelques-uns de leurs chefs furent pris et mis à mort, après quoi tous regagnèrent leurs foyers.

Vers la fin de la même année Roustem-khan-hodja, lequel avait été banni à Karatéghine à la suite de la tentative de révolte à Khokand un an auparavant, parut à Oura-Toubé, où

il s'occupa activement de rassembler autour de sa personne des volontaires, car il n'avait nullement renoncé à son projet de monter sur le trône de Khokand.

Khoudaïar-khan se dirigea immédiatement vers Oura-Toubé ; son armée était commandée par Pazyl-bek-Dastar-khantchi, un Karakalpak. Après un siège très court et qui fut un échec complet, le khan dut battre en retraite. Roustem-khan s'étant mis à sa poursuite, lui infligea une défaite complète près d'Ak-Sou. Les débris de l'armée se sauvèrent, le khan à leur tête. On raconte que, à Naou, dans les ténèbres de la nuit et dans la confusion de la déroute, plusieurs centaines d'hommes tombèrent dans un précipice, et y périrent ou furent grièvement blessés.

Pazyl-bek avec six cents hommes tomba aux mains de Roustem, qui l'expédia à Boukhara. L'émir, qui protégeait Roustem, fit pendre Pazyl.

Khoudaïar étant rentré à Khokand, rappela de Tachkend Mirza-Akhmet et l'éleva au poste de mingbachi. Bientôt après l'émir Nasroullah vint à Oura-Toubé, s'en empara et assiégea Khodjend. La situation était dès lors si troublée, que Mallia-bek crut le moment arrivé de machiner le renversement de Khoudaïar.

Le complot fut dénoncé au khan par le mingbachi, mais Mallia-bek eut le temps de s'échapper. Poursuivi par un parti de cavaliers presque jusqu'à Och, il arriva à Goultcha, où il implora l'assistance de Hassan-by contre Khoudaïar.

Hassan, qui jouissait alors d'un très grand crédit parmi les Kirghizes du voisinage, se déclara tout prêt à donner son concours, et de fait il rassembla promptement quelques centaines de noukèrs, à la tête desquels Mallia-bek partit pour Kara-sou, et après avoir adressé une proclamation au peuple, se rendit à Andidjan, où les Kiptchaks, ennemis jurés de

Khoudaïar-khan, commencèrent à se rassembler autour de lui.

A la tête des forces déjà considérables dont il disposait, il s'avança du côté de Richtan, et là établit son camp à Khodja-Ilgar.

C'était au commencement de 1275 (1858).

A ce moment-là, l'émir ayant, pour je ne sais quel motif, levé le siège de Khodjend, Khoudaïar, délivré d'un ennemi, se disposa à attaquer l'autre, dont il espérait d'autant plus facilement avoir raison.

La rencontre entre les deux frères ennemis eut lieu aux environs du kichlak de Kachgar. Elle fut fatale pour Khoudaïar qui, battu, s'enfuit à Khokand. Mallia-bek le suivit de près et mit le siège devant la place.

Le siège se prolongea environ vingt jours, au cours desquels l'armée de Mallia-bek s'augmenta encore d'un grand nombre d'hommes armés, décidés à remplacer un frère par l'autre.

La situation de Khoudaïar devenant de plus en plus critique, il dut envoyer des parlementaires aux assiégeants. Mais tandis que les pourparlers se poursuivaient, de joyeuses clameurs, dans le camp de Mallia-bek, annoncèrent que Sultan-Murad et Soufi-bek avaient fui, et qu'après eux Khoudaïar lui-même avait abandonné la capitale.

Les trois frères réunis se réfugièrent à Boukhara, où Soufi-bek ne tarda pas beaucoup à mourir.

Le lendemain, *Mallia-khan* fit son entrée solennelle dans la capitale.

Peu après son avènement, il lui parut nécessaire de faire quelque chose pour les Kiptchaks, auxquels il avait certainement de grandes obligations. Ce qu'il imagina fut d'obliger, par un édit, les Sartes qui, on s'en souvient, avaient acquis

les terres des Kiptchaks, à restituer, et cela sans indemnité, la *moitié* de ces terres aux anciens propriétaires ou à leurs héritiers. Le motif allégué pour cette mesure était que la vente avait eu lieu à moitié prix.

Quant à l'autre moitié des terres, les Sartes étaient déclarés obligés de la vendre aux Kiptchaks, sur la première réquisition, au même prix qu'ils en avaient payé à Khoudaïar.

Il y eut bien quelques difficultés, quelques tiraillements, mais néanmoins une partie de la terre rentra bientôt en la possession de ses anciens maîtres. Il n'en fut pas de même pour le reste, la transmission en rencontra beaucoup d'obstacles et traîna en longueur ; il faut dire aussi que les Kiptchaks, en réclamant ce qui leur avait appartenu, cherchaient plus d'une fois, l'occasion leur paraissant bonne, à mettre la main sur ce qui n'avait jamais été à eux.

Il est aisé de s'imaginer quelle quantité de procès des plus embrouillés furent la suite d'une pareille opération ; tellement que, près de vingt ans après l'occupation du Ferghanah par les Russes, de nouveaux litiges continuaient à surgir, de nouvelles actions ayant la même origine, étaient intentées par devant divers fonctionnaires de l'administration russe.

L'émir, en s'éloignant de Khodjend, avait laissé à Naou Kanaat-Cha, le même Tadjik qui, du temps de Chady-mingbachi, avait été nommé hakim de Turkestan, d'où il avait été ensuite forcé de se réfugier à Boukhara.

Ce Kanaat-Cha, à la nouvelle de l'avènement de Malliakhan, se rendit à Khokand avec des présents ; il avait laissé à sa place Abdou-Gafar-bek, d'Oura-Toubé.

Il se présenta au nouveau khan, et obtint le gouvernement de Marghélan.

Plus tard, la présence de Khoudaïar et de Sultan-Murad-

bek à Karatéghine fut dénoncée à Mallia-khan, qui se hâta d'envoyer sur les lieux Kanaat-Cha.

Celui-ci, après avoir traversé les montagnes, assiégea Khaït-kichlak; le hakim de la province, Mounzafar-Khan, fit sa soumission et se reconnut le sujet de Mallia-khan. Khoudaïar s'enfuit à Harm, et le Karatéghine tout entier passa dans les mains de Kanaat-Cha, lequel rentra à Khokand, en laissant pour gouverneur Mounzafar-Khan.

En 1276 (1859), Mallia-khan envoya contre Djizak un corps commandé par Doucha-baï-Pançat. La rencontre eut lieu quelque part dans la steppe de Mirza-Rabat; les gens de Djizak eurent de 70 à 80 hommes tués ou blessés; les Khokandiens, pleinement satisfaits de ce résultat, ne poussèrent pas plus loin leurs opérations et rentrèrent dans le Ferghanah.

La même année, Mallia-khan envoya aux Chinois un ambassadeur, Abdou-Fatta-Magloum, de Marghélan.

Arrivé heureusement à Yarkend, l'envoyé se proposait d'aller plus loin, jusqu'à Péking même, mais on ne le lui permit pas ; il insista; et on l'arrêta d'abord, puis, sans grande hésitation, on le mit à mort. La chose déjà faite, le gouverneur chinois de Yarkend se ravisa et envoya à Khokand des présents. Mallia-khan refusa de les recevoir, mais en renvoyant les Chinois, il leur adjoignit un autre Magloum, de Kanibadam, avec la mission de faire une enquête sur le meurtre de l'envoyé, et de conclure un traité, dont la teneur m'est inconnue. Magloum fit un très long séjour à Yarkend, mais sans arriver à aucun résultat, à ce qu'il semble. Toutefois, lors de son retour, il apporta au khan de riches présents de la part des gouverneurs de Kachgar et de Yarkend.

A la fin de cette même année, nouvelle expédition, contre Oura-Toubé; commandée par Outam-baï et Séid-bek, celle-là aussi échoua.

Sur ces entrefaites, les Russes venaient d'occuper Ahmaty (la ville de Viernoyé), et au commencement de 1277 (1860), ils prirent Todmak (26 août), et Pichpek (4 septembre), qu'ils abandonnèrent, après l'avoir détruit.

Ces événements ne laissèrent pas d'inquiéter Mallia-khan, qui leva des troupes et les envoya vers le nord. Arrivées à Pichpek, elles s'y fortifièrent dans l'intention de passer là l'hiver, bien qu'elles fussent loin d'être suffisamment approvisionnées en vivres, en vêtements chauds et en fourrages.

Quand les grands froids se firent sentir, les rigueurs de la température et la faim firent périr en grand nombre les hommes et les chevaux. La désertion se mit dans l'armée. Alimby s'en alla à Andidjan. Seul Kanaat-Cha se maintint à son poste avec ce qui restait de soldats.

Cette même année 1277 (1869) mourut l'émir Nasroullah, A cette nouvelle, Abdou-Gafar, qui demeurait alors à Naou, rassembla ses Kirghizes (des Yuz), et assiégea Oura-Toubé, que gouvernait au nom de l'émir Bazar-baï-Toksaba.

Bazar-Baï se rendit et Abdou-Gafar occupa la ville. Sur quoi Mallia-khan vint à son tour mettre le siège devant cette éternelle pomme de discorde. La chose traîna en longueur, trois mois entiers, dans le cours de ce même hiver, si fatal à Kanaat-Cha.

Force fut à Mallia-khan de reprendre le chemin de Khokand. Quant à Abdou-Gafar, il ne tarda pas à être arrêté, par ordre du nouvel émir, Mouzafar, et banni à perpétuité à Chehrizebs ; Barat-bek le remplaça.

A peine ce dernier était-il entré en fonctions, que les habitants d'Oura-Toubé lui firent cette déclaration : « Nous sommes ruinés par la guerre, lui dirent-ils ; le printemps est proche, nous allons vaquer aux travaux des champs.

« Dans le cas où Mallia-khan nous menacerait de nouveau,

si tu peux nous défendre, défends-nous ; si tu ne le peux, hâte-toi de t'arranger avec lui, sans quoi nous te chasserons et nous nous réunirons au Ferghanah. »

N'ayant que des forces insuffisantes, Barat-bek fit sa soumission à Mallia-khan, qu'il invita à envoyer des troupes pour protéger la place contre une attaque imminente de l'émir, lui-même il demanda à partir pour Khokand.

C'est ce qui eut lieu en effet. Le khan le reçut avec la plus grande bienveillance. Il avait été remplacé par Damba-baï-Pançat, appuyé d'une garnison que commandait Nor-Mat-Kiptchak.

Sur ces entrefaites, il éclata des troubles à Chehrizebs, et les révoltés firent demander du secours à Mallia-khan.

Mallia leva a des troupes et s'avança avec elles jusqu'à Zamin. De là Barat-bek, Niaz-Datkha et Outam-baï furent envoyés pour piller les environs de Samarkand. Au retour ils tombèrent dans une embuscade près de Peïchagar, mais sortirent victorieux de l'attaque et firent leur jonction avec le khan.

Informé du mouvement des Khokandiens, l'émir se rendit à Samarkand, puis de là à Yeni-Kourgan. De son côté, Mallia-khan envoya à Chehrizebs, le cheïkh-ul-islam Baba-hodja, afin de s'entendre avec les révoltés. Chemin faisant, Baba-hodja se rencontra avec l'émir, qui le retint et l'empêcha de passer outre. Puis il le renvoya, en lui adjoignant quelques personnes à lui, vers le khan, avec la mission de proposer à celui-ci de ne point s'ingérer dans les affaires de Chehrizebs, et de faire la paix. La paix fut en effet conclue ; Mouzafar retourna à Boukhara, et Mallia-khan à Khokand, après avoir laissé à Oura-Toubé Barat-bek.

Dans l'hiver de 1278 (1861), Mallia s'imagina de faire la guerre aux Russes. Arrivé avec son armée à Khodjend, il invita Barat-bek à se joindre à lui. Barat refusa nettement de

le faire, sur quoi le khan lui envoya des présents pour le fléchir. Mais Barat-bek se montra encore plus intraitable qu'avant. Alors les courtisans, qui n'avaient aucune envie d'entreprendre une campagne d'hiver, et qui pis est, contre les Russes, remontrèrent au khan, qu'il était de toute impossibilité d'aller plus loin avant d'en avoir fini avec Barat-bek.

Mallia-khan partagea cet avis et marcha contre Oura-Tubé. Informés de son approche, les habitants paisibles sommèrent aussitôt Barat de s'entendre avec le khan.

« Nous sommes en hiver, lui disaient-ils, nous n'avons point d'armes et nous n'avons pas davantage le désir de nous battre. Arrange donc les choses pacifiquement ou quitte la ville ; sinon, nous te livrerons nous-mêmes au khan. »

Barat s'enfuit à Matcha et Mallia-khan entra paisiblement dans Oura-Toubé. Cette affaire terminée, il revint à son idée d'attaquer les Russes, mais cette fois un refus net de ses troupes l'obligea de renoncer à l'entreprise et de rentrer dans sa capitale.

Au commencement de février, il entreprit un voyage dans le khanat. Il alla d'abord à Marghélan, puis à Charikhan.

Là il reçut du peuple quantité de plaintes contre les exactions du hakim Méli-baï. Le khan le destitua, prescrivit en outre de restituer tout ce que le hakim s'était approprié indûment. Divers autres fonctionnaires perdirent aussi leur emploi et à quelques-uns d'entr'eux on arracha la barbe.

De là Mallia-khan se rendit à Andidjan. Dans cette ville aussi le hakim Alim-by fut l'objet de dénonciations, à l'instigation du médecin de la cour Hakim-Kouknari. Toutefois ce fut seulement après son retour dans la capitale, que le khan chargea Divan-Pançat d'aller arrêter et d'amener à Khokand ce gouverneur. Pançat ne put que confisquer les biens d'Alim-by, ce dernier, qui avait flairé quelque chose, ayant pris la

fuite. Le khan, dans son mécontentement, destitua Pançat et le fit jeter dans une fosse.

Ce fut bien pis, quand il apprit que Khoudaïar, soutenu par l'émir, se trouvait à Zam. Il n'y eut plus alors personne qui fût à l'abri de sa mauvaise humeur et de sa défiance.

Déjà, au reste, dans le Ferghanah, les esprits commençaient de nouveau à s'agiter. L'affaire des terres des Kiptchaks était une source de discordes pour le gros de la nation ; la gent militaire en voulait au khan de sa sévérité croissante, de ses expéditions continuelles et du désir qu'il avait de chercher de nouveaux ennemis ; les Russes, Khoudaïar, l'émir et enfin le khan lui-même, étaient, pour les malveillants, le sujet de propos et d'inventions malignes et absurdes.

Le 25 de khout 1272 (dans les premiers jours de mars 1862) quelques conjurés : Alimkoul, Khydyr-bek, Chadman-hodja, Khoudaï-Nazar-Datkha, Dourb-Mekhtar et Mad-Ibrahim-Mirza-bachi pénétrèrent de nuit dans le palais, surprirent Mallia-khan dans son sommeil et le tuèrent.

Le lendemain, 26 du mois de khout, *Cha-Murad* fut proclamé khan. Il était neveu de Mallia et fils de ce Sarymsak-bek qui avait été jadis, du temps de Moussoulman-koul, mis à mort à Balyktchi. Chadman-hodja reçut l'emploi de ming-bachi.

A la nouvelle de la chute de Mallia-khan, Kanaat-Cha, qui se trouvait toujours à Pichpek, envoya une députation de neuf personnes à Khoudaïar, pour l'inviter à venir à Tachkend, où ensuite il se rendit lui-même.

Khoudaïar accourut, suivi en tout de deux cents hommes, et fut proclamé khan. Dès qu'on le sut à Khokand, Cha-Murad-khan marcha contre Tachkend, par la voie de Khodjend. Il mit le siège devant la ville, et établit son camp sur le bord du Salar. Là, les hakims des provinces de Turkestan, de

Saïram et de Tchimkend vinrent lui faire hommage, et avec eux les chefs des villages environnants. Mais le siège traînait en longueur, et de plus on apprit que l'émir, qui avait promis à Khoudaïar de le soutenir en tout état de cause, se dirigeait sur Khodjend, afin d'obliger Mourad-Cha à s'éloigner de Tachkend, et cette tactique réussit. Le nouveau khan dut bon gré mal gré rentrer en toute hâte dans le Ferghanah, en suivant la route, déjà ouverte alors, de Pskent et Karaktchi-Koumy.

En arrivant à Djamboulak, il remarqua des symptômes de sédition ; à Karaktchi-Koumy, un complot lui fut dénoncé. Sur-le-champ, Khydyr-by, Iris-Koul-Kiptchak et Khoudaï-Nazar-Datkha furent exécutés, le premier attaché à la gueule d'un canon, et les deux autres décapités. Cha-Murad rentra à Khokand, en proie à la colère et aux alarmes.

Cependant l'émir était arrivé à Oura-Toubé. Il y fut rejoint par Khoudaïar, accompagné d'un corps de troupes, qu'il amenait de Tachkend. L'émir l'envoya contre Khodjend, où il entra sans difficulté, Yakoub-bek étant sorti à sa rencontre avec des présents. A son tour alors, Khoudaïar en envoya à l'émir. Mouzafar vint de sa personne le rejoindre, et quatre jours après son arrivée, le fit partir pour Khokand, tandis que lui-même, avec une partie des troupes, traversait le Deria et se dirigeait vers Karaktchi-Koumy, où il se mit à piller les Kirghizes des environs.

L'apparition de Khoudaïar sous les murs de Khokand y engendra une confusion inexprimable, à la suite de laquelle la population ouvrit les portes à son ancien khan.

Cha-Murad fut le premier à s'enfuir sans être remarqué de personne. Après lui Alim-koul sortit de la ville, par la porte de Namengan, à la tête d'environ deux mille hommes, qu'il emmena dans la direction d'Andidjan.

Dans l'enivrement du succès, Khoudaïar oublia (peut-être aussi n'en eut-il pas la possibilité) d'envoyer à la poursuite d'Alim-Koul. Toujours est-il que celui-ci put, grâce à cette circonstance, rassembler, sans aucun obstacle, autour de lui quelques milliers d'individus armés.

Informé du fait, Khoudaïar fit partir, avec des propositions d'accommodement, des envoyés qui furent fort bien reçus, mais durent s'en revenir sans avoir rien obtenu.

Les insurgés, sous le commandement d'Alim-Koul et de Sarymsak-baï (Kirghize de Talak, de la tribu des Naïman), essayèrent d'enlever Andidjan, mais ils échouèrent et ils se dirigèrent sur Assaké.

Alors Khoudaïar qui comptait toujours beaucoup sur un appui de la part de l'émir, rassembla tout ce qu'il put de gens armés, et partit avec eux à la recherche des insurgés. Alim-Koul, assure-t-on, était tout à fait disposé à en venir à un accommodement, quand les noukèrs de Khoudaïar l'attaquèrent. Il repoussa l'attaque, et si victorieusement, qu'une partie des soldats du khan prirent la fuite.

Avec ce qui lui en restait, et le nombre en était bien peu considérable, Khoudaïar-khan se vit cerné complètement par l'ennemi aux environs du kichlak de Kouva, et il fut réduit à s'entourer à la hâte d'un rempart de chariots, espèce de retranchement dans lequel il attendit du secours. Ce secours n'arriva qu'au bout de plusieurs jours, dans la personne de Sultan-Murad-bek, lequel avait rassemblé à Khokand des sipaï, qui avaient abandonné Alim-Koul. Sultan-Murad put opérer sa jonction avec son frère, mais ce fut uniquement pour augmenter le nombre des assiégés, attendu que les forces d'Alim-Koul s'étaient accrues notablement par l'arrivée de nouveaux Kiptchaks.

Un mois se passa ainsi. Pendant que Khoudaïar et les

siens souffraient de la faim, l'émir occupait Khokand. Quelques jours après son arrivée, il réunit les notables dans une des principales mosquées, et leur exposa longuement comme quoi il était l'ami et le protecteur de leur nation ; or, tandis qu'il leur tenait ce discours, ses troupes, d'après un ordre donné à l'avance, se jetaient sur la ville sans défense et la mettaient au pillage.

Quelques-uns des personnages les plus considérables furent arrêtés et envoyés comme otages à Boukhara.

Alim-Koul cependant continuait à tenir Khoudaïar-khan et Sultan-Murad-bek cernés à Kouva, ce qui ne l'empêchait pas de faire constamment des incursions sur le territoire de Marghélan et même d'envoyer de temps à autre de forts détachements dans la direction de Khokand. La renommée avait exagéré le bruit de ses forces ; aussi l'émir Mouzafar, craignant de les voir se tourner contre lui, abandonna Khokand et opéra hâtivement sa retraite sur Oura-Toubé, d'autant plus que les habitants de la capitale étaient fortement excités contre les soldats boukhariens, qui, en leur qualité d'anciens vainqueurs, s'étaient permis toute espèce de violences.

Le départ de l'émir fit croire à Alim-Koul, qu'il était désormais le maître absolu de la situation ; il quitta donc Kouva et alla occuper Khokand, à la tête de toutes ses troupes, composées exclusivement de Kirghizes et de Kiptchaks.

Devenu ainsi libre de ses mouvements, Khoudaïar alla à Marghélan et y tint conseil. Six à sept cents Sartes du pays lui jurèrent fidélité sur le Koran, pour plus de solennité; on décida de marcher sur Khokand, où à la suite de cette résolution, éclatèrent des troubles, accompagnés de massacres.

En effet, les affidés de Khoudaïar ne manquèrent pas d'exciter les terreurs de la population de cette ville, formée de

Sartes, en représentant à ceux-ci que, si Alim-Koul se maintenait au milieu d'eux avec ses Kiptchaks et les Kirghizes, le temps de Moussoulman-koul pouvait revenir, peut-être même sous une forme encore plus fâcheuse.

Après quelque hésitation, les Sartes prêtèrent l'oreille à ces excitations et, armés de couteaux et de bâtons, ils commencèrent à massacrer les Kiptchaks et les Kirghizes qui étaient venus de Kouva, si bien que Alim-Koul se vit forcé d'abandonner Khokand ; Khoudaïar y entra aussitôt.

Pendant les quinze premiers jours, on ne sut absolument rien d'Alim-Koul et de ses hommes. Mais ensuite le khan fut informé que ce chef battait la campagne autour d'Andidjan, et que Sarymsak-baï faisait de même entre Namengan et Kaçan. Il envoya contre ce dernier Tourèh-Khan-Tourèh et Mahmoud-hodja. Sarymsak ayant été battu, Tourèh-Khan se mit le lendemain à sa poursuite, mais arrivé près de Kaçan, il tomba dans une embuscade et fut tué. Les Kiptchaks occupèrent Kaçan, et Mahmoud-hodja se retira en toute hâte vers Tourèh-Kourgan.

Mais cette ville même, et avec elle Namengan, Tchoust et toutes les localités voisines tombèrent au pouvoir des insurgés. En même temps, grâce aux mesures et aux pressantes sollicitations d'Alim-Koul, les Kirghizes d'Isfara et de Sokh prirent aussi les armes.

Khoudaïar perdit la tête et envoya solliciter le secours de l'émir de Boukhara.

Mingbachi-Kiptchak avait cerné Tchartak, bourgade de la province de Namengan ; il battit quatre *pançat,* que le khan avait envoyés contre lui. Alim-koul tenait Namengan assiégé. Des bandes d'insurgés commençaient à se montrer de temps à autre autour de la capitale même et à en piller les environs immédiats.

Ma-Nazar-bek, envoyé par Khoudaïar-khan, réussit pourtant, quoique avec difficulté, à entrer dans Namengan, et avec plus de peine encore, à s'y maintenir.

Les habitants s'en prennent à lui de ce qu'il est impossible de vivre au milieu de telles circonstances. Il cherche en vain à les calmer, en les assurant que ces désordres auront bientôt une fin. On le dénonce au khan, comme ayant de prétendues relations avec les Kiptchaks et le khan le remplace; sur quoi Ma-Nazar irrité se rend auprès d'Alim-koul.

Les Kiptchaks et les Kirghizes font de nouveau irruption dans Namengan, mais sans pouvoir pénétrer plus loin que le pont jeté sur la grande digue du Yéni-Aryq. Là, ils sont arrêtés par les noukèrs du khan, qui les battent et les chassent de la ville.

En même temps, un chef kirghize du nom de Tanaldy, ami d'Alim-koul, lève l'étendard de la révolte près d'Outch-Kourgan (province de Marghélan), tandis qu'aux environs de Tchoust, paraît un nouveau prétendant au trône de Khokand.

Il faut savoir que, au début des troubles que nous venons de décrire, les insurgés avaient ouï parler de la présence à Khiva d'un certain Kalender-bek qui se donnait pour le fils de Madali-khan. Une députation fut envoyée à Khiva vers ce personnage et le ramena avec elle. La députation ne se composait que de quatorze personnes. Elle fut rencontrée par hasard aux environs de Tchoust par un partisan de Khoudaïar, Hodja-Murad, lequel, ayant su de quoi il s'agissait, en donna aussitôt avis à Khokand. Près du village d'Ouïgour (province de Tchoust), Kalender-bek fut arrêté, tué et jeté dans le Deria avec tous ses compagnons (1279-1862).

Peu après, une autre nouvelle arrive à Khokand : aux environs d'Andidjan, que Alim-koul continuait à tenir assiégé,

Roustem-khan-hodja , dont il a été parlé plus haut, venait d'être proclamé khan.

Khoudaïar envoie Mirza-Ahmet avec des troupes à Marghélan afin de défendre ce point important.

Les habitants d'Andidjan envoient une supplique à Khoudaïar-khan : ils le prient, ou de forcer Alim-koul à lever le siège, ou à entrer de quelque manière avec lui en accommodement, car ils ne sont plus en état de résister davantage.

Le khan fait chasser les envoyés, ne prend aucune mesure pour délivrer à bref délai la ville assiégée, et se contente de faire partir sa mère, Yarkyn-Aïm, pour Boukhara, avec la mission d'offrir à l'émir des présents et de solliciter son concours.

L'émir reçoit fort bien la cassette remplie d'or et quelques dizaines de chevaux, offerts aussi en présent ; il fait attendre fort longtemps sa réponse, et finalement congédie la vieille sans plus.

Andidjan est forcé de se rendre. Bientôt après Namengan, puis toute la rive droite du Deria, tombent également aux mains d'Alim-koul.

Ce dernier va mettre le siège devant Marghélan. Khoudaïar n'a d'autre ressource que d'envoyer de nouveau sa mère pour implorer encore une fois l'assistance de l'émir. Elle se roule aux pieds de Mouzafar, et c'est alors seulement que celui-ci expédie des troupes sous le commandement d'Alayar-bek, hakim d'Oura-Toubé.

Après un siège de soixante jours, les notables de Marghélan se réunirent en conseil chez le kazi-kélian et résolurent de rendre la ville à Alim-koul. Mirza-Ahmet demandait qu'on attendît encore trois ou quatre jours, dans l'espérance de voir arriver un secours de Boukhara, mais la population, y

compris les femmes, se rassembla aux cris de : « Nous n'en pouvons plus ! mort aux soldats du khan ! »

Mirza-Ahmet s'enfuit à Khokand, laissant ses soldats et la population s'entr'égorger ; après quoi Alim-koul entra sans aucun obstacle dans la ville. Alim-koul était déjà maître de la plus grande partie du Ferghanah ; après s'être aussi emparé de Marghélan, il ne lui restait qu'à marcher sur Khokand. Les Boukhariens y étaient entrés avant lui. Il n'en mit pas moins le siège devant la place, mais ayant reçu l'avis que l'émir en personne approchait, il se défia de ses forces et se retira dans la direction de Yar-Mazar.

Ce ne fut que le douzième jour après son arrivée à Khokand que l'émir en partit pour aller à la recherche d'Alim-koul, lequel alors se jeta dans les montagnes.

De Yar-Mazar, un détachement fut envoyé à la poursuite des insurgés. Alim-koul le battit, mais, par prudence, il s'abstint de le poursuivre à son tour.

En revenant vers le gros de l'armée, le détachement boukharien se livra au pillage des lieux habités qu'il rencontrait sur sa route.

Après un court séjour à Yar-Mazar, l'émir s'en retourna à Khokand, mais il n'eut pas plus tôt levé le camp, qu'Alim-Koul redescendait de ses montagnes et occupait Karas. Mouzafar lui envoya un message pour l'engager à la soumission ; en réponse aux propositions de l'émir, Alim se mit à outrager Khoudaïar, en énumérant tous ses méfaits, et finit par déclarer qu'il ne se soumettrait jamais à un tel khan, qu'il le combattrait jusqu'à la fin.

L'émir, sortant encore une fois de Khokand, fit, par parlementaires, une nouvelle tentative de conciliation, mais qui n'eut pas plus de succès que la première. Mouzafar en arriva à la conclusion qu'il n'y avait rien à faire avec Alim-Koul,

qu'il convenait d'attendre une occasion favorable, et pour le moment de retourner à Khokand.

Là, un conseil fut tenu entre lui et ses familiers. On y décida d'annexer le khanat à Boukhara, et de faire de Khoudaïar le gouverneur de Tachkend.

Avant de partir pour le poste où il allait servir, Khoudaïar chercha à persuader Mirza-Ahmet de l'accompagner, mais voici quelle fut la réponse de ce dernier aux offres de l'ex-khan : « Il n'y a qu'un sot, lui dit-il, qui pourrait partir avec vous dans les circonstances actuelles ; pour moi, je ne vous servirai plus jamais, je vais à la Mecque en pèlerinage. »

Ce langage offensa tellement Khoudaïar, qu'il voulut en tirer vengeance. Il fit appeler un certain Dost-Mat, un Karakalpak, et par la promesse d'une grosse somme d'argent, dont il paya d'avance une partie, obtint qu'il se chargeât de tuer cette nuit même l'homme qui avait osé l'offenser. Dost-Mat s'adjoignit encore quelques complices, et tous, au nombre de six, pénétrèrent pendant la nuit dans la maison de Mirza-Ahmet. Il faisait clair de lune. En entrant dans la cour extérieure, les assassins y virent une tente dressée ; l'un d'eux s'y jetant aussitôt, frappa de son cimeterre un homme endormi, celui-ci se sauva, en criant au meurtre. Ce n'était nullement, comme on le sut ensuite, Mirza-Ahmet, mais un individu étranger à l'affaire, du nom de Mirza-Yakoub.

Le lendemain un rapport ayant été fait à ce sujet à l'émir, l'enquête fit découvrir toute l'histoire.

L'émir fit appeler Khoudaïar, et après l'avoir accablé de reproches et d'invectives, le relégua à Djizak.

Une proclamation publique annonça que le khanat était réuni à Boukhara.

Ensuite l'émir, qui ne se croyait pas en sûreté à Khokand, emmena son armée à Ir-Metchèh, sous le prétexte d'une expé-

dition contre Namengan ; mais de là, à la surprise générale, il continua sa marche vers Bech-Aryq et gagna Samarkand, par la voie de Khodjend.

A cette époque vivait à Namengan, un fils mineur de Mallia-khan, *Sultan-Séïd*. Alim-Koul ayant appris le bannissement de Khoudaïar et le départ de l'émir, fit venir Sultan-Séïd à Kara-sou, et l'y proclama khan.

Cela avait lieu dans la seconde moitié de juillet de l'année 1280 (1863).

On envoya à Tachkend, Chadman-Hodja, et le nouveau khan fut amené par ses partisans par la voie de Andidjan et Marghélan, dans la capitale.

Bientôt après, Mingbachi-Kiptchak fut chargé d'aller réduire Khodjend, qui était resté en la possession de l'émir. Après quinze jours de siège sans résultat, Mingbachi-Kiptchak leva le camp et commença la retraite. Alors les Karakalpaks de Khodjend, un ramassis armé seulement de gourdins, de piques, etc., reçurent l'ordre de se mettre à la poursuite de l'ennemi. Mingbachi, fondant avec sa cavalerie sur cette canaille, la culbuta, la chassa l'épée dans les reins, et pénétra inopinément dans la ville à la suite des fuyards. Khodjend était pris, les Manghyt s'enfuirent à Boukhara.

A Khokand, on s'avisa de vouloir construire, dans le quartier de Djehan-Abad, un nouveau palais, à la place de l'ancien, œuvre d'Omar-khan, et qui tombait en ruines. Les travaux n'étaient pas encore terminés, lorsqu'arriva Sultan-Séïd-khan. On eut des scrupules de faire loger un personnage aussi haut placé dans un édifice inachevé, et on proposa à Seïd-khan une promenade à Tachkend, d'où il ne revint que pour s'installer dans le nouveau palais, désormais complètement terminé. C'est le même qui dans la suite, fut connu sous le nom de palais d'Alim-Koul.

Vers ce même temps, à savoir le 5 juin 1864 (1281) les Russes prirent Aoulié-ata, et le 12 juin, la ville de Turkestan.

Déjà ils s'avançaient, venant de deux directions différentes, sur Tchimkend, lorsque Alim-Koul, informé de leur marche, sortit le 22 juin de Khokand avec des troupes. En arrivant à Chérap-khan (entre Tachkend et Tchimkend), il apprit que les Russes avaient déjà paru sous les murs de cette dernière ville. Il réussit pourtant à repousser leurs premières tentatives d'attaque, après quoi il revint à Tachkend, en laissant Mirza-Ahmet chargé de l'administration de la province de Tchimkend.

Dans les engagements qui avaient eu lieu, Mingbaï avait reçu une blessure, dont il mourut au bout de deux jours.

Après avoir passé dix jours à Tachkend, Alim-Koul partit pour Khokand, mais il fut presque aussitôt obligé de revenir sur ses pas, attendu que les Russes, venant d'Aoulié-ata, menaçaient de nouveau Tchimkend.

Le 22 septembre 1864 (1281), cette ville fut prise. D'après les sources indigènes, les défenseurs n'auraient pas perdu moins de 3,170 morts.

Tachkend, à son tour, était devenu l'objectif des Russes ; Alim-koul s'occupa activement des moyens de le défendre. On prétend que, dans le cours des six mois qui suivirent, il aurait réussi à fondre environ 60 canons et à mettre en état quelques milliers de fusils. Quand il se crut en possession de forces suffisantes, il se disposait à marcher sur Tachkend ; tout à coup arriva la nouvelle de la chute de Niazbek (29 avril 1861).

Alim-koul sortit de Tachkend, mais presque aussitôt il fut blessé mortellement d'une balle russe près de Chour-Toubé. Quand on le vit tomber, la panique se mit dans les troupes

khokandiennes, dont une grande partie regagna Tachkend en grand désordre. La nouvelle que Alim-koul était à la mort ne se fut pas plutôt répandue, que tous les Kirghizes et les Kiptchaks du Ferghanah se hâtèrent d'abandonner Sultan-Séïd-khan à Tachkend et de regagner leurs foyers.

Quand on apprit à Alim-koul cette désertion, il fut pris d'une violente attaque de nerfs, au cours de laquelle il expira.

De Tachkend on expédia à Boukhara un courrier, pour demander du secours. L'émir exigea avant tout que Sultan-Séïd-khan parût en personne devant lui.

Quoi qu'il en eût, Sultan-Séïd voulut obéir à la sommation : il sortit de Tachkend, qui, dans la nuit du 14 au 15 juin, fut pris par les Russes. Quelque part aux environs de Djizak, le khan fut arrêté par les Boukhariens et mis à mort sur l'ordre de l'émir, qui avait déjà promis à Khoudaïar de le rétablir dans le Ferghanah.

Quant aux troupes khokandiennes, elles s'étaient enfuies de Tachkend, dans toutes les directions et dans le plus grand désordre.

Voici ce qui arriva alors dans le Ferghanah. Quand les Kirghizes et les Kiptchaks en fuite y rentrèrent, ils passèrent le Deria et s'arrêtèrent dans les kichlaks de Saraï et de Turk, à trente verstes de Khokand, dans une complète incertitude sur ce qu'ils avaient à faire. Leurs longues délibérations aboutirent à la résolution de proclamer un nouveau khan et, cela fait, de marcher sur Khokand.

Un des Kirghizes, Ikyn-Mirza, proposa pour cette dignité, un jeune homme de seize ans, Khoudaï-Koul-bek, un des nombreux représentants des rameaux éloignés de la dynastie des Ming.

En présentant ce candidat, Ikyn-Mirza s'était laissé uniquement déterminer par ce fait, qu'il avait eu quelque temps

pour voisin à Khokand, Khoudaï-Koul-bek, qui s'occupait alors, entre autres, de la vente de ceintures (*bel-bak*), ce qui lui valut dans la suite d'être connu sous le nom de *Bel-baktchi-khan*. On envoya chercher ce jeune homme par quelques individus, qui l'amenèrent au camp kiptchak où il fut proclamé khan ; après quoi, toute la bande s'achemina vers Khokand, et y prit possession du palais.

Baï-Mat-kiptchak fut nommé aux fonctions de mingbachi. Mais les dispositions hostiles de la population à l'égard des Kiptchaks ne tardèrent pas à se montrer d'une manière non équivoque.

Effrayés de ce symptôme et comme saisis d'une terreur panique, ils se retirèrent, emmenant avec eux le khan au kichlak de Karaïne. La populace, aussitôt, de se ruer sur le palais et de le mettre au pillage. Sur quoi, la haute classe, dans la crainte de désordres encore plus grands, fit prier le khan de rentrer à Khokand, afin d'y rétablir la tranquillité. Mais, au lieu de se rendre à cet appel, Khoudaï-koul s'éloigna encore davantage.

Privé, comme il l'était, de toutes ressources pécuniaires, il frappa tout le khanat, sous le prétexte de la guerre sainte contre les Russes, d'un impôt de cent mille tilles (380,000 roubles argent). Il ne lui fallut pas longtemps pour se convaincre qu'il ne recouvrerait pas la moitié de cette somme, car presque partout les collecteurs des taxes se trouvaient en face du même refus énergique.

Cependant Khoudaïar insistait avec force auprès de l'émir pour être rétabli sur le trône, et il finit par vaincre sa résistance. Mouzafar entra avec une armée dans le Ferghanah. De Djizak, Khoudaïar, appuyé d'un détachement considérable, fut envoyé en avant. Il entra sans aucune espèce d'obstacle à Khokand, où bientôt l'émir en personne vint le rejoindre,

avec une suite très brillante, où se trouvaient deux éléphants.

Dans les premiers moments, ces deux monstres, les premiers qu'on eût jamais vus, absorbèrent totalement l'attention des habitants qui, oubliant et l'émir et le khan, ne parlaient que des éléphants.

Au bout de quelques jours, Ala-Yar-bek fut envoyé à la poursuite de Khoudaï-koul, qui se trouvait à ce moment non loin d'Och, dans le kichlak de Mady.

Il y eut quelques escarmouches, les Kiptchaks et les Kirghizes se retirèrent au delà de Goultcha, et les Boukhariens s'en revinrent à Khokand avec une centaine de prisonniers.

Mais, eux partis, les Kiptchaks aussi revinrent et occupèrent le kichlak d'Aravan.

En présence de cette attitude obstinée, qui lui rappelait ce qui s'était passé avec Alim-koul, l'émir eut peur ; il remit à Khoudaïar toutes les prérogatives de la souveraineté, et lui confia une grande partie de son armée, avec l'injonction d'en finir au plus tôt avec Khoudaï-koul.

A la nouvelle de l'approche de Khoudaïar, une partie des Kiptchaks se dispersa; le reste, entrainant Khoudaï-koul, se jeta dans le Kachgar. Khoudaïar poursuivit les fuyards jusqu'au Terek-Davan, fit sur eux un grand butin (dans lequel 19 canons), et s'en revint à Khokand.

L'émir, voyant qu'il n'avait plus rien à faire dans le Ferghanah, et ne comptant pas plus qu'il ne fallait sur la continuation de l'hospitalité de Khoudaïar-khan, reprit le chemin de Boukhara; il emmenait avec lui trois cents jeunes filles ou femmes prises à Khokand.

Au printemps de 1282 (1866), comme Sultan-Murad-bek, frère du khan, était occupé à lever l'impôt aux environs d'Och, un neveu de Khoudaïar, Mad-Eyoub-bek, réunit autour de lui un parti de deux à trois cents Kirghizes et Kip-

tchaks, et se mit en tête de renverser le khan au profit de Sultan-Murad-bek. Il se présente à pied à la tente de celui-ci, lui annonce que Khoudaïar a été massacré, que des troubles ont éclaté à Khokand, et que la population l'appelle, lui, Sultan-Murad-bek, au trône.

Par prudence, le bek fit semblant d'ajouter foi à toutes ces nouvelles, mais en même temps, d'une part, il donna l'ordre de surveiller Eyoub, de l'arrêter même, le cas échéant, et de l'autre il expédia un courrier à Khokand pour s'informer de ce qui s'y passait, et donner avis au khan, s'il était encore vivant, de cette machination.

Khoudaïar répondit à cette communication par une lettre où il le remerciait de son zèle, et lui enjoignait d'exécuter Mad-Eyoub à Marghélan ; ce qui eut lieu. La plupart de ses adhérents réussirent à gagner la frontière.

En 1283 (1866) à la suite de la défaite infligée à l'émir par les Russes à Ir-Djar (8 mai), Khodjend se réunit au khanat ; Mollah-Taïcthi-Datkha y fut envoyé comme gouverneur, mais il n'y devait pas faire un long séjour.

Dès le 24 mai, Khodjend, et ensuite, le 2 octobre, Oura-Toubé, tombaient au pouvoir des Russes, qui se firent de ces deux places une barrière inexpugnable, aussi bien contre Boukhara, que contre le Khokand. Les deux antiques ennemis se trouvaient séparés, privés de tout moyen de communication immédiate, et Oura-Toubé cessait d'être la pomme de discorde qu'elle avait formée si longtemps.

Ces événements eurent pour résultat direct, d'ouvrir, pour le khanat de Khokand, une époque de tranquillité relative, qui se prolongea jusqu'en 1875, où de nouveaux troubles furent suscités par l'apparition des Russes.

Les troubles intérieurs durèrent, il est vrai, sans interruption jusqu'aux derniers moments de l'existence du khanat,

mais du moins on ne vit plus de ces guerres civiles qui auparavant avaient ensanglanté le pays. Les Russes étaient trop forts pour qu'on osât les attaquer; tout motif manquait désormais à une guerre contre Boukhara, et quant à Kachgar, alors pas plus qu'auparavant, il ne pouvait entrer dans le cercle des rêves d'agrandissement des khans de Khokand.

Khoudaïar tourna forcément son attention vers les affaires intérieures, et la principale lui parut être, avide comme il l'était, l'augmentation de ses ressources personnelles. Pour l'aider dans cette entreprise, il trouva un digne auxiliaire dans la personne d'un certain Issa-Aoulié, dont il vaut la peine de dire quelques mots.

Issa-Aoulié était issu d'une famille de Kachgar. Au début simple écrivain (mirza) à la cour, il avait su d'abord attirer l'attention, puis gagner la faveur du prince, par des conseils pratiques, qui le mettaient à même de satisfaire ses penchants de cupidité et d'avarice. Nommé gouverneur de Charikhan, mais maintenu à la cour où on avait besoin de ses services, ce personnage devint l'âme damnée de Khoudaïar-khan, lui suggéra et l'aida à exécuter toutes sortes de mesures iniques, où la caisse du khan trouvait son profit, comme taxes jusque-là inconnues sur divers objets de nécessité, retranchements de solde, etc.

Au milieu de tant d'injustices commises, on aime à citer l'exemple d'intégrité donné par le kadi (kazi-kelian) de Namengan, qui refusa nettement d'en consacrer une par l'apposition de son sceau à une sentence inique, encore bien que cette sentence, puisée par des complaisants dans l'arsenal du chériat, fût rendu dans l'intérêt du khan, auquel elle attribuait la propriété de certains relais du Deria[1].

1. Ce kadi, Mollah-Toursoun-Mohammed, fut tué par la populace de Namengan, lors du soulèvement qui eut lieu dans cette ville contre les Russes. Les conseils

L'exemple du khan trouva de nombreux imitateurs jusque dans ses sujets, mais ces abus étaient grandement favorisés par l'organisation administrative du khanat, non moins que par les usages de la cour, que le temps avait consacrés.

Aussi, et bien que ce ne soit peut-être pas le lieu de le faire, me hasarderai-je à dire ici quelques mots de cette organisation administrative, en vigueur dans le khanat durant les derniers temps de son existence.

Sous le rapport administratif, le khanat était divisé en provinces (*vilayet*), gouvernés par des hakims, autrement appelés *serkerda*. Chaque province se subdivisait en *beklik*, ayant pour chefs des beks, qu'il ne faut pas confondre avec les beks, fils et frères du khan.

Enfin chaque beklik comprenait plusieurs autres subdivisions, à la tête desquelles se trouvaient des *amin* ou *aksakal*. Les circonscriptions inférieures se composaient soit d'une partie d'une localité considérable, soit d'une localité tout entière mais plus petite, soit enfin de quelques villages peu importants.

Dans chaque province, la presque totalité des impôts était laissée à la disposition du hakim, qui là-dessus, devait fournir à son propre entretien, aux besoins de l'administration en général, et à l'entretien des *sipa*, comme aussi des *sarbaz*, cantonnés sur les frontières de sa province.

Une partie des impôts étant perçue en nature (en grains), il s'en suivait que bon nombre des employés étaient payés de la même manière, sous forme de grains, de vêtements, avec un peu d'argent comptant. Les hauts fonctionnaires seuls re-

de modération et d'abstention qu'il donnait, dans un moment où il n'y avait évidemment rien à gagner à une révolte, furent l'unique cause du meurtre de cet homme, qui avait toujours joui d'une grande réputation de droiture et d'intégrité.

cevaient leurs émoluments sous la forme du droit à la perception directe des taxes ou revenus de l'État dans telle ou telle localité désignée, ou de telle taxe spécifiée, par exemple le droit de mouture, etc. Ce n'était nullement une rareté qu'un seul kichlak, de quelque importance, fût assigné pour l'entretien de deux ou trois employés, qui lui faisaient rendre tout ce qu'ils pouvaient, et cherchaient en outre à se frustrer les uns les autres, pour le plus grand discrédit d'un gouvernement déjà assez peu populaire.

L'excédant qui restait, après que les ayants droit de toute sorte avaient été satisfaits, était acquis au khan. Le hakim était tenu de le lui présenter chaque année, en une ou deux fois, sous la forme d'un cadeau, *tartouk*, consistant en robes précieuses, chevaux sellés et harnachés et de plus quelques milliers de roubles en argent, proportionnellement à l'étendue et aux ressources de la province. Un tel *tartouk* était absolument obligatoire, à chaque visite que le khan faisait dans la province.

On conçoit que des visites de ce genre, extrêmement fructueuses pour le souverain, sanctionnaient, jusqu'à un certain point les extorsions des hakims, qui étaient obligés de se tenir prêts à tout moment à recevoir dignement leur hôte royal.

Outre ces *tartouks*, le khan disposait encore de diverses autres ressources, tant pour ses besoins personnels que pour l'entretien de sa cour et de la nombreuse domesticité qui en faisait partie. Ces ressources, qui formaient en somme l'article principal du budget princier, se composaient, en premier lieu, de diverses sortes de *ziaket*, des revenus des biens domaniaux et du *khass* ou *khasslyk*.

On donnait le nom de *ziaket* à des taxes frappant les marchandises, les capitaux mobiliers et le bétail, dans la proportion du quarantième de la valeur.

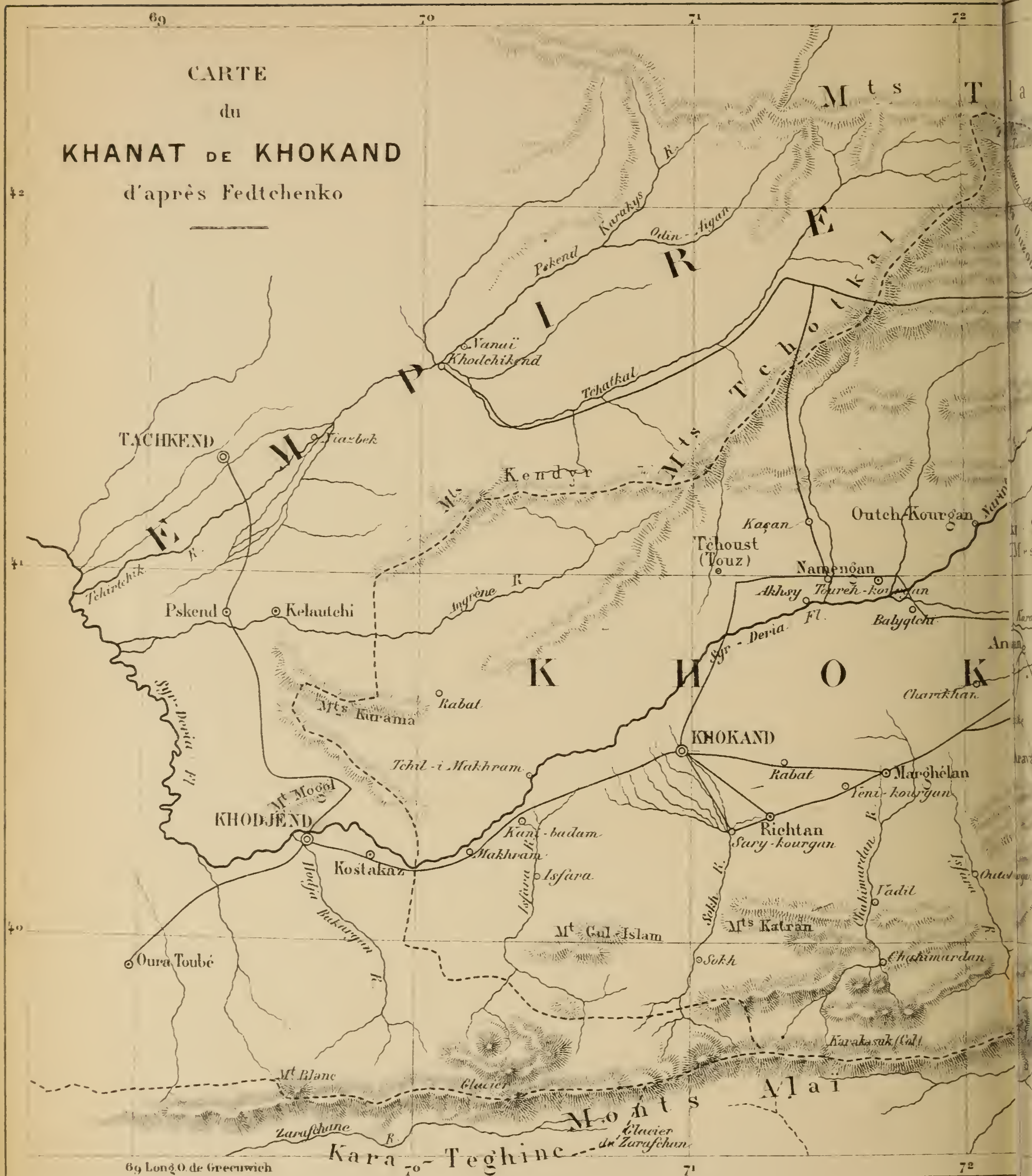
On désignait par celui de *khasslyk*, les localités (bourgs et villages) qui, en vertu d'un décret spécial du khan, acquittaient leurs impôts non pas entre les mains du hakim, mais entre celles du khan ou de tel fonctionnaire de la cour, auquel ils étaient assignés pour son entretien.

Les forces militaires du khanat se partageaient en *sipa* ou cavalerie, *sarbaz* ou infanterie, et *toptchi* ou artillerie.

Les *sipa* ou *sipaï* représentaient une milice territoriale à cheval, placée sous l'autorité immédiate des hakims et recrutée par voie d'enrôlement volontaire. Quant aux *sarbaz* et aux *toptchi*, ils étaient pris dans la lie du peuple, parmi les voleurs, les ivrognes, etc., de façon que bien peu d'engagés volontaires se présentaient pour servir avec cette canaille. En temps de paix, ils étaient à la disposition des hakims, dans la province desquels ils étaient cantonnés.

Seuls, les fantassins et les artilleurs appartenant à la garnison de Khokand, dépendaient d'un fonctionnaire spécial, nommé Naïb-Datkha, lequel, en temps de guerre, prenait le commandement de tous les sarbaz de l'armée active, en même temps que le commandement supérieur de celle-ci était confié temporairement à un *émir-lechkèr*.

Ajoutons, pour compléter cette courte esquisse, que les actes des fonctionnaires n'étaient soumis à peu près à aucune espèce de contrôle, lequel était remplacé par des rapports et des dénonciations occultes, que la faveur seule faisait obtenir les emplois et que, par suite, la plus grande partie même des hautes fonctions étaient occupées par des gens qui, littéralement, ne savaient ni lire ni écrire, et étaient tout juste capables d'apposer leurs sceaux aux paperasses, dont cette grossière machine administrative elle-même ne pouvait se passer. Mise en mouvement par le rapace Khoudaïar, par son ministre


CARTE
du
KHANAT DE KHOKAND
d'après Fedtchenko
69
70
71
72
42
41
40
69 Long. O. de Greenwich
EMPIRE
KHOK
Mts Tchotkal
Mts T
TACHKEND
Niazbek
Vanaï
Khodchikend
Pskend
Karakys
Odin-Aigan
Tchatkal
Mts Kendyr
Tchirtchik R.
Pskend
Kelautchi
Ingrène R.
Syr-Deria Fl.
Mts Kurama
Rabat
Tchil-i-Makhram
Mt Mogol
KHODJEND
Kostakaz
Kani-badam
Makhram
Isfara
Isfara R.
Khodja Bakargan R.
Oura Toubé
Mt Gul-Islam
Kaşan
Tchoust
(Touz)
Namengan
Akhsy
Toureh-kourgan
Babyqtchi
Outch-Kourgan
Narin
KHOKAND
Rabat
Marghélan
Yeni-kourgan
Richtan
Sary-kourgan
Sokh R.
Mts Katran
Sokh
Vadil
Chakimardan R.
Chakimardan
Isfairan
Charikhan
Karakasuk (Col)
Mt Blanc
Glacier
Monts Alaï
Zarafchane R.
Glacier du Zarafchan
Kara-Teghine
E. R



ROUX Editeur .

Imp. Monrocq

Issa-Aoulié et autres, on peut juger de quels désordres elle était la cause.

Mais revenons aux événements.

En 1287 (1870) fut définitement achevée la construction du nouveau palais de Khokand, lequel aujourd'hui déjà, tombe en ruines.

Dans l'été de 1290 (1873), parmi les Kirghizes de la tribu des Koultouk-Séid, qui habitent la partie nord de la province de Namengan, il se manifesta un nouveau prétendant au trône de Khokand, c'était un certain Poulat-khan, qui se donnait pour le fils puîné d'Alim-khan.

Cet aventurier eut bientôt réuni autour de lui quelque deux cents hommes armés, et appuyé sur ces auxiliaires, il invita à paraître devant lui les chefs (*amin* et *aksakal*) de plusieurs kichlaks de son voisinage. Force leur fut d'obéir, car ils tremblaient pour leur vie ; ils apportèrent des présents à Poulat, qui leur était parfaitement inconnu, et le saluèrent en qualité de khan.

De Namengan on envoya contre lui le bek de Tchartak, Gadaï-baï-Datkha, et Mirza-Amin, de Yeni-kourgan ; deux personnages qui n'avaient rien de militaire. On le vit quand, arrivés à Sefid-Boulan, ils s'y arrêtèrent et attendirent, sans rien faire, que l'ennemi vînt pendant la nuit, massacrer les avant-postes.

Alors seulement Gadaï-Baï et Mirza-Alim marchèrent dans la direction de l'Ala-Bouka. Mais quelques verstes avant d'y arriver, ils se heurtèrent aux gens de Poulat, devenus déjà beaucoup plus nombreux, presque tous les Koultouk-Séïd et une partie des Naïman s'étant joints à eux. Les ennemis se trouvaient séparés par le grand ravin aux pentes abruptes, au fond duquel coule l'Ala-Bouka. Les deux partis firent retentir

l'air de clameurs effroyables; de temps à autre on entendait quelque coup de feu, mais aucun des adversaires ne se décidait à traverser le ravin : pour cela Gadaï-baï et Mirza-Alim n'avaient pas l'humeur assez guerrière, et d'autre part les Kirghizes étaient trop mal armés, beaucoup n'ayant que de longs bâtons aiguisés à l'extrémité, en guise de piques.

A la fin pourtant les Kirghizes perdirent patience, et une partie d'entre eux se lança sur les pentes du ravin, acte de témérité dont la vue fit immédiatement tourner les talons à Gadaï et à Mirza-Alim les premiers, puis à leurs gens. Cela enhardit les Kirghizes, qui se mirent à la poursuite des fuyards, les atteignirent et tuèrent ou assommèrent quelques centaines de Sartes. A la suite de cette affaire, Poulat-khan descendit plus bas dans la vallée, et occupa le kichlak de Koukoum-baï.

Cependant un adversaire plus sérieux venait d'être expédié de Khokand contre les insurgés; c'était Abdourrahman-Aftobachi, à la tête d'un détachement composé de trois armes différentes. Après s'être arrêté deux jours à Namengan, il continua sa marche par Tourèh-Kourgan et Tergaoutchi; Poulat-khan se retira à Youmalah-Cheïkh, au delà de Kaçan.

Tout en s'avançant lentement dans cette direction, Aftobachi entama quelques pourparlers avec Poulat; on n'avait encore pu arriver à un accord, quand une fusillade s'engagea entre les avant-gardes des deux partis; après quoi eut lieu une scène de tumulte dans le genre de celle qui a été décrite plus haut. Cependant quelques coups de canon suffirent pour mettre les Kirghizes en fuite; les Sartes les poursuivirent jusqu'à l'Ala-Bouka; Poulat-khan se jeta dans les montagnes et gagna Tchatkal.

Deux mois après, il rentra dans le Ferghanah, mais n'ayant pu cette fois recruter de partisans, il reprit le chemin de

Tchatkal, dès qu'il apprit que des troupes étaient envoyées de Khokand.

En effet, des sipas sous le commandement de Mollah-Yoldach-Pançat, arrivaient à marchée forcée, avec la mission de s'emparer de Poulat et de châtier les Kirghizes, qui avaient pris part à la dernière révolte. Poulat-khan échappa, mais les Kirghizes établis le long des rivières de l'Ala-Bouka, de l'Ourioukty et de Kaçan furent impitoyablement mis au pillage.

Je termine ici ce modeste travail, attendu que les événements postérieurs appartiennent moins à l'histoire du khanat de Khokand, qu'à celle des conquêtes russes dans l'Asie centrale.

ADDITION DU TRADUCTEUR[1]

Les troubles, par l'exposé desquels l'auteur termine trop brusquement son récit, loin de s'apaiser, prirent avec le temps un caractère de plus en plus grave. Ils aboutirent à un nouveau soulèvement des Kiptchaks et des Karakirghizes, qui obligea, en 1874, Khoudaïar-khan à se réfugier à Khodjend, désormais ville russe. Ce soulèvement, auquel la population sédentaire du khanat ne prit qu'une faible part, avait pour chef le fils du fameux Moussoulman-Koul, Abdourrahman-Aftobachi, dont il a été question plus haut, et il ne tarda pas, après que Khoudaïar eut été remplacé par un certain Nasr-Eddin, à dégénérer en une guerre sainte dirigée contre les Russes. Elle imposa à ceux-ci une des plus rudes campagnes qu'ils aient eu à soutenir dans l'Asie centrale, et au cours de laquelle les nomades et leur chef Aftobachi, sous l'empire du zèle religieux et de l'animosité politique, firent preuve d'une énergie et d'une ténacité tout à fait extraordinaires, auxquelles leurs adversaires ont d'ailleurs rendu hommage.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans les détails de cette guerre, où des masses mal armées, sans discipline et sans cohésion, luttèrent pied à pied contre un adversaire qui,

1. Voyez l'*Avant-propos*, p. IV.

sans parler de la bravoure, rachetait l'infériorité du nombre par une tactique savante et l'armement le plus perfectionné[1].

Je me bornerai à rapporter chronologiquement, depuis l'origine, les faits qui, à la suite des provocations du gouvernement khokandien et des nomades, mirent ceux-ci en contact avec les Russes, pour aboutir fatalement à la lutte finale.

1846. — Annexion de la grande horde kirghize.

1853. — Prise d'Ak-Metchèh (Perovski) sur le Syr-Deria.

1855-56. — Établissement des Russes à Viernoïé dans la région de l'Ili (province du *Sémirétché,* les Sept-Rivières).

1860. — Les Russes, attaqués dans le district d'Ala-Taou, s'emparent de Tokmak, etc., et, à l'ouest, de Yéni-Kourgan sur le Syr-Deria.

1864-66. — Nouvelles agressions, qui amènent la conquête de Aoulié-Ata, Turkestan, Tachkend, Tchimkend et Khodjend.

1874. — Soulèvement, sous la conduite d'Abdourrahman-Aftobachi, des Kiptchaks et des Karakirghizes ; Khoudaïar-khan se réfugie sur le territoire russe.

1875. 7-19 août. — Les insurgés entrent sur le territoire russe, entre Oura-Toubé et Khodjend ; ils essayent en vain de s'emparer de cette dernière ville.

3 septembre. — Prise d'assaut des positions et de la forteresse de Makhram, sous le commandement du gouverneur général du Turkestan, le général de Kaufmann. — Rôle brillant du colonel (plus tard général) Skobélév.

Septembre. — Traité signé par le khan Nasr-Eddin, et aux termes duquel tout le territoire situé sur la rive droite du

1. La prise d'Andidjan, où les rues étaient hérissées de barricades et chaque maison occupée par des insurgés déterminés, fut pour les Russes une affaire sérieuse, comparable à la prise de Constantine par les troupes françaises.

Syr entre l'ancienne frontière du Khokand et Obkhourek, était cédé à la Russie et annexé au gouvernement général du Turkestan.

13 octobre. — Andidjan, qui s'était soulevé, est pris d'assaut après une résistance acharnée, à laquelle présidait Aftobachi.

5 novembre. — Namengan soulevé est enlevé d'assaut, à peu près dans les mêmes conditions.

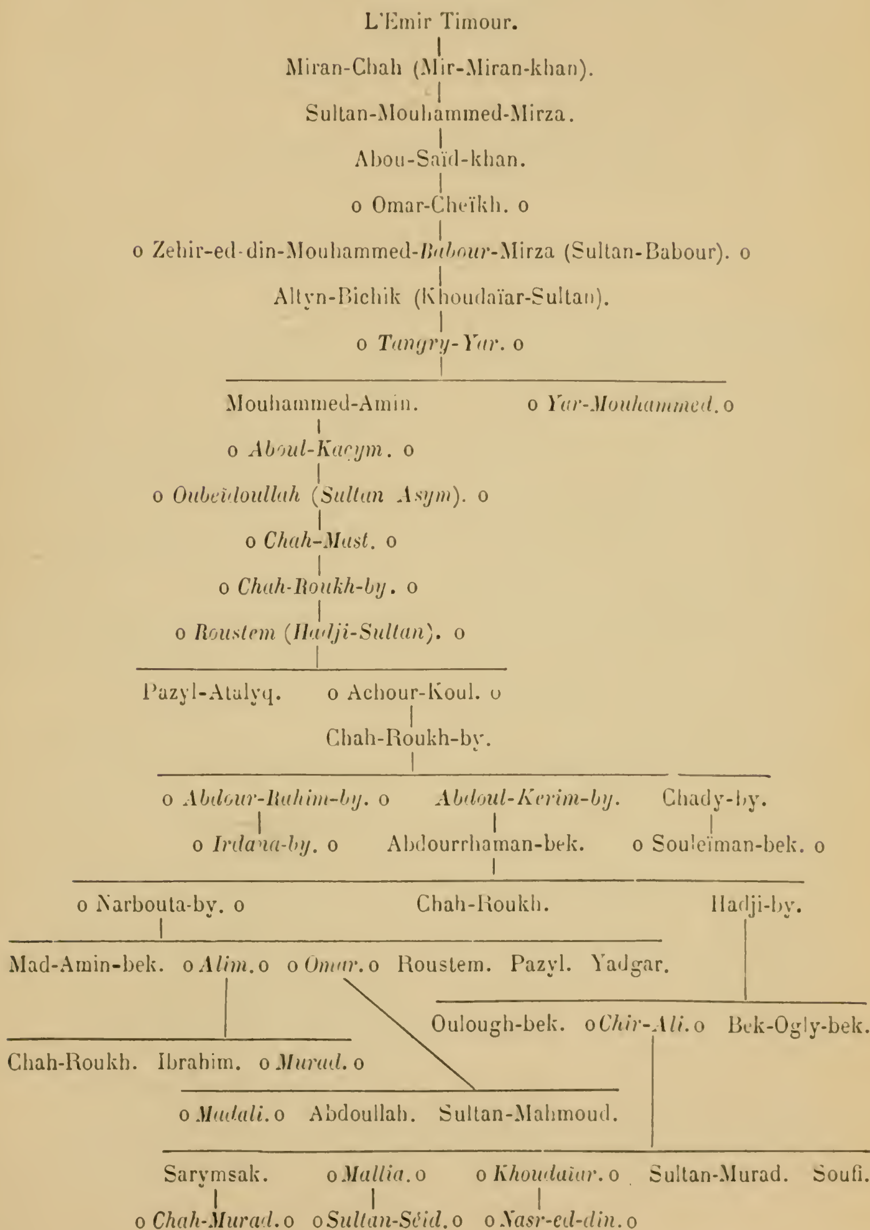
1876. — Les 20 et 21 janvier, nouvelle affaire d'Andidjan. Aftobachi y disposait, à lui seul, de 10,000 cavaliers, 5,000 sarbaz et 15,000 fantassins armés de fusils.

31 janvier. — Abdourrahman-Aftobachi, battu en de nombreuses rencontres et abandonné de ses partisans, se rend à discrétion. Peu après, il est banni, en même temps que le khan Nasr-Eddin, dont la conduite avait paru suspecte. Un autre chef de l'insurrection, le Kiptchak Foullah-bek, est pendu à Marghélan, où il avait fait fusiller des prisonniers russes.

4 mars. — Annexion définitive de ce qui restait du khanat de Khokand, sous son ancien nom de Ferghanah, au gouvernement général du Turkestan.

GÉNÉALOGIE DE LA DYNASTIE KHOKANDIENNE DES MING

(COMPOSÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS INDIGÈNES)



INDEX[1]

Abréviations : F. = Ferghanah; Kh. = Khokand.
Les chiffres placés après chaque article, renvoient à la page du livre.

1. Parmi les ouvrages où il est question du khanat de Khokand, on peut citer : *Histoire de l'Asie centrale*, par Mir Abdoulkerim Boukhary, trad. par Charles Scheffer, 1876 ; *Notes of a voyage in russian Turkestan*, by Eug. Schuyler, London, 1876; *History of the Mogols*, by Howorth, t. II, London, 1880; les ouvrages de M. de Ujfalvy.

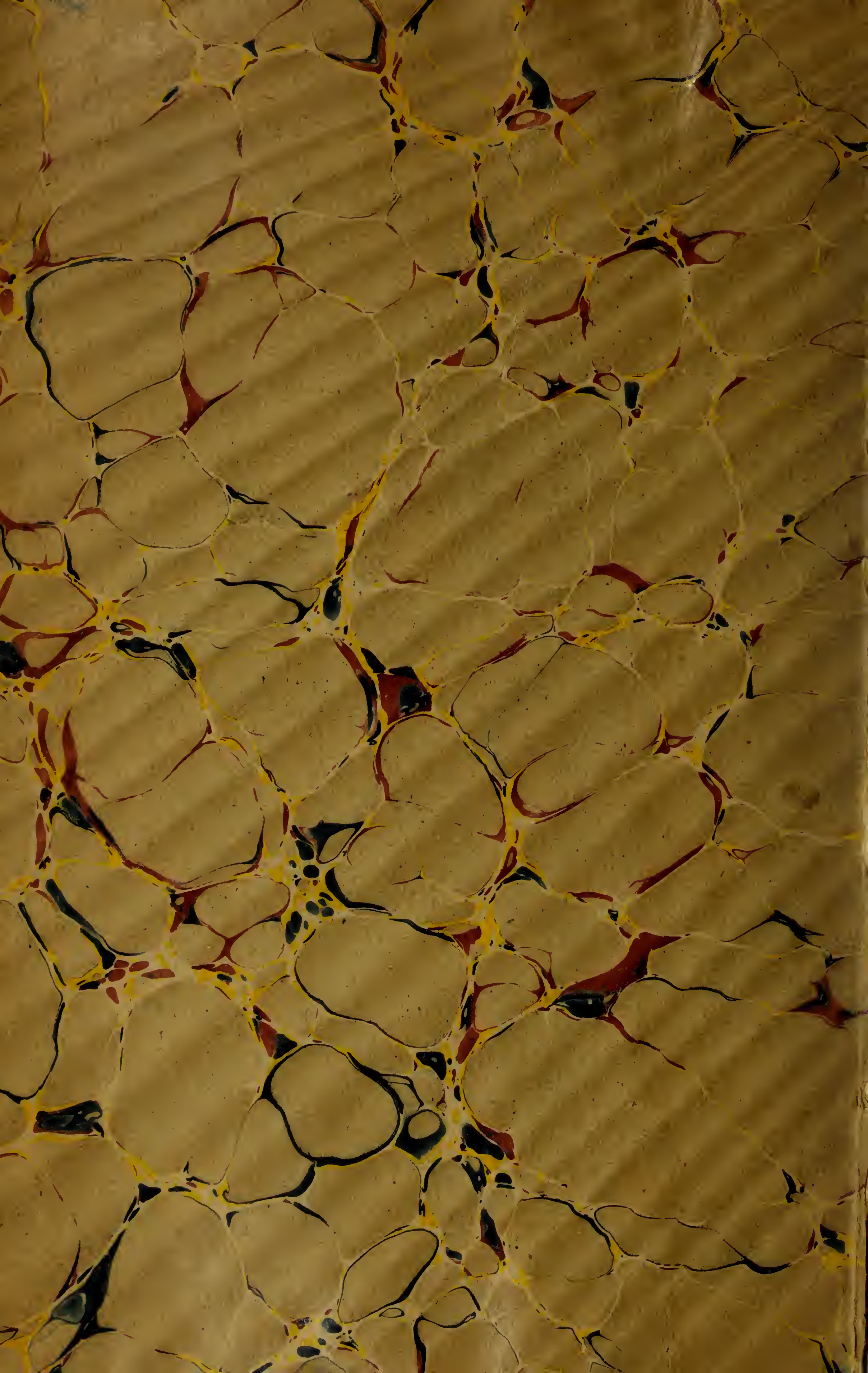
ERRATA

Page	10,	ligne	14,	*au lieu de :*	Samarkande . . .	*lisez :*	Samarkand.
»	14,	»	32,	»	»	»	»
»	16,	»	22,	»	سقيد	»	سفيد
»	21,	»	32,	»	Samarkandes . .	»	Samarkand.
»	33,	»	8,	»	Cheï-banides. . .	»	Cheïbanides.
»	»	»	29,	»	mazar	»	mezar.
»	71,	»	23, *alias*	»	Abdou-Rahim . .	»	Abdourrahim.
»	»	»	»	»	Abdou-Kerim . .	»	Abdoulkerim.
»	74,	»	29,	»	bey	»	by.
»	98,	»	5,	»	dovan.	»	davan.
»	99,	»	26,	»	Cipayes, Sarbazes	»	Sipa, Sarbaz.
»	104,	»	9,	»	Mahmat-Oulla . .	»	Rahmat-oullah.
»	111,	»	4,	»	kan	»	khan.
»	121,	»	32,	»	Tchachma	»	tchechmèh.
»	122,	»	10,	»	Tchechmeta . . .	»	tchechmèh.
»	126,	»	4,	»	*après* Alim-khan,	»	*ajoutez* Ibrahim.
»	128,	»	18,	»	Paruanatchi . . .	»	Parvanatchi.
»	134,	»	23,	»	fleur.	»	fleurs.
»	135,	»	12,	»	Takaï	»	Tokaï.
»	143,	»	32,	»	Akhmak.	»	Ahmet.
»	144,	»	12,	»	Akhty	»	Akhsy.
»	154,	»	16,	»	Dejhanguir. . . .	»	Djehanguir.
»	160,	»	25,	»	Khan-koul-by . .	»	Hak-koul-by.
»	163,	»	31,	»	Toskaba.	»	Toksaba.
»	165,	»	28,	»	Ce.	»	Le.
»	169,	»	30,	»	kalender.	»	Kalender.
»	170,	»	3,	»	Le hodja.	»	Hodja-Kalender.
»	208,	»	14,	»	Kadi-kilian . . .	»	kazi-kélian.
»	220,	»	6,	»	lamentables . . .	»	lamentable.
»	230,	»	2, *alias*	»	*Écrire partout* . .	»	Ahmet.
»	231,	»	25,	»	Goultcha.	»	Goulcha.
»	233,	»	20,	»	continuaient. . .	»	continuent.
»	»	»	26,	»	étaient.	»	sont.
»	235,	»	24, *alias*	»	Mouzafar	»	Mouzaffer.
»	239,	»	5,	»	Mourad-Cha . . .	»	Cha-Murad.
»	243,	»	3,	»	plutôt	»	plus tôt.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CINQUIÈME

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 10 20 02 017 9